MARQUIS DE ROCHEGUDE

PROMENADES
dans TOUTES les

Rues de Paris

PAR ARRONDISSEMENTS

1er ARRONDISSEMENT

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/promenadesdansto01roch

Promenades

dans TOUTES les

Rues de Paris

Ier Arrondissement

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD

MARQUIS DE ROCHEGUDE

Promenades

dans TOUTES les

Rues de Paris

PAR ARRONDISSEMENTS

ORIGINES DES RUES
MAISONS HISTORIQUES OU CURIEUSES
ANCIENS ET NOUVEAUX HOTELS
ENSEIGNES

Ier Arrondissement

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1910
Tous droits réservés.

AVERTISSEMENT

En publiant mes *Promenades dans toutes les rues de Paris*, je n'ai pas la prétention d'être un archéologue ou un historien. Je suis un simple observateur et un amoureux de Paris. Après avoir parcouru moi-même pendant plusieurs années les différentes rues de la Ville, je me suis rendu compte qu'on rencontrait à peu près toujours les mêmes gens dans les mêmes endroits, qu'en somme le Parisien ne sortait guère de son quartier habituel soit d'affaire soit de plaisir, et qu'il ignorait complètement sauf pour les traverser rapidement et parfois sous terre, en métro, ceux où il n'a pas l'habitude d'aller chaque jour.

Pourtant chaque quartier a son charme particulier et sa physionomie différente, et si tous ne sont pas également intéressants pour le visiteur ou l'étranger, tous présentent quelques curiosités soit historiques soit artistiques, et tous sont amusants

à parcourir pour celui qui sait faire à l'occasion des études de mœurs. Le bourgeois de la rue St-Denis ne ressemble pas plus à celui des Batignolles que le péripatéticien de la rue de la Paix ne ressemble, en apparence du moins, à l'apache de Belleville ou au « Jésus du Sébasto » ; le rapin de Montmartre, pour celui qui sait voir, n'a aucun rapport avec l'étudiant du quartier latin; et pour ma part, la « descente des Martyrs » ne m'a jamais rappelé la promenade solitaire du vieux savant dans les jardins du Luxembourg. Quel abîme entre le type que l'on rencontre du côté de la rue des Rosiers et celui de certains pieux quartiers de la rive gauche! Quelle dissemblance entre l'habitant de la Butte-aux-Cailles et celui de la Plaine-Monceau, entre le promeneur des délicieux parcs des Buttes-Chaumont ou de Montsouris avec celui des Champs-Élysées! Sans être badaud, tout cela est amusant à constater et à étudier. Les mouvements des rues, les divers incidents, les commérages sont différents dans chaque quartier, c'est un guignol continuel et varié : sachons en profiter. Pour cela il faut aller dans tous les quartiers, mais comme je l'ai dit plus haut on ne sort guère du sien. J'ai cru donc qu'il serait utile à l'amoureux de Paris de diriger ses pas dans tous les arrondissements de la Ville, de le guider dans les quartiers qu'il connaît à peine en attirant son attention sur les différentes curiosités qu'il ren-

contrera. Je n'aurai pas besoin de lui dire, j'en suis convaincu : « Faites ici une étude de mœurs », ou bien : « Admirez telle chose ». L'amoureux de Paris, auquel je dédie ce livre, s'il veut bien le prendre comme guide, étudiera et appréciera par lui-même et je ne me permettrai pas de le ranger dans la catégorie des visiteurs auxquels on répète, suivant la formule classique et légendaire : « Admirez la sérénité du Christ, et le poli de la colonne ! »

Mes *Promenades dans toutes les rues* ont été établies d'une manière pratique, et de façon que le visiteur, tout en passant partout, ne soit jamais obligé de revenir sur ses pas. Ceux qui ne voudraient pas s'astreindre à mes itinéraires fixes et dans lesquels toutes les rues s'enchaînent, n'auront qu'à chercher dans la table alphabétique la Rue qui les intéresse. Grâce au métro qui est à la portée de toutes les bourses on peut se rendre facilement maintenant dans tous les arrondissements.

Dans mes *Promenades* je me suis occupé avant tout et surtout du Vieux-Paris, mais j'ai pensé qu'il serait peut-être intéressant de noter, en outre, quelques hôtels modernes et de saluer au passage la demeure actuelle de quelques célébrités soit littéraires, soit artistiques, soit théâtrales, dont les noms, que nous voyons chaque jour sur la couvertures des livres, sur les livrets des expositions, sur

les affiches, appartiennent un peu au domaine public et font la gloire, le plaisir et la joie de Paris. Ne voulant pas cependant faire ici une nouvelle édition du *Tout-Paris* ou d'un annuaire artistique, j'ai dû être très sobre à ce point de vue et c'est ici le cas de dire : J'en passe, et des meilleurs. Inutile d'ajouter que volontairement j'ai omis de citer les personnalités politiques, mondaines ou industrielles, ne voulant faire aucune réclame. J'ai été forcément obligé aussi dans cet ouvrage portatif d'être très bref sur certains monuments ou édifices publics d'une importance ou d'un intérêt si grand, que pour les étudier à fond, il faudrait d'immenses volumes.

J'ai cru aussi qu'il serait amusant de signaler au passage quelques enseignes anciennes et même modernes. Jadis ces enseignes étaient charmantes, égayaient les rues, et valaient mieux à coup sûr que ces hideuses pancartes de réclame qui s'étalent avec indécence place des Victoires et ailleurs, en détruisant les belles lignes de l'architecture. Parmi les enseignes modernes, j'ai signalé celles qui étaient amusantes, avaient un peu d'esprit parisien, ou un petit côté artistique.

Afin d'intéresser le promeneur j'ai dû mettre à profit le plus grand nombre possible d'ouvrages qui ont été écrits sur Paris, consulter les archives, les titres de propriété, les travaux remarquables des diverses sociétés privées, municipales, ou

d'arrondissements qui s'occupent de l'histoire de Paris. Mon modeste travail n'est pas en effet un travail d'imagination et il est bien difficile, sinon impossible d'écrire à présent quoi que ce soit sur notre Capitale sans s'inspirer plus ou moins des travaux antérieurs. Pourtant on peut réunir et grouper d'une façon pratique les divers renseignements épars dans des centaines d'ouvrages ou des milliers de documents et c'est ce que j'ai tenté de faire pour la commodité du promeneur et l'intérêt de ses promenades. Pour ne pas alourdir mon ouvrage destiné à être portatif, il m'a été impossible de donner des références interminables, de citer toutes les sources particulières ou publiques où j'ai puisé mes renseignements, mais pour rendre à César ce qui appartient à César, je me suis fait un véritable plaisir de rendre hommage, dans le cours de mes *Promenades*, aux principaux devanciers que j'ai mis à contribution, et de remercier les amis qui ont bien voulu m'aider de leurs conseils ou de leurs souvenirs. Le véritable Amoureux de Paris n'est pas un être vulgairement jaloux et égoïste. Il sait qu'il possède une amie aussi incomparablement belle, le matin, lorsque le soleil se lève derrière les tours de Notre-Dame, que la nuit, lorsque la Seine scintille de mille points lumineux, et sa grande joie est d'essayer de faire comprendre et partager son amour.

En 1909, j'ai parcouru de nouveau toutes les rues de Paris, pénétré dans chaque impasse, traversé chaque passage pour me rendre compte des diverses modifications qui venaient d'avoir eu lieu. Hélas! la pioche du démolisseur et la cognée du bûcheron ont continué à faire, en plusieurs endroits, leur œuvre néfaste. Pour ne parler que des démolitions les plus récentes, la Tour de Dagobert, l'Hôtel du Prévost, l'ancien Grenier à Sel, la Manufacture des Tabacs, plusieurs vieux et respectables hôtels ne sont plus, et le boulevard Raspail, impitoyable dans son alignement est venu transformer tout un quartier vénérable en renversant entr'autres l'ancien Hôtel des Conseils de guerre. Évidemment il faut s'incliner devant certaines exigences modernes de salubrité et d'alignement, mais il serait possible, me semble-t-il, d'éviter parfois certaines démolitions inutiles et regrettables. Pour arriver à ce résultat il faut que l'opinion publique s'intéresse à la question.

Mon but en publiant les *Promenades dans toutes les rues de Paris* est d'essayer de faire connaître et par conséquent de faire aimer davantage notre vieux et cher Paris dont Montaigne disait : « Je l'aime tendrement jusqu'à ses verrues et à ses taches ». Plus nous serons nombreux à l'aimer, plus nous serons armés pour le défendre contre le vandalisme moderne, empêcher certaines démolitions, nous

opposer aux pancartes de certains malfaisants industriels ou à la surélévation grotesque de certains immeubles qui détruisent l'harmonie de la ligne, comme à la rue de Rivoli, à la place de l'Étoile et ailleurs. Je serai heureux si pour ma faible part je pouvais contribuer à mettre à la mode le goût et le respect des vieilles maisons historiques ou artistiques, et je me demande pourquoi ce goût ne ferait pas tout à coup des progrès gigantesques comme en a fait, depuis bien peu d'années, celui des meubles anciens, des tapisseries et de certaines œuvres d'art négligées, depuis longtemps. Déjà, heureusement, ce goût se réveille. La presse, les ouvrages de vulgarisation, la Commission municipale du Vieux-Paris, les différentes sociétés, en tête desquelles il faut citer en première ligne la Société des Amis des Monuments Parisiens, vaillante cohorte qui a remporté déjà plusieurs victoires, ont secoué l'opinion publique. On commence à s'émouvoir lorsque la spéculation essaie de détruire un intéressant souvenir du passé et nous venons récemment de voir l'effet bienfaisant de ce mouvement par la sauvegarde de l'Hôtel Biron et de son parc magnifique, dont le morcellement avait été sournoisement préparé. Il faut que tous les amoureux de Paris s'intéressent à ce mouvement et ne le laissent pas tomber.

Qui sait si parmi ceux qui voudront bien utiliser

mes *Promenades*, il ne se trouvera pas un jour un généreux et intelligent Mécène qui, retrouvant un nom qui l'intéresse ou le touche de près, s'intéressera au sort d'une maison ou d'un vieil hôtel condamné et le sauvera d'une démolition! Ce jour-là, je ne regretterai pas les heures passées à mon travail.

Marquis de Rochegude.

PROMENADES

DANS TOUTES

LES RUES DE PARIS

Ier ARRONDISSEMENT

—

LOUVRE

1er quartier : St-Germain-l'Auxerrois.
2e quartier : Les Halles.
3e quartier : Palais-Royal.
4e quartier : Place Vendôme.

Boulevard de la Madeleine (côté impair).

N° **17**. **Cité Vindé** (1484). Façade décorée de statues. A côté, enseigne en fer forgé. (Lanterne.) Mme de Balbi demeurait au 17 (ancien), en 1820.

N° **11**. A la marquise de Sévigné. (Enseigne.) Cercle de l'Union.

N° **7**. Horlogerie Le Roy, fondée au Palais-Royal en 1785. Le fameux horloger de XVIIIe siècle, mort en 1759, Julien Le Roy, eut un fils Pierre qui fut également horloger du Roi.

Le 24 février 1848, à l'angle de la rue des Capucines, un bataillon du 14e de ligne, provoqué par le coup de

feu d'un des soldats du colonel Courant, fit une décharge meurtrière qui donna le signal de la Révolution.

Rue des Capucines (côté impair).

Formée en 1700. Rue Neuve-des-Capucines avant 1881. Le couvent des Capucines, fondé par Louise de Lorraine, femme de Henri III, se trouvait primitivement en face des Capucins de la rue St-Honoré. Il avait été installé là par Mme de Mercœur en 1606. Il fut déplacé en 1686, lors de la création de la place Vendôme, et transporté entre cette place et le boulevard, sur l'emplacement de l'ancien Marché aux chevaux des samedis, et les bastions Vendôme. Sous la première République, le couvent servit d'hôtel des Monnaies. L'église où avaient été enterrés Mme de Pompadour, le maréchal de Créqui, Louvois (dont le monument est actuellement dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Tonnerre) devint le siège de la section de la place Vendôme, section dite des Piques en 1792, puis Robertson en fit une salle de spectacles fantasmagoriques. Les jardins furent occupés par le Cirque Franconi, un théâtre de jeunes comédiens et un panorama. Tout disparut lors du percement de la rue Napoléon (de la Paix aujourd'hui.) Le cercueil de Louise de Lorraine, fondatrice du couvent, qui des Capucines de la rue St-Honoré avait été transporté au nouveau couvent, fut de 1804 à 1807 au Père-Lachaise. Il est maintenant à St-Denis à côté du cercueil de Louis VII retrouvé sous la Restauration, à l'abbaye de Barbeaux, près Melun.

Dupleix mourut rue Neuve-des-Capucines en 1763. M. de Quélen, père de l'archevêque, y habitait en 1785. Le démagogue Babeuf y logea.

Nos **19** et **17**. Hôtel de Castanier, directeur de la Compagnie des Indes (1726), de Mazade (1763), duc de Villequier d'Aumont (1787). Séquestré à la Révolution. Crédit Foncier depuis 1854.

No **15**. Hôtel du financier Devieux (1726), comte de Mathan (1787), général de Septeuil (1848). Acquis par le Crédit Foncier (1858). (Fronton triangulaire dans la cour.)

Nos **11**, **9**, **7** et **5**. Écuries de la duchesse d'Orléans en 1730. Au 5, beaux mascarons et écusson avec fleurs de lys.

Place Vendôme.

Primitivement Place des Conquêtes, puis Place Louis-le-Grand, Place des Piques pendant la Révolution. Place Vendôme, depuis le Directoire. Doit son nom à l'hôtel de Vendôme qui s'ouvrait rue St-Honoré, en face des Feuillants. Cet hôtel de Vendôme s'élevait sur l'emplacement de l'hôtel de Retz construit par Antoine de Gondi, hôtel où avait logé Charles IX en 1566 et 1574, et où mourut le premier duc de Retz en 1602. La duchesse de Mercœur, après avoir vendu aux d'Estrées la maison qu'elle occupait, rue des Bons-Enfants, acheta cet hôtel de Retz, le fit reconstruire en 1603 et le donna comme dot à sa fille lors de son mariage avec César, duc de Vendôme, fils légitimé d'Henri IV. L'hôtel, dès lors, s'appela hôtel de Vendôme. César de Vendôme y mourut en 1665, et son fils qui y était né en 1617 y mourut en 1669.

En 1685, le Roi, poussé par Louvois, fit acheter et démolir l'hôtel de Vendôme, et sur son emplacement et sur celui du couvent des Capucines déplacé, on commença les travaux pour l'édification d'une place à la gloire

de Louis XIV. D'après les plans de Louvois, cette place, primitivement carrée dans les projets, devait être affectée à la Bibliothèque royale, aux Académies et aux ambassadeurs extraordinaires. Les travaux furent suspendus à la mort de Louvois en 1691. Harduin Mansart et Boffrand dessinèrent cette belle place octogonale. On construisit d'abord les façades, et l'État vendit pour y bâtir, à des particuliers, les terrains qui se trouvaient derrière. Les travaux ne furent terminés qu'en 1720 par les soins de Law et des autres financiers de l'époque. Cette place vit en 1721 le pompeux défilé de l'Ambassade turque. Le czar Pierre le Grand vint la visiter en 1717. Les Parisiens y donnèrent en 1745 les fameux « bals de bois », pour fêter le mariage du Dauphin avec Marie-Thérèse d'Espagne, et, en 1747, de nouvelles fêtes pour le remariage du Prince avec Marie-Josèphe de Saxe qui devait être la mère de Louis XVI. Pendant quelques mois la place fut le rendez-vous des agioteurs de la banque de Law expulsés de la rue Quincampoix. En 1792 on y brûla plusieurs centaines de volumes des titres de la noblesse et les archives de l'ordre du St-Esprit. Le 10 août 1792 on y exposa, sur des piques, neuf têtes dont celles de Suleau, de l'abbé Bougon, de M. de Solminhac et de M. du Vigier, anciens gardes du corps massacrés à la section des Feuillants. En 1793 on y célébra les funérailles de Lepelletier de St-Fargeau. En 1796 on y brisa solennellement les instruments qui avaient servi à la fabrication des assignats. Plus tard, la place servit de théâtre à des revues de troupe.

Sur cette place se tenait la fameuse foire St-Ovide. L'exposition du corps de saint Ovide que le pape Alexandre VI avait envoyé en 1665 au duc de Créqui, qui le fit placer au couvent des Capucines, attirait chaque

année une foule considérable. Des forains en profitèrent pour faire des étalages de marchandises, et telle fut l'origine de cette foire qui, en 1771, fut transférée place Louis XV, où elle ne retrouva pas sa vogue. Elle fut détruite en 1777 par un incendie et disparut complètement en 1784.

En 1699 on inaugura sur la Place une statue équestre de Louis XIV, œuvre de Girardon. Elle fut abattue en 1792. La colonne d'Austerlitz a été fondue avec 1200 canons pris à l'ennemi : elle fut inaugurée en 1810. Les bas-reliefs représentent les principaux événements de la campagne de 1805. La colonne était, au début, surmontée d'une statue de Napoléon due à Chaudet. L'Empereur était représenté en costume romain.

En 1814 les royalistes essayèrent de renverser, avec des cordes, la statue sans y réussir, mais quelque temps après, elle fut enlevée et remplacée par le drapeau blanc, et la statue de Chaudet, brisée en morceaux, fut fondue, et servit à la fabrication de la statue d'Henri IV au Pont-Neuf. En 1833 on plaça sur la colonne une nouvelle statue de Napoléon due à Seurre. L'Empereur était représenté avec son costume populaire, habillé de la redingote et coiffé du petit chapeau. En 1865 on a replacé l'Empereur en costume romain (reproduction par Dumont de la première statue.) Le 21 mars 1871, les Amis de l'Ordre avaient organisé une manifestation. Ils se rendirent sans armes, place Vendôme, où ils furent acceuillis par des coups de fusil des gardes nationaux réunis sur la place. (H. de Pène y fut blessé.) La colonne fut renversée en 1871 par les Communards sous la direction et la surveillance du peintre Courbet. Cet attentat fut flétri par un ordre du jour du maréchal de Mac-Mahon, et la colonne fut rétablie sous son gou-

vernement. Le peintre Bon Boulogne mourut dans une maison de la place en 1717. Necker y habita, comme ministre de la République de Genève. Ducos était au 5 en 1793. Cabanis au 8 (ancien) en 1771. Vergniaud logeait au 7 (ancien). Le marquis de Marigny, frère de la Pompadour, habita la place. Son beau-père, M. Filleul, à qui le marquis venait de refuser un service d'argent, se tua devant l'hôtel de son gendre.

N° **25**. Là se trouvait avant la Révolution le Dépôt des Anciennes Chartes et Monuments historiques, établi par le garde des sceaux de Miromesnil. L'historiographe Moreau (1787). Appartenait en 1886 au comte de Beaussier.

Nos **23** et **21**. Pierre Bullet, architecte, s'était réservé les terrains au nord de la Place. Il s'y construisit son hôtel. M. de Boullongne, intendant des ordres du Roi et plus tard contrôleur général, qui y fit peindre un salon par Lancret. Law. La maison de Law fut habitée par le trésorier Boucher, par Marquet de Montbreton, receveur général (1787). C'est le 23. La partie contiguë, c'est-à-dire le 21, passait à M. Dornay. L'Héritier de Brutelle, botaniste (1789). Marquis de Méjanes, bibliophile (1808). Le 21 appartenait en 1886 à M. le comte Pyrent de Laprade.

N° **19**. Ce pan coupé avait été acheté en 1700 par Rauch de Pennautier, trésorier des États du Languedoc, compromis dans l'affaire de la Brinvilliers. Acheté par Antoine Crozat, dit le Riche, qui y fit construire par P. Bullet un hôtel pour sa fille la comtesse d'Évreux. La maison de Mme d'Évreux fut occupée par les Crozat, par le maréchal d'Estrées, et plus tard par les écuries d'Orléans. Le comte de Cunha, ambassadeur du Portugal. Le banquier Pourra y était en 1787. Hôtel de

Boufflers (1787). Fut hôtel de la Présidence de la Chambre des Députés, puis hôtel du Gouverneur du Crédit Foncier. Le Crédit Foncier en est propriétaire.

N° **17**. Deville, fermier général, condamné à la restitution. Construit par Bullet pour Crozat le Riche (1703). C'est le plus ancien hôtel de la place. Modifié en 1725 et occupé par le Président de Tuguy, fils de Crozat. Le maréchal duc de Broglie. Piccini, le compositeur, y était locataire en 1787. A cette époque il était passé de la comtesse de Béthune au fermier général Chalut de Vérin, qui y possédait un cabinet de tableaux. Servit de dépendance au Ministère de la Guerre quelque temps pendant la Révolution. En l'an VII hôtel de l'Administration centrale du Département, puis hôtel de la nouvelle administration préfectorale et résidence du Préfet de la Seine, jusqu'au transfert de cette administration à l'Hôtel de Ville en 1803. M. Frochot y habitait à cette époque. A servi quelque temps d'annexe au Ministère de la Justice dont il était séparé par le 15. (Bureaux du sceau.) Vendu en 1828 par Mme Desroches à J. Georges Schickler. Est encore aujourd'hui l'hôtel de M. le baron de Schickler.

N° **15**. Le terrain fut vendu en 1705 à Antoine Bitault, conseiller au Grand Conseil. Anne Baillet, seconde femme du duc Antoine-Charles de Gramont. Hôtel Lambesc (1728). Eut comme locataire le duc de Lauzun qui y composa ses mémoires au XVIIIe siècle, et le prince d'Andorre, ambassadeur de Naples. Caisse des Amortissements avant 1788, époque où elle fut réunie au Trésor Royal. Bureaux de la liquidation de la Dette publique, sous la direction de M. Denormandie. Une partie des sections de ce service fut transférée au 9 de la place, où tout le service fut réuni en l'an V. M. d'Arras, caissier

avant la Révolution. Au début du XIXe siècle famille d'Escayrac-Lauture. Les Pereire y installèrent le Crédit Mobilier. Aujourd'hui hôtel Ritz.

Nos **13** et **11**. Cet îlot fut acquis en 1699 par Guillaume de la Vieuville. M. de Bruslon l'acheta en 1706 pour son oncle par alliance, Poisson de Bourvalais, fameux traitant des finances. Il fut chassé de son hôtel de la place par la Chambre de justice de 1716. La maison fut attribuée primitivement par le Régent au duc et à la duchesse d'Albret-Bouillon, mais dès 1718 l'hôtel devint celui de la Chancellerie de France. Les d'Aguesseau, les Lamoignon de Malesherbes, les Machault, les Feydeau de Brou, les Miromesnil, les Maupeou, etc., y siégèrent. Danton y logea comme ministre en 1792 avec sa première femme Gabrielle Charpentier. Ministère de la Justice. (Le mètre étalon que nous voyons sur la façade a été placé en 1848.)

No **9**. L'emplacement (ainsi que celui du 7) était entre les mains de Mansart, qui le passe en 1707 à sa fille mariée à Lebas de Montargis. Revendu en 1708 à Lelay, seigneur de Villemaré, fermier général, qui y fit construire l'hôtel actuel. Quand vint le lit de justice de 1716, Villemaré fut taxé à 400 000 livres, mais il ne fut ni ruiné, ni même gêné. Lelay de Guébriant, son fils, loue l'hôtel à M. de Villette, trésorier des guerres, et à la duchesse d'Antin, veuve du petit-fils du surintendant des bâtiments. Il le vend en 1750 au fermier général Danzé, ancien cocher du marquis d'Argenson. Son neveu, Danzé d'Orsay, le cède en 1778 à Philippe de Joubert, trésorier général des États du Languedoc, qui y installe un cabinet d'histoire naturelle. Après transaction l'hôtel de Joubert devient propriété de l'État en l'an II. Les bureaux de la Liquidation de la Dette publique y sont

complètement réunis en l'an V. Le comte de Fermon (1803), conseiller d'État et successeur de M. Denormandie dans la direction de la Liquidation de la Dette. Hôtel dit de l'Intendance. A la Restauration, l'hôtel repasse dans les biens de la Couronne, et est mis à la disposition d'Armand de Vitrolles. En 1818 l'hôtel est de nouveau Hôtel de l'Intendance et habité par le marquis de Maisonfort. Hôtel du Grand Veneur : le duc de Richelieu (1819), le marquis de Lauriston qui y mourut en 1828. M. de Montalivet, administrateur des domaines, y logea à diverses reprises et finalement de 1839 à 1848. Habité en 1848 par M. Vasin, député, liquidateur des biens de la liste civile. Quartier général de la première division militaire (1849). Le général Neumayer, puis le général Canrobert. Rentré dans le domaine de la Couronne après le 2 décembre, il redevint hôtel du Grand Veneur. Le maréchal Magnan. En 1866 la liste civile cède à la guerre la jouissance de l'hôtel. Le maréchal Canrobert (1866 à 1870). Le maréchal Baraguay d'Hilliers (1870). Le général Soumain pendant le siège. En 1870 l'hôtel est réuni au domaine de l'État et affecté régulièrement à la Guerre. Évacué pendant la Commune. Hôtel du Gouverneur militaire de Paris (1880). Généraux Clinchant, Lecointe, Saussier (1884), Zurlinden, jusqu'en 1899. Compagnie d'Assurances depuis 1900.

Les façades du 9 et du 7 sont classées comme monuments historiques.

N° 7. Construit par Mansart qui le céda en 1707 à sa fille et à son gendre, Claude Lebas de Montargis. Hôtel dit de Créqui en 1713, bien qu'il n'ait jamais appartenu à la famille ducale de ce nom. Le Président Hénault, époux de Mlle de Montargis en 1714, y habita depuis 1719. L'abbé Alary y louait un appartement à l'entresol,

et y fonda le célèbre Club de l'Entresol. Après Anne-Charlotte Lebas de Montargis l'immeuble passa à Nicolas Dedelay de Lagarde, qui était propriétaire en 1775, puis à sa veuve Élisabeth de Ligniville, puis à son petit-fils Dedelay de Blancmesnil. Il était interdit et Mme Joséphine Teixier de Hautefeuille son épouse et tutrice donne l'immeuble à loyer au département de la guerre (1806). Famille Claret de Fleurieu (1823) qui le vend à l'État à la suite d'un jugement d'expropriation (1861). État-major de la Division et État-major de la Place de Paris depuis 1812. C'est là que Mallet fut arrêté par l'adjudant commandant Doucet dans l'escalier sur le palier de l'entresol.

Nos **5** et **3**. Le terrain avait été adjugé primitivement à Jean de La Lande, valet de la garde-robe du Roi, à Heuzé de Vauloger, trésorier d'Alençon, et à Rosty. Le lot de La Lande s'étendait surtout derrière le 7, en bordure de la rue St-Honoré. Law acheta tout ce terrain en 1718, et en 1720, étant contrôleur des finances, il revendit sa maison inachevée au marquis de Coëtlogon (le 5 actuel) et les deux autres maisons inoccupées du lot à Mme de Parabère, et à M. de Fontpertuis. Personnellement il habita le nord-ouest de la place (le 23). En 1787 le 3 était hôtel d'Affry.

Le 5 et 3, propriété de Mme Bouchon et de M. Montenard (1886), est actuellement l'hôtel Bristol. Le prince de Galles, aujourd'hui roi d'Angleterre, y descendait. C'est toujours une hôtellerie fréquentée par les princes. (roi de Grèce, reine de Portugal, etc.) Le roi de Portugal Don Carlos, qui périt assassiné le 1er février 1908, y descendit une dernière fois en novembre 1905. Le roi d'Angleterre (1909).

No **1**. Gigot de Garville, administrateur des domaines

(1787). Aujourd'hui hôtel meublé de Vendôme. Mme Bouchon propriétaire (1886).

N° **2**. Propriété en 1886 du marquis de Trévise.

Nos **4** et **6**. Actuellement hôtel du Rhin, qui fut habité en 1848 par le prince président Louis Bonaparte avant son installation à l'Élysée. Le 4 était l'hôtel du comte de Lambertye en 1787. Le 6 était celui du fermier général Paulze à la même époque. Les 4 et 6 sont la propriété de M. Prudhomme (1886).

Au 6 habita Le Pelletier de St-Fargeau, conseiller au Parlement, mort en 1739. Il fut le grand-père du Conventionnel. L'hôtel fut occupé ensuite par sa fille, la princesse de Chimay, surnommée à la Cour la Dame de Volupté. C'est dans cet hôtel, où habitait alors son frère Le Pelletier des Forts, que fut apporté Le Pelletier de St-Fargeau, blessé au Café Février, par Paris, ancien garde du corps. Il y mourut le 20 janvier 1793 et son corps fut exposé sur le piédestal de la statue de Louis XIV (disparue alors). Le cortège des funérailles défila devant le corps le 22 janvier.

N° **8**. Fut vendu seulement en 1714 à Pierre Delpech, seigneur de Chaumont, économe de la maison de St-Cyr, et protégé de Mme de Maintenon. La maison fut occupée plus tard par le marquis de Bourgade. Le banquier Delarue (1803). Le duc de la Force sous l'Empire. Propriété de M. La Chambre (1886).

Nos **10** et **12**. Hôtel d'Urbain Aubert, receveur général de Caen, condamné à rendre gorge en 1716 par la Chambre ardente.

Le 10 fut acquis, en 1776, par J.-L. de Maleteste, ancien conseiller au Parlement de Bourgogne. Ambassade de Venise (1776). Confisqué à la femme de Pont, émigrée. Comité des finances (1790-91). Services de l'Administra-

tion départementale du 7 février 1792 au 1er germinal an VII. Cette administration s'adjoignit de 1792 à l'an V, l'hôtel voisin n° 12. Le Crédit Algérien fondé en 1812. Le 10 est la propriété de Mlle Petit en 1886.

Le 12 fut hôtel Baudart de St-James, trésorier des dépenses du Ministère de la Marine. Cet hôtel était décoré par Lagrenée le jeune, un salon était l'œuvre de Bellanger. En 1787 il s'y trouvait un cabinet d'histoire naturelle. Hôtel Dodun (1788). Servit d'annexe de 1792 à l'an V à l'Administration départementale installée au 10. Chénier, membre de l'Institut (1803). Ambassade russe (1839 à 1866). Chopin y est mort (1849). (Inscription.) Reconstruit en 1858. Siège de la Compagnie maritime de Suez. Fut habité par Augustine Brohan. Le 12 est la propriété de Mme la princesse de Broglie (1886).

N° **14**. Le terrain faisait partie du lot appartenant à la Société Marneuf. Il passa en 1704 à Claude Paparel, trésorier des Guerres, condamné à mort en 1716 et grâcié. Sa fille, qui épousa le marquis de La Farre, plus tard maréchal de France, eut la maison comme dot. M. de Souvré (1716). Salomon Le Clerc, écuyer de la Chambre de Madame (1719). André (1728). Le receveur Le Normand (1787). Appartenait avant la Révolution aux héritiers de Beaumont. M. Say. Mme la comtesse de Trédern, propriétaire actuellement.

N° **16**. Hôtel du financier Bouret. Mesmer avec son baquet magique y attira tout Paris. M. Ville, propriétaire (1886).

Nos **18** et **20**. Le 18 était hôtel du financier Herlaut en 1703. Laissé à sa mort en 1716 à la femme du ministre Chamillart. Baronne de Feuchères. Le receveur Millon d'Inval était au 18 en 1787, et à cette époque le banquier Pache et Cie était au 20, qui était alors hôtel de Fitz

James. Aguado de Las Marismas, Le 18 fut Cercle des Mirlitons. En 1886 le 18 était la propriété de M. de Montgermont. Dans la cour du 20 se trouvait encore en 1905 un bas-relief provenant du château de Rosny, et attribué à Clodion. Il a été enlevé par M. Lebaudy, le propriétaire. Au 18, à la parfumerie Pinaud, se trouvent deux tableaux-enseignes de Chardin. Dans la cour du 20 se trouve le joli hôtel de M. Duveen (1908).

N° **22**. Le terrain fut vendu par la Compagnie Marneuf à Mme Luillier (1710) qui en fit donation à son fils Alexandre de Vieuxville (1714) qui le revendit à Jean Law, directeur de la Banque générale. L'architecte Boffrand s'y construisit un hôtel pour lui-même. Mme de Parabère y habita de 1720 à 1730. Alexandre de Ségur, président à mortier du Parlement de Bordeaux, qui y mourut en 1755. En 1757 l'hôtel est vendu à Léonard de Cluzel, fermier général. Ses héritiers le vendent en 1767 à Bertrand Dufresne, caissier de la Caisse d'escompte. Le financier Magon de la Balue qui périt sur l'échafaud en 1793. Le général Hulin (1807) qui y fut blessé à la mâchoire d'un coup de pistolet par Mallet. État-major de la Garde nationale (1871). M. de Lawœstine. Hôtel du baron de Gargan.

N° **24**. Le comte de Curzay, lieutenant du roi en Poitou. Thomas Quesnet, premier commis aux finances. Le receveur général Gigot d'Orcy (1787). En 1886 est la propriété de Mme la comtesse d'Orglandes.

Nos **26** et **28**. M. de Nocé, premier gentilhomme de la Chambre du Régent. René Boutin, receveur général d'Amiens, au commencement du XVIIIe siècle. Rousseau, notaire (1787). Le 26 est en 1886 propriété de M. Demanjay, et le 28 propriété de Mme veuve Vingham.

Rue des Petits-Champs (côté impair).

Ouverte en 1634 en partie. S'est appelée rue Neuve-des-Petits-Champs jusqu'en 1881.

Nos **99**, **97** et **95**. Hôtels du XVIIIe siècle. (Balcons.)

No **91**. Balcon du XVIIIe siècle.

No **87**. Hôtel du XVIIIe siècle. A l'Ancienne Levrette.

No **83**. Hôtel du maréchal de Coigny (1700). Appartient actuellement à M. le sénateur Gotteron, ainsi que le 81 qui, avant la Révolution, appartenait à la famille Damiens.

No **77**. Hôtel du XVIIIe siècle. (Au Mammouth.)

No **71**. A la Gerbe d'or. M. Pesard dit que l'architecte Chalgrin y habita.

No **61**. Beau balcon.

No **57**. Rousseau y habita une des mansardes au commencement de sa liaison avec Thérèse.

No **57**. **Rue de Ventadour** (1667). Une partie de la rue existait en 1640 sous le nom de rue de Lyonne. Nom en souvenir de Mme de Ventadour qui fut gouvernante des enfants de France (Louis XV). Henri Monnier habita et mourut au 6 (ancien). Victorien Joncières est né dans une maison de la rue détruite par l'avenue de l'Opéra. L'acteur Lepeintre, des Variétés, qui se noya dans le canal St-Martin, dirigeait au 7 (ancien) un hôtel au moment de sa mort.

No **55**. Hôtel Cesbron de Bonnegarde (1765).

No **49**. Rue des Moulins. (Voir la note à la suite de la rue.)

No **47**. Maison de rapport appartenant à Lulli, et laissée par lui à sa femme en 1687. Au Cadran Ovale (Wagner).

* No **45**. Hôtel du musicien Lulli, construit par Gittard

en 1671, grâce à une somme d'argent empruntée à Molière. Il y habita jusqu'en 1683. Comte Dessoles sous la Restauration. (Voir les attributs de musique sur la façade de la rue Ste-Anne.)

Presque toutes les autres maisons de la rue des Petits-Champs sont anciennes. En passant, jeter un coup d'œil sur les : 35, 31, 27, 25, 19, 17, 15, 13 (enseignes lumineuses).

N° **11**. Hôtel de Pierre Pougin de Novion, secrétaire du Roi au commencement du XVIIIe siècle. (Autre facade, 16, rue de Beaujolais.) Habité par M. Victor Tissot, homme de lettres.

N° **9**. Tronçon de la **rue Vivienne** qui n'a que deux maisons, de forme assez curieuse d'ailleurs, dans le Ier arrondissement.

N° **5. Passage des Deux-Pavillons**. Bâti en 1820 par le comte Dervilliers.

Rue des Moulins.

Existait en partie en 1624 et s'appela rue Royale-St-Roch. Prolongée en 1667, elle a été diminuée en 1878 par l'avenue de l'Opéra. Sur son emplacement se trouvait une colline, où tournaient des moulins. Jeanne d'Arc s'y était établie en 1429. Cette colline des moulins qui s'appela butte St-Roch était double et factice. Les moulins disparurent vers 1668. Piron habita la rue (1765), il y mourut en 1773 (la première porte à droite en entrant par la rue des Petits-Champs). Un grand nombre de conventionnels y logèrent. Bonaparte en 1774 descendit à l'hôtel des Patriotes Hollandais, où s'étaient groupés les députés de la Corse. En l'an VII, M. J. Chénier était au 504 ainsi que Louvet.

N° **5**. Hôtel du comte de Gouy d'Arcy (1860).

N° **3**. Hôtel de Bazilière.

Comme le rappelle une inscription placée sur l'hôtel de Deux-Mondes, au 23 de la rue Thérèse, l'abbé de l'Épée habita une maison aujourd'hui disparue de la rue des Moulins. Il y ouvrit son école de sourds-muets en 1760, et y mourut en 1789 entouré de ses élèves. L'Empereur Joseph II, pendant son séjour à Paris, assista plusieurs fois aux leçons de l'abbé. Pereire avait déjà antérieurement imaginé un enseignement spécial pour les sourds-muets. L'hôtel Gluck d'Epreville démoli, qui appartint ensuite à M. de Sèze, l'avocat, se trouvait en face de la maison de l'abbé, dans la rue des Moulins, en montant à droite, au coin de la rue Thérese.

N° **6**. La Présidente de Bussy au XVIIIe siècle.

N° **8**. Ancien hôtel meublé de la Côte d'Or. Ancienne demeure du baron d'Holbach, le philosophe matérialiste qui y recevait Diderot, Grimm, et tous les esprits forts de l'époque.

N° **10**. Appartenait à Lulli. (Mansarde.)

Rue de La Feuillade (côté impair).

Primitivement avant 1685 rue des Jardins. Doit son nom au maréchal (1625-1691) qui fit construire à ses frais une partie de la place des Victoires (1685).

N° **3**. Maison à mansardes.

Place des Victoires (côté sud de la place) (1685).

S'appela place des Victoires-Nationales en 1793.

La place est due à l'initiative de François d'Aubusson, comte puis duc de La Feuillade, colonel des Gardes Fran-

çaises, et maréchal de France. Il avait épousé Charlotte de Gouffier, sœur unique du duc de Rouannez, et sa fortune lui venait principalement de ce mariage. Il était très sincèrement animé de sentiments de gratitude et d'admiration pour Louis XIV, et c'est bien plus à ces sentiments honorables qu'à ceux d'une basse flatterie envers le Grand Roi que Paris est redevable de cette belle place.

La Feuillade, pour trouver un emplacement digne de la statue projetée du roi, commença par acheter l'hôtel de La Ferté-Senecterre. Cet hôtel avait été construit sur des terrains donnés par le roi au garde des sceaux Séguier, et cédé par ce dernier à La Vrillière, par Alphonse Lopez, prêteur d'argent, diplomate et favori de Richelieu (1640). Il fut acquis et reconstruit par le maréchal de La Ferté-Senecterre qui le vendit au maréchal de La Feuillade en 1681. Celui-ci, tout en conservant une partie pour lui-même, fit démolir ce grand hôtel qui s'étendait entre les rues de La Vrillière, des Petits-Pères, Vide-Gousset et Catinat, rue qui se prolongeait alors jusqu'à la rue des Fossés-Montmartre (d'Aboukir). Le duc donna donc la moitié environ de la place. — La Ville, de son côté, fit pour plus de 400 000 livres de dépenses, sous les ordres du prévôt des marchands de Fourcy, et acheta l'hôtel d'Hémery. Cet hôtel d'Hémery avait été construit en 1639 par Patricelli d'Hémery, contrôleur général, beau-père de M. de La Vrillière. Il avait été occupé ensuite par les Hortman, alliés aux Colbert et par Charles Perrault. Il s'étendait derrière le 5 actuel. — Mansart fut alors chargé de la construction d'une place circulaire, et l'architecte Prédot eut l'entreprise des facades.

Au centre de la place fut inaugurée une statue en bronze de Louis XIV, œuvre de l'artiste hollandais Desjardins et don du maréchal de La Feuillade. Louis XIV

à pied était représenté en costume de sacre. Il foulait une hydre à trois têtes, emblème de la Triple-Alliance, et était couronné par une Victoire. Au-dessous était l'inscription : « Viro Immortali », et d'autres inscriptions relatives à la conquête de la Franche-Comté, à la paix de Nimègue, à l'abolition des duels, à la destruction de l'hérésie, etc... Les bas-reliefs du piédestal représentaient la préséance de la France sur l'Espagne en 1663, la conquête de la Franche-Comté en 1668, le passage du Rhin en 1672 et la paix de Nimègue en 1678. Aux angles du piédestal se trouvaient les statues de quatre esclaves chargés de chaînes et représentant les nations vaincues. (L'Espagne, la Hollande, la Turquie et l'Allemagne.) Ces statues d'esclaves, enlevées en 1790, sont actuellement aux Invalides. La place était en outre décorée de quatre groupes de trois colonnes, et chacun de ces groupes était orné de médaillons et surmonté d'un fanal, dont l'éclairage était entretenu par une donation du maréchal. Ces colonnes portaient des inscriptions relatives à la bataille de Rocroy, au rétablissement de la discipline militaire, à la réforme de la justice, à la prise de Maëstricht, à la bataille de Senef, à la soumission de Gênes, etc. Les voisins de la place firent une réclamation au sujet des fanaux. Ils prétendaient que cet éclairage attirait trop de monde la nuit dans ces parages, et qu'il en résultait du tapage. Peut-être, d'un autre côté, craignait-on le côté un peu ridicule de ces fanaux, car alors circulaient ces vers dus à un Gascon :

La Feuillade, sandis, je crois que tu me bernes
De placer le soleil entre quatre lanternes.

Toujours est-il qu'à partir de 1699 les fanaux ne furent plus allumés, et plus tard le Régent les fit enle-

ver et les donna aux Théâtins. (On peut voir encore quelques-unes de ces colonnes dans la cathédrale de Sens. Quant aux médaillons qui les décoraient, quelques-uns sont conservés aujourd'hui dans la collection du roi d'Angleterre.) La statue elle-même fut abattue le 11 août 1792, et remplacée par une pyramide de bois dite des Victoires-Nationales. En 1810 on plaça sur la place une statue de Desaix par Dejoux. Le héros de Marengo, était fort peu drapé, et cette statue de Desaix, court vêtu, comme on disait, fut enlevée en 1815, et fit partie du bronze employé pour la statue d'Henri IV. En 1822 on inaugura sur la place la statue équestre actuelle de Louis XIV, œuvre de Bosio et fondue par Carbonneaux.

La place des Victoires était une station des cortèges de publication de paix. Elle fut visitée par Pierre le Grand en 1717. Elle fut, dès le début, habitée par des gens de finance et des maltôtiers. Les hôtels étaient occupés par Crozat, Claude le Gras, de Cormery, Hénault, Nivet, Pelet, financiers. L'architecte Prédot s'y logea. Bossuet y était en 1696. Le marquis de Marigny y avait son hôtel où il mourut en 1781 (hôtel de Massiac). Cambon y logea. Samuel Bernard avait son hôtel au 7 où il mourut en 1739. C'est dans cet hôtel, que se tint le Club Breton, lors de l'arrivée à Paris de l'Assemblée. L'hôtel de La Feuillade, reste de l'hôtel La Ferté-Senectere, fut bien réduit en 1694, et partagé ensuite en maisons bourgeoises. Law y habita, et ses bureaux furent installés dans les bâtiments donnant sur la place entre la rue La Feuillade et la rue Catinat. (Emplacement des 2 et 4.) En 1783, M. Charles, le futur époux de celle qui devint l'Elvire de Lamartine, habitait place des Victoires. Il construisit un aérostat

rival de celui des Montgolfier et un public nombreux se pressait pour le voir suspendu sur la maison de l'inventeur. Les frais en avaient été couverts par les habitués du Café du Caveau au Palais-Royal. Cet aérostat fut lâché au Champ-de-Mars le 27 août 1783.

Le 3, emplacement de l'hôtel Crozat au commencement du XVIIIe siècle, a été surélevé, et a perdu tout son caractère, tout en détruisant la belle ordonnance de la place. Comme à la place Vendôme, et à la place Royale (des Vosges), les hôtels avaient été construits sur un plan uniforme. Depuis 1830 on a toléré malheureusement des constructions de plans différents et on a laissé s'étaler sur les façades des enseignes commerciales qui déshonorent cette belle place. Les règlements sont pourtant formels et il est dit dès 1685 dans le contrat de Prédot : « A l'avenir, le sieur Prédot et ceux qui auront droit de lui, seront tenus et obligés d'entretenir la dite facade en pareil état de symétrie, sans y rien changer. » Les pouvoirs publics bien qu'armés, ont fermé les yeux sur ces contraventions aux règlements et n'ont rien fait pour empêcher cet indécent débordement d'enseignes commerciales, et ces surélévations déplacées. Il serait temps que l'opinion publique s'intéresse à la question si nous ne voulons pas voir abîmer notre belle ville.

Au 1 de la place, s'ouvre la **rue Catinat**, rue Percée au XVIIe siècle, puis petite rue de La Vrillière, puis rue de la Banque. Nom en 1847 en l'honneur du maréchal (1637-1712). La rue allait jadis jusqu'à la rue des Fossés-Montmartre (d'Aboukir).

A quelques pas de la place, au 47 de la rue Étienne-Marcel, s'ouvre la rue Herold que nous allons visiter de suite, avant de parler de la rue Étienne-Marcel.

Rue Herold.

Porta au XIIIe siècle le nom de rue des Vieux-Augustins, ainsi d'ailleurs que la rue d'Argout qui en est le prolongement. Les Augustins, venus d'Italie sous Louis IX, y avaient un moustier vers 1285 avant d'aller s'établir de l'autre côté de la Seine. En 1867 la rue prit le nom de rue d'Argout et en 1881 le tronçon qui nous intéresse ici s'appela rue Herold en l'honneur du compositeur (1791-1833). Après le 13 vendémiaire le baron de Batz habita l'hôtel de Beauvais qui se trouvait au 31 de la rue des Vieux-Augustins.

N° **20**. Ancienne maison de la rue Pagevin (bouillon Moreaux). Petit balcon au coin de la rue Etienne-Marcel. Emplacement au XVIIe siècle des écuries de l'hôtel d'Épernon qui longeait d'un côté la rue Pagevin et s'étendait jusqu'à la rue Coq-Héron. En 1713 ces écuries étaient devenues l'hôtel de Phélippeaux, marquis de Châteauneuf.

N° **14**. Emplacement d'un ancien hôtel Herualt au XVIIe siècle, puis hôtel meublé de la Providence vers 1793. Cet hôtel de la Providence (ancien 19 de la rue des Vieux-Augustins) était tenu en 1793 par Mme Grollier et c'est là que Charlotte Corday descendit le 11 juillet 1793. Le 13 elle acheta son couteau à l'arcade 177 du Palais-Royal, chez Badin, coutelier, et quitta l'hôtel le soir à six heures pour se rendre chez Marat. Le 14 de la rue Herold cessa d'être hôtel, et son voisin, le 12, qui était hôtel meublé de Francfort, hérita du souvenir de Charlotte, mais c'est bien au 14, démoli en 1893, que se trouvait l'hôtel historique. Le crâne de Charlotte Corday est chez S. A. I. le prince Roland

Bonaparte, et la baignoire de Marat est au Musée Grévin (Lenôtre). Le 12 a été englobé dans la Caisse d'Épargne (Voir 19 rue du Louvre).

N° **10**. Maison où est né Herold en 1791. (Inscription.)

N° **1**. Ancienne inscription : Rue des Vieux-Augustins.

N° **2**. Ancienne maison, ainsi qu'au 13.

Rue Étienne-Marcel (côté impair).

Cette rue moderne a fait disparaître, moins une maison (le 47), toute la rue Pagevin qui commençait rue J.-J.-Rousseau pour finir place des Victoires. Cette rue, disparue en 1880, avait été formée en 1851 par les trois rues Verderet, Pagevin et du Petit-Reposoir. La rue Verderet ou Merderet de 1293 s'étendait de la rue Coq-Héron à la rue J.-J.-Rousseau. La rue Pagevin primitive allait de la rue Coq-Héron à la rue des Vieux-Augustins. La rue du Petit-Reposoir, qui s'appela aussi rue Breneuse, allait de la rue des Vieux-Augustins à la place des Victoires. La rue Étienne-Marcel a absorbé également la plus grande partie de la rue Mauconseil (entre la rue Française et la rue St-Denis) et une partie de la rue aux Ours (entre la rue St-Denis et le boulevard Sébastopol). Elle doit son nom au prévôt des Marchands, qui se signala par son audace révolutionnaire, fit une opposition très vive au Dauphin (Charles V) sous les yeux duquel il fit massacrer Jean de Conflans, maréchal de Champagne, et Robert de Clermont, maréchal de Normandie. A son tour il fut tué à coups de hache par Jean Maillart au moment où il allait livrer Paris à Charles le Mauvais (1358). On lui a élevé une statue près de l'Hôtel de Ville.

N° **43**. Hôtel des Postes.

N° **29**. Inscription rappelant que là se trouvait la partie de l'hôtel de Bourgogne, ancien hôtel d'Artois, dans laquelle avait été installé le théâtre dit de l'hôtel de Bourgogne. Les Confrères de la Passion, les Enfants Sans Souci, les Comédiens dits de l'hôtel de Bourgogne. (berceau de la Comédie-Française), la Comédie-Italienne et l'Opéra-Comique donnèrent là leurs représentations de 1547 à 1783.

N° **17**. Ancien magasin dit des statues de St-Jacques. Sur la façade donnant au coin de la rue Pierre-Lescot, statue du XIVe siècle provenant de St-Jacques-l'Hôpital. (Emplacement du cloître de l'Hôpital.)

N° **13**. Statues (voir 133, rue St-Denis.) Emplacement de St-Jacques-l'Hôpital.

Boulevard Sébastopol.

(Côté impair de la partie comprise entre la rue Étienne-Marcel et l'avenue Victoria, 1854.)

Inauguré en 1858. Primitivement boulevard du Centre.

N° **61**. **Rue du Cygne** (du XIVe siècle). La partie qui longe au nord l'église St-Leu est du second Empire. Doit son nom à une enseigne. Au 6, enseigne moderne du Beau-Cygne. Le 6 s'intitule Hôtel meublé du Cloître-St-Jacques, et rappelle le cloître de St-Jacques-l'Hôpital qui se trouvait au nord de la rue. Au 5, maison ancienne.

N° **57**. Presbytère de St-Leu.

N° **55**. **Rue de la Grande-Truanderie** (du XIIIe siècle). Elle a été ouverte sur le fief de Thérouenne. Aux 16 et 18 existait avant 1820 la rue St-Jacques-l'Hôpital, sur l'emplacement du cloître St-Jacques-l'Hôpital. Gracchus Babeuf fut arrêté le 10 mai 1797

ainsi que Buonarroti, la veille du jour où devait éclater la fameuse conspiration, dans une maison aujourd'hui démolie de la rue de la Grande-Truanderie, au coin de la rue Verderet, c'est-à-dire à peu près sur l'emplacement du 32 actuel. Presque toutes les maisons du 15 au 29 ont été démolies en 1900. Pourtant la rue a conservé plusieurs vieilles maisons assez curieuses, comme le 6 et le 18. Au 20, se trouve une pharmacie de 1775, (statuette dans une petite niche.) Au 24 est le restaurant Pharamond, à l'enseigne de la Petite-Normande, réputé pour ses tripes à la mode de Caen. Les 28 et 30 sont anciens ainsi que les 45, 39 et 37 (Entrée du Heaume) 33, 11, 9 et 7, etc.

La rue de la Petite-Truanderie, jadis de l'Ariane et du Puits-d'Amour, construite en 1250, et qui s'ouvre maintenant au 2 de la rue Pierre-Lescot, était séparée de la rue de la Grande-Truanderie par la petite place de la Tour, où se trouvait le fameux puits d'amour disparu à la fin du règne de Louis XIV. Cette rue n'a plus qu'un côté et quatre maisons. Elle a perdu presque toute son originalité, et n'a conservé, comme la rue de la Grande-Truanderie, que son nom pittoresque, qui évoque le souvenir des truands et des ribaudes qui régnaient dans ce quartier.

N° **41. Rue de la Cossonnerie**. Existait déjà en 1182 et s'appelait Via Cochoneria. La partie entre la rue St-Denis et le boulevard Sébastopol date seulement de 1848. Elle se terminait au Marché aux Poirées (sol de la rue Pierre-Lescot). Elle doit son nom aux marchands de volailles, ou cossonniers, qui y avaient un marché. Dans cette rue habitait, en 1780, Quinquet, marchand apothicaire, qui introduisit la lampe qui a porté son nom. Au 4, enseigne des Trois-Maillets. Au 5, frise avec

personnages au-dessus des fenêtres du 3e étage. Au 3, tête d'éléphant au 3e étage. Au 2, magasins de la Cour Batave (1817) dont le nom rappelle la cour disparue qui s'ouvrait rue St-Denis.

Avenue Victoria.

(Partie comprise entre le boulevard Sébastopol et la rue des Lavandières-Ste-Opportune, 1854.)

Ce tronçon a absorbé une partie de la rue St-Germain-l'Auxerrois et une partie de l'ancienne rue de la Vannerie.

N° **12.** Chambre des Notaires (1803). Sur la façade, plan du Grand-Châtelet et inscriptions rappelant les Capitulaires de Charlemagne (805), l'Édit de Louis IX (1270), l'Ordonnance de François Ier (1539), et la Loi du 25 ventôse an XI de Napoléon Bonaparte. Nous lisons aussi cette inscription : « Sur cette place s'élevait le Grand Châtelet, ancienne entrée fortifiée de la Cité, siège de la Prévôté de Paris et de la Compagnie des Notaires. »

Place du Châtelet (côté ouest).

Le théâtre du Châtelet fut construit en 1862 par Davioud. Ce théâtre fut fondé en 1780 par Franconi au 24 du faubourg du Temple. En 1798 il s'installa au jardin des Capucines. En 1807, Franconi fils transporta son théâtre rue du Mont-Thabor (Cirque Olympique). Exproprié en 1816 par la construction du Ministère des Finances, il retourna dans son premier quartier, au boulevard du Temple, entre l'Ambigu et l'ancien hôtel Foulon. Théâtre National (1848), puis Théâtre Impérial du Cirque. Exproprié en 1862 pour le percement du bou-

levard du Prince-Eugène (Voltaire), il se transporta place du Châtelet. Aujourd'hui, Théâtre municipal du Châtelet. Là se donnent les concerts Colonne depuis 1875. Le théâtre du Châtelet est sur l'emplacement de la rue de la Sonnerie qui allait de la rue Trop-va-qui-dure (quai de la Mégisserie) à la rue St-Germain-l'Auxerrois.

La fontaine, dite du Palmier, a été construite en 1808 sur les dessins de Brale. Les figures sont de Bosio. Inscription des batailles de Napoléon. La fontaine se trouvait primitivement dans l'axe du boulevard Sébastopol et elle fut déplacée en 1858 par Ballu. Restaurée en 1899.

Entre l'emplacement actuel de la fontaine et le quai se trouvait l'église St-Leufroi.

Le Pont au Change, dont nous parlons dans le IVe arrondissement nous mènera à l'île de la Cité dont la partie occidentale appartient au Ier arrondissement.

Boulevard du Palais (côté ouest).

Là s'élève le Palais de Justice, sur l'emplacement de l'ancienne demeure des gouverneurs romains et des rois mérovingiens. Nous ne pouvons étudier le Palais ici. Rappelons seulement succinctement qu'il fut habité par les rois de la première race, non ceux de la seconde, et par les 12 premiers de la troisième race. Le roi Robert (1003) en compléta la construction par la Conciergerie. Agrandi par ses successeurs dont St Louis. Le Palais resta la demeure ordinaire des rois, car le Louvre était hors Paris. En 1434 Charles VII l'abandonna au Parlement. La grande salle qui se trouvait au-dessus des cuisines de St Louis était le lieu de rendez-vous des

Parisiens : on y représentait les mystères. Cette salle renfermait la fameuse table de marbre autour de laquelle se réunissaient trois tribunaux. Cette grande salle fut brûlée en 1618 et reconstruite en 1622. Le Palais fut de nouveau incendié le 11 janvier 1776. Le feu prit par la galerie des Marchands, et fut éteint par les moines qui manœuvraient les pompes. Il a été reconstruit par divers architectes et à des époques différentes, et aujourd'hui encore il va s'agrandir du côté du quai des Orfèvres (1907).

Dans la grande salle, reconstruite en 1625 par Salomon de Brosse, qui fut de nouveau brûlée en 1871, reconstruite en 1872 par Duc et Dommey, s'ouvraient plusieurs Cours dont la Cour de Cassation qui occupait l'ancienne Grande Chambre, ancienne chambre à coucher de St Louis, reconstruite sous Louis XII (Première Chambre civile. Tronquée du côté de la Seine). Toute l'histoire de France a passé par cette chambre. François Ier y tint un lit de justice. Le maréchal de Biron y fut condamné à mort. Ce fut la grand'chambre du Parlement. La Fronde en sortit. Louis XIV y pénétra en bottes et fouet à la main. Son testament y fut cassé. Le Tribunal Révolutionnaire y siégea et y condamna les magistrats dont il avait pris les sièges, et la Reine de France.

La cour qui se trouve devant l'entrée s'appelle la cour de Mai. Elle doit son nom à l'arbre dit le Mai que chaque année les clercs de basoche y plantaient au mois de mai. La grande grille en fer doré a été placée en 1787 et restaurée en 1877.

L'entrée de la buvette du Palais (au coin nord de la cour) était le guichet de la Conciergerie et c'est par là que passèrent les condamnés de 1793 (2 240 victimes). Le grand perron était garni d'une foule de femmes qui

attendaient leur spectacle favori : le départ des charrettes qui venaient chercher la pâture quotidienne de la guillotine.

Les agrandissements futurs du Palais de Justice ont fait déclasser en 1906 la rue de la Ste-Chapelle qui datait de 1840 et qui s'ouvrait au 4 du boulevard du Palais. Cette rue devait son nom à cette merveilleuse chapelle, chef-d'œuvre de Pierre de Montereau que nous voyons dans la cour dite de la Ste-Chapelle. St Louis la fit construire en 1245 pour y placer la couronne d'épine et un morceau de la vraie Croix et elle fut consacrée en 1248. Elle a deux étages. La chapelle basse était destinée aux domestiques et aux officiers qui logeaient au rez-de-chaussée du Palais. La chapelle haute était de plain-pied avec les appartements royaux. Les verrières admirables du XIIIe siècle sont supportées par des colonnes d'une légèreté extraordinaire : toute la charge de la voûte est supportée par des contreforts extérieurs. La flèche et la toiture furent incendiées en 1630 et la flèche fut reconstruite en 1854. A l'intérieur, dans le mur méridional, à la quatrième travée nous voyons une ouverture percée obliquement et garnie d'une grille de fer : par là, Louis XI pouvant voir l'autel sans être aperçu. La chapelle fut dévastée pendant la Révolution et après avoir servi de club et de magasin à farine, fut affectée en 1802 au dépôt des archives judiciaires. Elle fut restaurée de 1843 à 1867.

Au fond de la cour de la Ste-Chapelle se trouvait la Chambre des Comptes, bâtie sous Louis XII et incendiée en 1737. C'était un joyau d'architecture. La façade en avait été élevée par le moine véronnais Fra Giovanni Giacondo. La Chambre des Comptes comuniquait avec la Salle des Archives par l'arceau dit de Nazareth, construit

sous le règne d'Henri II. (Cet arc transporté forme aujourd'hui l'entrée monumentale de l'hôtel Carnavalet sur la rue des Francs-Bourgeois). Rebâti en 1740, l'hôtel servit au Préfet de police. Les bureaux de la Préfecture de police occupaient rue de Jérusalem l'ancien hôtel des Présidents du Parlement de Paris, hôtel construit en 1607 par Achille de Harlay et démoli pour l'agrandissement du Palais de justice. La rue de Nazareth supprimée en 1840, et qui était enjambée par l'arc dit de Nazareth occupait la région de la cour du Dépôt. Jacques Gillot, l'un des auteurs de la *Satire Ménippée*, logeait rue de Nazareth. Perpendiculairement à l'extrémité ouest de cette rue se trouvait la petite rue de Jérusalem qui, sur l'emplacement actuel de la cour du Dépôt, allait de la préfecture au quai des Orfèvres. C'est dans une maison de la rue de Jérusalem que serait né Boileau. (Il fut enterré à la Ste-Chapelle et transporté à St-Germain-des-Prés.)

Le boulevard du Palais aboutit au pont St-Michel. (Voir le IVe arrondissement.)

Quai des Orfèvres.

Commencé en 1580 par le Président de Harlay, et achevé en 1643 entre le Pont-Neuf et l'ancienne rue de Jérusalem (emplacement de la Préfecture de Police). C'est dans une maison du quai des Orfèvres que se réunissaient les collaborateurs de la *Satire Ménippée*. Dès sa création le quai fut occupé par des joailliers et des orfèvres. L'ancienne Préfecture de Police a disparu du quai en 1862.

Les travaux d'agrandissement du Palais de Justice (1907) ont fait disparaître plusieurs maisons qui se trou-

vaient au coin du boulevard du Palais et du quai des Orfèvres. Plusieurs de ces maisons étaient anciennes et curieuses. Parmi celles-ci, au numéro 4 du quai se trouvait la maison du dentiste populaire Subra. C'était l'emplacement de l'ancien hôtel du trésorier, ou chanoine supérieur de la Ste-Chapelle. Cet hôtel attenait à l'ancienne chapelle St-Michel du Palais, chapelle qui, en 1424, a été la cause de la dénomination du pont St-Michel. Les murs de l'ancienne demeure du trésorier étaient adossés à ceux de l'ancienne enceinte du Palais des Rois. En 1845 MM. Duc et Dommey avaient reconnu la partie nord de ce mur antique du Palais qui s'étendait depuis l'angle de la rue de la Barillerie et du quai des Orfèvres jusque vers la tour de l'Horloge. En 1907, M. Charles Normand a découvert la partie sud de ce mur qui a été malheureusement partiellement détruit en 1908 pour l'établissement des caves du nouveau Palais de Justice. Ce mur antique était bâti en matériaux romains.

N° **14**. Là se trouvait la rue Mathieu-Molé (1630) ex-rue Ste-Anne au Palais, rue Boileau-Despréaux en 1851. Nom en 1877 en l'honneur du Premier Président au Parlement (1564-1656). Dans la rue Ste-Anne s'ouvrait la rue de Nazareth disparue. La rue Mathieu-Molé a été déclassée en 1905 par suite du décret d'agrandissement du Palais de Justice.

N° **36**. Annexe de la Préfecture de Police. La Préfecture elle-même se confond avec le Palais de Justice.

N° **42**. **Rue de Harlay**, qui longe la façade ouest du Palais. La place Dauphine formait jadis un triangle entièrement bâti. Les maisons de la base du triangle ont disparu en 1874. Au milieu de cette base s'ouvrait une grande porte décorative donnant accès sur la rue de Harlay-au-Palais. La rue de Harlay actuelle a remplacé la

base du triangle. Cette rue longe à l'est la nouvelle façade du Palais de Justice sur la place Dauphine, façade commencée en 1857 par l'architecte Duc. Les constructions nouvelles du Palais de Justice de ce côté ont englobé l'ancienne cour de Harlay, qui dépendait de l'hôtel de Harlay (1607) réparé en 1711 par Boffrand, ainsi que l'ancienne cour Lamoignon. Au 20 de la rue nous voyons une amorce de l'arcade qui reliait cette maison au côté démoli de la place. Au 2, vieille construction Louis XIII avec fenêtres à guillotine.

Nos **54** et **52**. Date de 1603. (Est la même maison que le 15, place Dauphine.) Le lieutenant criminel Tardieu, homme très avare, y fut assassiné ainsi que sa femme en 1665. Au 54 étaient les joailliers Boëhmer et Bassenge, rendus célèbres par l'histoire du Collier de la Reine.

N° **58**. Strass, inventeur du simili-diamant. (Balcon intéressant.)

N° **68**. A la Gerbe d'Or. (Balcon.)

N° **74**. Balcon.

Le Pont-Neuf.

Le projet en remonte à Charles V. Il fut commencé en 1578 sur la rive gauche par Guillaume Marchand, Pierre Sales, Thibaut Methezeau, et Jean Petit. Baptiste du Cerceau y collabora. La première pierre en fut posée par Henri III qui avait voulu l'appeler le Pont-des-Pleurs. Le jour de l'inauguration il se trouvait à l'église St-Paul poussant des grands soupirs aux obsèques de Quélus, Schomberg et Maugiron. Les travaux furent interrompus par la Ligue et le pont ne fut terminé qu'en 1603. Henri IV franchit le premier le pont à cheval : plusieurs bourgeois après lui s'y précipitèrent, tombèrent à l'eau,

et s'y noyèrent. « Y en avait-il aucun qui fût roi de France comme je suis? » dit le Roi à cette occasion. Louis XIII y éleva en 1635 une statue équestre de Henri IV, œuvre du sculpteur français Jean dit de Bologne. Le cheval avait été offert pas Cosme à Marie de Médicis. Cette statue fut détruite en 1792 et convertie en canons. La statue actuelle, œuvre de Lemot (1818) a été élevée par Louis XVIII. Elle a été coulée avec le bronze provenant de la première statue de Napoléon de la place Vendôme et de celle de Desaix de la place des Victoires. Elle contient, dit-on, une statuette de Napoléon Ier et une édition de la *Henriade* de Voltaire. Les bas-reliefs représentent Henri IV faisant passer du pain aux assiégés, et son entrée à Paris. Les mascarons nombreux du pont ont été recopiés lors de la restauration du Pont en 1848-1853. Les originaux étaient attribués à tort à Germain Pilon, qui était mort dans ces parages en 1590, avant l'achèvement du pont. Les trottoirs, qui dataient du commencement du XVIIe siècle, étaient les plus anciens de Paris. Le Pont-Neuf fut toujours un passage fréquenté et populaire. On n'y passait pas, dit-on, sans y rencontrer un soldat, une grisette et un cheval blanc. Tabarin y érigeait ses tréteaux et y débitait ses sornettes. Mondor y vendait son baume. Les piles sont surmontées d'hémicycles qui étaient occupées de 1776 à 1848 par des boutiques. Louis XV en avait donné la jouissance du loyer à l'Académie royale de sculpture et de peinture. Sous la deuxième arche du côté de la rive droite se trouvait une des premières pompes hydrauliques, la Samaritaine, dont le modèle est à Carnavalet. Elle servait à fournir l'eau au Louvre et aux Tuileries, ainsi qu'à une fontaine où on voyait la Samaritaine servant de l'eau à Jésus-Christ. Cette pompe

avait été édifiée en 1608, et détruite en 1712; rétablie par Robert de Cotte au même point en 1715, elle disparut de nouveau en 1813. L'enseigne du bain flottant du voisinage garde le souvenir de la Samaritaine et de son palmier.

Le pont fut restauré de 1836 à 1838 et de 1848 à 1853. A l'extrémité ouest de l'île se trouve **le square Henri IV** ou du Vert-Galant, ombragé par de beaux arbres. On y accède par des escaliers, derrière la statue.

Au milieu du Pont-Neuf se trouve la **place du Pont-Neuf** où nous voyons deux maisons intéressantes :

N° **15**. Le terrain en fut vendu en 1608 à Jacob Bunel, peintre ordinaire du roi. La veuve de Nicolas Bunel vend la maison en 1622 à Claude Couturier et à Marie Bizel sa femme. La moitié de la maison est vendue en 1652. En 1693 Marie Couturier lègue la maison à son petit-fils François Gorge, conseiller au Parlement. Elle passa ensuite par héritage dans la famille de Brilhac qui, en 1737, en vend une partie à Jean Allain, bijoutier. En 1781 les Allain vendent à Louise-Charlotte Dupuis. En 1786 elle appartient à Soupé, chirurgien de Paris, marié à Jeanne Dupuis. Famille du Bos qui la possède encore aujourd'hui (1909). Cette maison, jadis à l'enseigne de la Coupe d'Or, était dernièrement encore occupée par l'ingénieur opticien Chevalier, qui était installé avant 1842 dans la tour de l'Horloge.

N° **13**. Le Pelletier de la Houssaye, maître des requêtes au commencement du XVIIe siècle. (Voir 41, quai de l'Horloge.)

Place Dauphine (1607).

Le nom vient de Louis XIII, alors qu'il n'était que Dauphin. Le terrain sur lequel la place a été créée ainsi que le terre-plein du Pont-Neuf a été formé par deux îlots. Le plus grand s'appelait l'île aux Vaches, ou l'île des Passeurs-de-Vaches : au xve siècle on la nommait l'île au Bureau, du nom de son propriétaire, et l'île de la Gourdaine. L'autre îlot était l'îlot des Juifs. En 1314, Jacques de Molay, grand maître des Templiers, fut brûlé vif dans l'îlot des Juifs. Plus tard en 1617 le corps du maréchal d'Ancre fut brûlé devant l'emplacement de la statue du Roi. En 1607 le premier président Achille de Harlay obtint, moyennant un sol tournois la toise, la concession des terrains formés par les deux îlots entre le jardin du bailliage et le Pont-Neuf pour y construire une place triangulaire, avec maisons en briques, chaînes de pierres blanches et couvertes d'ardoises, suivant le plan dressé par le duc de Sully, grand voyer de France. La place Dauphine, triangulaire pendant longtemps, a perdu un côté (rue de Harlay). Pendant la Révolution elle s'appela place de Thionville. En l'an IX on éleva au milieu de la place la fontaine de Desaix, œuvre de Percier et Fontaine, et due à une souscription publique. Elle disparut en 1874 et après avoir été longtemps reléguée dans les magasins de la ville à Auteuil, elle a été en 1904 exilée à Riom, malgré l'intention formelle des souscripteurs qui avaient voulu fonder un monument parisien. La souscription avait eu lieu à Paris en l'an IX : les dessins et les modèles pour le concours furent exposés chez le citoyen Lebrun, rue du Gros-Chenet. Le Comité était présidé par Pastoret (3, place

de la Révolution) et ne comptait que des Parisiens parmi ses membres : Perrégaux, Bellanger, Lebrun, La Rochefoucauld-Liancourt, le sculpteur Espercieux (rue du Pot-de-Fer), Delessert (50, rue Coq-Héron). Si nous nous étendons un peu sur ce monument disparu de notre ville au profit de Riom, c'est pour protester, comme l'a fait la Société des Amis des Monuments parisiens, contre un acte absolument contraire à la pensée des souscripteurs, et qui pourrait causer un fâcheux précédent.

Les peintres qui n'étaient pas de l'Académie exposaient leurs tableaux place Dauphine, le jour de la petite Fête-Dieu. On y dressa un obélisque et un arc de triomphe, pour l'entrée solennelle de Louis XIV au Parlement, le jour de son mariage avec l'infante d'Espagne. En 1788, à l'occasion du renvoi du ministre Brienne, la place fut le théâtre d'un attroupement, précurseur de la Révolution. Dès 1774 on y avait brûlé en brandon d'allégresse le mannequin du chancelier de Maupeou.

N° **28**. Faisait partie de la maison où Mme Roland fut élevée. Au commencement du XVIIe siècle, Nicolas de La Houssaye. La disposition intérieure a été modifiée mais il reste quelques vestiges qui permettent d'évoquer le souvenir de Manon Phlipon.

N° **26**. A conservé son aspect ancien. Ludovic Halévy, de l'Académie Française, qui habitait antérieurement 22, rue de Douai, y est mort en 1908. La maison appartient depuis un siècle à la famille de sa femme née Bréguet.

N° **14**. Date de la création de la place.

N° **12**. Ferrure au-dessus de la porte. L'historien Lefeuve dit qu'Achille de Harlay y reçut Henri IV. La

Gazette des Tribunaux depuis 1878. (Boiseries du XVIIe siècle à l'intérieur.)

N° **15**. Mme de Béthune, née de la Porte-Père, au commencement du XVIIe siècle.

N° **17**. Maison jadis à l'enseigne de la Pomme d'Orange. Langlois, prévôt des marchands sous Henri IV.

N° **19**. Maison jadis à l'enseigne du Saphir bleu. Un président de Harlay y habita.

N° **23**. Nicolas Josse, l'orfèvre, immortalisé par Molière.

Quai de l'Horloge (1580-1611).

Jadis quai des Morfondus, à cause du froid qui y régnait, et quai des Lunettes, à cause des nombreux opticiens qui y habitaient, et y habitent encore. Doit son nom à l'horloge du Palais, située dans la tour carrée. Le Sage, auteur de *Gil Blas*, habita le quai en 1715, au Soleil d'Or.

N° **41**. Maison où Mme Roland, née à Paris, fut élevée. Elle était la fille du graveur Phlipon qui habitait là. (Inscription.)

N° **39**. Enseigne d'opticien. L'enseigne du Griffon que possédait cette maison a disparu récemment.

N° **35**. Très ancienne maison d'opticien. (Jadis à la Sphère.)

N° **29**. Ancienne maison d'opticien, ainsi qu'au 25 (fondée en 1760). Jadis aux Armes d'Espagne.

N° **23**. Habité par M. Paul Renouard, artiste peintre graveur.

N° **21**. Balcon au 1er et au 3e étage.

N° **17**. Date de Louis XIII.

Nous arrivons à la façade du Palais de Justice qui

donne sur le quai. Ces bâtiments ont été refaits de nos jours par l'architecte Duc. La première tour que nous rencontrons est crénelée. C'est la tour St-Louis, Bon-Bec, ou la Bavarde. Elle renfermait la salle de la question. Ravaillac y fut enfermé. La deuxième tour est la tour d'Argent (ou de St-Julien ou du Trésor). Damiens y aurait été enfermé. A l'intérieur au rez-de-chaussée on y voit d'admirables culs-de-lampe. Fouquier-Tinville pendant plus de quatorze mois y prépara ses listes funèbres. La troisième tour est la tour de César. Là furent enfermés Pierre Bonaparte et le prince Napoléon. Fouquier-Tinville y couchait au premier étage. La tour de l'Inquisition, établie dans la cour actuelle de la Conciergerie, a été démolie en 1853, et la tour dite de Montgomery qui se trouvait dans la cour des contrevenants a disparu il y a plus d'un siècle. La tour de César et la tour du Trésor encadrèrent de 1851 à 1853 l'entrée de la Conciergerie. Ces tours commandaient jadis l'entrée du pont de Charles-le-Chauve et baignaient dans la Seine. La nouvelle entrée de la Conciergerie date seulement de 1864. Au moment de la Révolution, comme nous l'avons dit plus haut, l'entrée était au nord de la cour de Mai.

La Conciergerie, aujourd'hui défigurée, est la plus ancienne prison de Paris. Elle a été bâtie sur l'ancien jardin du Roi nommé Préau du Palais. Elle fut la prison du Palais. Le comte d'Armagnac, le chevalier de Marle et six évêques y furent massacrés par les Cabochiens partisans du duc de Bourgogne (1413). Avant la Révolution la Conciergerie compta parmi ses prisonniers célèbres : Pierre de la Brosse, Gérard la Guette, Jourdan de l'Isle, Philippe de Commines, René de Séran, Olivier IV de Clisson, Geoffroy de Malestroit et

son fils Jean, Polifer et Rodrigo, Juvenal des Ursins, Olivier le Daim, Samblançay, St-Vallier, Montgomery, Jean Chatel, Ravaillac, Damiens, le comte de Horn, Mandrin, le chevalier de la Barre, la fille Oliva qui, dit-on, y accoucha. Puis au moment de la Révolution : Marat qui fut élargi, Custine, Bailly, Mme Roland, Hébert, Mme du Barry, Danton, C. Desmoulins, Charlotte Corday, les 21 Girondins (Brissot, Vergniaud, Gensonné, Fauchet, Valazé, qui se tua devant le Tribunal révolutionnaire), Lucile Desmoulins, Cécile Renault, la princesse de Monaco qui se déclara enceinte pour avoir le temps de se couper les cheveux, la reine Marie-Antoinette, dont le cachot était à l'endroit où on le montre aujourd'hui, mais dont le carrelage seul semble avoir subsisté, Mme Elisabeth, le duc d'Orléans, après sa captivité à Marseille, Robespierre, St-Just, Henriot, etc., etc... Puis ce furent : Cadoudal, Mallet, La Bedoyère, Ney, La Valette, le général Berton, les quatre sergents de la Rochelle, Louvel, Ouvrard, Fieschi, et plus récemment des criminels comme Campi, Gamahut, Marchandon, etc. En septembre 1792, 288 victimes y furent massacrées.

La Conciergerie a été défigurée par le dégagement de trois salles : salle des Gardes, salle St-Louis et la rue de Paris. L'ancien quartier des hommes n'est plus reconnaissable. (Visiter le cachot de Marie-Antoinette, truqué pendant la Restauration, la salle des Girondins où eut lieu le fameux banquet, la salle St-Louis avec ses cheminées et ses colonnes, les cuisines de St Louis, la fameuse grille, et la fontaine dans la cour des femmes qui est restée intacte.) Avant 1897 la Conciergerie était le dépôt pour les individus qui passaient en Cour d'Assises.

Au coin du boulevard du Palais se trouve la tour carrée dite de l'Horloge bâtie en 1298, sur l'emplacement du moulin de Chante-Reine, et achevée en 1585. Charles V aimait à y monter. Détruite en partie pendant la Révolution elle a été rédifiée de 1843 à 1856. Avant 1792, la tour renfermait une cloche (1371) que la Commune de Paris condamna à être détruite pour avoir, plus de deux siècles avant, donné le signal de la St-Barthélemy, ainsi que celle de St-Germain-l'Auxerrois. La cloche qui surmonte la tour aujourd'hui est de 1848 et porte les noms des membres du gouvernement provisoire. La tour contient la première horloge que l'on ait vu en France (1370, et peut-être antérieurement). Elle fut restaurée en 1685 et 1852. Les sculptures qui étaient attribuées à Germain Pilon ont été reconstituées par Flandrin et Toussaint. Les distiques latins au-dessus du cadran sont de Passerat. Le premier dédié à Henri III signifie : « Celui qui donna déjà deux couronnes, en donnera une troisième. » Le second se traduit : « Cette machine qui divise si justement les heures en deux fois six, nous avertit qu'il faut observer la justice et sauvegarder les lois. »

Le pont au Change nous ramène sur la rive droite.

Quai de la Mégisserie (1369).

Créé par Charles V. Jadis quai de la Saunerie, quai de la Ferraille. Agrandi en 1830. La mégie est l'art de préparer les peaux de moutons. Sur le quai, à l'endroit dit jadis Vallée de la Misère (partie Est du quai) se tenait le marché à la volaille (la Poulaillerie).

N° **2**. Inscription rappelant que le peintre David est né dans une maison du quai de la Mégisserie en 1748.

N° **4. Rue des Lavandières-Sainte-Opportune**, construite au XIIIe siècle. Doit son nom aux lavandières qui l'habitaient et au voisinage de l'église Sainte-Opportune. La partie sud de la rue s'appelait rue de l'Abreuvoir-Papin, ou de l'Arche-Papin, partie qui a été englobée dans la rue en 1854. A l'ancien 37 existait déjà en 1280 une impasse dite Beaudoin-prend-gage, plus tard Rollin-prend-gage. Maisons anciennes aux : 1 *bis*, 3, 5, 7, 9, 15. Au 13 nous remarquons le bel écusson des Orfèvres sans signes héraldiques. Au 6 (à la Tête d'Or) bas reliefs au 2e étage. Boffrand demeurait dans la rue en 1726.

Au 19 de la rue des Lavandières, s'ouvre la **rue des Deux-Boules**, ex-rue Guillaume-Porée au XIIe siècle, puis rue Mâle-Parole. Nom actuel depuis 1546, à cause d'une enseigne. Les écrivains-jurés-experts-vérificateurs, érigés en communauté sous Charles IX, et en Académie d'écritures sous Louis XV, tenaient leurs assemblées dans cette rue qui fut habitée par Coypel en 1726. L'école dite du Modèle, qui fut l'origine de l'Académie des Beaux-Arts, y était située au XVIIe siècle. Maisons anciennes : 9, 3 (entrée avec bornes).

N° **12. Rue Bertin-Poirée**. Existait en 1240. Doit son nom à un bourgeois de l'époque. La partie sud de la rue s'appelait rue des Fuseaux, la partie nord s'appela quelque temps rue du Sac-Épée. Au 5, enseigne de la Tour-d'Argent. Les 7, 11, 13, sont de vieilles maisons.

Au 9 était le bureau de la Corporation des Pelletiers. Le 15 est l'ancien hôtel de Duval d'Espremesnil, petit-fils de Dupleix et conseiller au Parlement, qui périt sur l'échafaud en 1794. Il habita également rue Notre-Dame-des-Victoires, et ami de Jean de Batz lui fit épouser la

belle-sœur de sa femme. Sous Louis XIV, la maison avait été le siège de la Loterie.

Au 16 de la rue Bertin-Poirée, s'ouvre la **rue Jean-Lantier** qui doit son nom par corruption à Jean Lointier, parisien du XIIIe siècle. La partie de la rue, entre les rues des Lavandières et St-Denis, date de 1854 et a fait disparaître la place du Chevalier-du-Guet. La mairie de l'ancien IVe arrondissement qui était vers 1811 au 29, rue Coquillère, dans la maison dite du Masque de fer, fut transférée dans l'ancien hôtel du Chevalier-du-Guet qui se trouvait sur la place de ce nom. Cet hôtel avait jadis été acheté par le roi dans le champ dit Perrin Gasselin pour y loger le chevalier du guet. Jean de Harlay, chevalier du guet, y habitait sous Louis XI. La maison devenue hôtel particulier sous Louis XV fut confisquée pendant la Révolution, acquise par le sieur Morel, spéculateur, et rachetée en 1844 par la Ville. En 1860 la mairie fut transférée place du Louvre. Guy Patin habitait la place du Chevalier-du-Guet. Au 18 de la rue Jean-Lantier maison à pignon. Le 12 est ancien. Le 8 est auberge St-Magloire (cour curieuse). Au 15 ancienne inscription : rue Jean-Lantier. Jean et Pierre de Vienne, amiraux de France sous Charles V et Charles VI, habitaient rue Jean-Lantier.

N° **14**. Habité par M. Barboux, de l'Académie française.

N° **16**. Enseigne du Bon-Jardinier. Emplacement (ainsi qu'au 19 de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois) du For-l'Évêque (Forum Episcopi) qui fut prison épiscopale du XIIIe au XVIIe siècle, et prison royale de 1674 à 1780. Reconstruite par Paul de Gondy, premier archevêque de Paris (1656). C'était une prison pour les gens de moyenne importance, et la prison ordinaire des comé-

diens. Le marquis de Montespan (1668), Mlle Laguerre, Mlle Dorival qui s'était gendarmée contre son maître de ballet Vestris, Lekain, Mlle Clairon, Beaumarchais, etc., y furent détenus. Démolie en 1788.

N° **18**. Au Coq Hardi (enseigne).

N° **20**. Rue des Bourdonnais (Voir note plus bas).

Le carrefour situé entre le quai de la Mégisserie, devant le Pont-Neuf, et le quai du Louvre, s'appelait le carrefour des Trois-Maries, ou place au Four.

Rue des Bourdonnais.

S'appelait avant 1297 rue Adam-Bourdon, du nom d'un propriétaire, dont on a fait Bourdonnais. La partie basse de la rue s'appelait avant 1852, entre la rue de Rivoli et celle de Saint-Germain-l'Auxerrois, rue Thibault-aux-Dés, ou Odet. Cette appellation remontait au commencement du XIIIe siècle. Au XVIe siècle cette partie s'appela aussi rue de l'Abreuvoir-Marion, et de l'Arche-Marion. Presque toutes les maisons de la rue sont anciennes et curieuses. Le poète Guillaume Colletet en passant rue des Bourdonnais en 1652 fut blessé par l'entablement d'une vieille maison qui lui dégringola sur la tête. Ledru-Rollin y fut clerc d'avoué chez Me Launay au 11 (disparu).

N° **6**. Maison curieuse (fenêtres à guillotine). Ici s'ouvre la rue Saint-Germain-l'Auxerrois (voir la note à la suite de la rue).

N° **12**. Maison curieuse.

N° **14**. Maison de Hallé, médecin de Napoléon. Atelier de Greuze (?) (Porte à clous. Escalier dans la cour).

N° **16**. Mansarde.

N° **22**. **Impasse des Trois-Visages**, fermée par une

grille. Date du XIIIe siècle. S'appela rue Jean-l'Éveillé de 1245 à 1300, puis rue du Renard. La rue qui allait jusqu'à la rue Bertin-Poirée a été transformée en impasse vers 1782. Elle doit son nom à trois têtes sculptées. Nous lisons encore la vieille inscription : Rue des Trois-Uisages.

Nos **22** et **24**. Maison qui fut à l'origine celle des commandements de la reine Blanche de Castille. Plus tard Charron, prévôt des marchands. Construction actuelle du XVIIe siècle.

No **25. Rue Boucher** (1776), sur l'emplacement de l'ancien hôtel de la Monnaie du Roi. Doit son nom à Boucher, échevin de 1773 à 1778.

Nous traversons la rue de Rivoli, dont le sol à l'ouest de la rue du Bourdonnais était la rue de Béthisy en cet endroit. A l'est de la rue des Bourdonnais s'ouvrait un peu plus haut, en face du 31, la rue des Mauvaises-Paroles, disparue également, lors du percement de la rue de Rivoli.

No **31**. Maison moderne construite en 1842 sur l'emplacement de l'hôtel de la Couronne d'Or, qui avait été l'hôtel des Carnaulx ou de La Trémoïlle, et de Bellièvre. Le duc d'Orléans, père du roi Jean, l'avait habitée en 1363. Peu de temps avant sa mort qui eut lieu en 1375, le duc d'Orléans, époux de Blanche de France, vendit son hôtel des Carnaulx à Guy de La Trémoïlle. En 1409, l'évêque de Liège, Jean sans Pitié, beau-frère de Jean sans Peur, y habita pendant son séjour à Paris. Propriété des Anglais sous Charles VI. Appartenait en 1438 au chevalier Louis de la Vodrière. En 1440 il fit retour aux La Trémoïlle. L'hôtel fut reconstruit de 1489 à 1499 par Louis de La Trémoïlle. Il était connu sous le nom de grande maison des Carnaulx (synonyme de créneaux). De

très belles fêtes y furent données en l'honneur du mariage de Louis XII avec Anne de Bretagne. En 1500 l'hôtel passa aux mains du trésorier Pierre le Gendre. Les Bellièvre de 1600 à 1675, puis le chancelier Dubourg. Le chimiste Fourcroy y habita en 1771. L'hôtel fut démoli en 1840. Il en reste deux pierres sculptées encastrées dans le mur de la façade, un très beau fragment sculptural sur la cour intérieure de l'immeuble actuel et une tourelle et un escalier qui sont à l'École des Beaux-Arts.

N° **30**. Hôtel de Neufville (1615). Hôtel des Postes au XVIIe siècle. Occupé de 1680 à 1700 par Pajot, contrôleur général de la grande poste. (La petite poste fut fondée en 1759 par Piarron de Chamousset.) Hôtel Le Boullanger, famille de robe. (Porte mouchetée de clous.)

* N° **34**. Hôtel de Villeroy (1640). Cours intéressantes et très bel escalier de l'époque Louis XVI au fond de la cour.

N° **35**. Emplacement de la maison habitée par le cardinal Mazarin quand il n'était que nonce. Là s'élevait la douane sous Louis XIV.

N° **37**. Maison avec décorations.

N° **37**. **Impasse des Bourdonnais** qui existait en 1421. Jadis Fosse aux Chiens avant 1818. A la deuxième porte à gauche, au 3, habitait Henri de Valois, seigneur d'Orcé, historiographe au XVIIe siècle. Cette impasse était jadis un marché aux porcs et fut un lieu patibulaire. En 1319, on y brûla deux femmes hérétiques, et bien d'autres après. En face de l'impasse, du côté des numéros pairs de la rue des Bourdonnais, se trouvait la rue de la Limace, qui unissait la rue des Bourdonnais avec la rue des Déchargeurs. Elle disparut en 1854.

N° **39**. Maison de la Tête-Noire, puis de la Barbe-d'Or (XVIIe siècle). Du fief de La Trémoïlle. Appartenait en 1758 au sieur Barbier.

N° **43**. Cabaret du XVIe siècle, à l'enseigne de l'Enfant Jésus. (I. H. S. monogramme du Christ.)

La partie de la rue des Bourdonnais qui s'étend au nord de la rue St-Honoré a été formée en 1852 au détriment de la petite rue Lenoir.

N° **42**. Maison avec cariatides (1867).

Rue St-Germain-l'Auxerrois.

Existait en 820. S'appelle en 1300 rue St-Germain-à-Courroies et Grand'Rue-St-Germain au moyen âge. Elle allait primitivement jusqu'à la place de l'École. Presque toutes les maisons sont anciennes et curieuses des deux côtés de la rue qui est très pittoresque.

N° **38**. A l'Arche Marion. Rappelant une arcade avec deux piliers où on se battait en duel, et Marion qui y tenait un abreuvoir.

N° **19**. Emplacement du For-l'Évêque (voir 16, quai de la Mégisserie). L'entrée principale de cette prison, démolie en 1788, était dans la rue.

N° **18**. A la Tour d'Argent.

N° **6**. Emplacement de l'ancien hôtel des abbés de Joyenval, puis grenier à sel (1698), jusqu'à la suppression de la gabelle. La gabelle, ou impôt sur le sel, était dès St Louis la plus impopulaire de toutes les prestations. Elle faisait entrer annuellement dans les caisses de l'État 54 millions. Le bâtiment fut remis par la Ferme générale à la Nation en 1791 et la maison fut affectée à des usages divers et louée à des particuliers. Le grenier à sel a été démoli en 1909. Le fronton, qui conservait un écusson

dont les fleurs de lys avaient été grattées pendant la Révolution, a été transporté à Carnavalet.

N° **8**. S'ouvre la rue des Orfèvres, que nous allons visiter avant de quitter la rue St-Germain-l'Auxerrois.

Rue des Orfèvres.

Jadis des Deux-Portes et, en 1300, rue Moignes-de-Jeuvan, puis Moines-de-Joinval.

N° **1**. Enseigne de la Petite Hotte.

N° **2**. Vieille arcade. Le 7 est ancien, ainsi que presque toutes les maisons de la rue.

N° **6**. Ancienne maison du directeur de la gabelle.

N° **8**. Emplacement de la chapelle des Orfèvres, dite de saint Éloi, patron des Orfèvres. Elle fut construite en 1403 et réparée en 1550 par Philibert Delorme. La chapelle a subsisté jusqu'en 1786, et les bâtiments, après avoir servi de grenier à sel, disparurent lors de la construction des bâtiments municipaux. A cette chapelle attenait un hôpital jusqu'en 1790.

N° **10**. Emplacement du bureau de la corporation des orfèvres.

N° **9**. Maison du garde de l'orfèvrerie. Nous lisons cette inscription presque effacée aujourd'hui : « Thieu, marchand orphèvre. »

Rue du Pont-Neuf (1854).

Le percement de cette rue a fait disparaître la rue de la Tonnellerie qui allait de la rue Berger (ex-rue de la Petite-Friperie) à la rue St-Honoré, la rue Tirechape qui allait de la rue St-Honoré à la rue de Béthisy (Rivoli) et la petite rue Estienne qui allait de la rue de Béthisy

à la rue Boucher. Cette rue Estienne avait été ouverte en 1776 sur l'emplacement de l'ancien hôtel de la Monnaye. En 1882, la rue du Pont-Neuf fut prolongée jusqu'au quai.

N° **33**. Au Chien qui fume (enseigne).

N° **31**. Buste et inscription erronée placés en 1830, prétendant que Molière serait né là.

N° **26**. A Molière (Buste).

N° **4**. Magasins du Pont-Neuf. La façade est ornée de statues de saints, placées là, dit-on, pour rappeler le nom de l'ancien propriétaire M. Saint.

N° **2**. Emplacement d'une ancienne chapelle Ste-Catherine du XIIIe siècle. Aujourd'hui Magasins de la Belle Jardinière.

L'emplacement du carrefour situé à l'extrémité méridionale de la rue du Pont-Neuf se nommait autrefois place des Trois-Maries, comme le rappelle une inscription récente placée 1, rue de la Monnaie.

Rue de la Monnaie.

Rue du Cerf au XIIIe siècle, rue du Foin au XIVe, et plus tard de la Monnaie et de la Vieille-Monnaie. L'hôtel de la Monnaie du Roi y était situé, sur l'emplacement de la rue Boucher.

Maisons anciennes aux : 3, 5, 7 et 9, etc.

Rue de l'Arbre-Sec.

Tracée au XIIe siècle. Jadis de l'Arbre-Sel. Son nom vient d'une enseigne.

N° **1**. A l'enseigne de la Raquette.

Les magasins de la Samaritaine, qui s'étendent actuel-

lement du 2 au 22, ont fait disparaître du côté pair de la rue plusieurs maisons intéressantes qui existaient encore en 1906. Le 2 était à l'enseigne de la Bouteille d'Or, le 4 était l'hôtel meublé des Mousquetaires où, d'après une tradition, d'Artagnan avait habité. En voyant les constructions actuelles de la Samaritaine, tous les Amoureux de Paris ne pourront que regretter la disparition des anciennes maisons. Au 14 était, avant 1906, la curieuse impasse des Prouvençaux, ex-cul-de-sac St-Germain, et rue Arnoult-de-Charonne en 1293. Cette impasse a été absorbée en 1906 dans les terrains achetés à la Ville par la Samaritaine.

N° **17**. Maison de secours du Ier arrondissement sur l'emplacement de la rue du Roi-Chilpéric-Ier (du XIIIe siècle) qui renfermait l'impasse du Diamant. Cette rue longeait au nord l'église St-Germain-l'Auxerrois dont nous voyons le chevet entre le 7 et le 15.

N° **24. Rue Baillet.** S'appellait rue Dame-Gloriette en 1297, rue Bailliette en 1350. Elle doit son nom à Baillet, argentier de Charles V, qui demeurait au 4. Les Chartreux de la rue d'Enfer y possédaient des maisons. Dans cette rue habitait en 1787 Chenaud, le dernier commissaire de police du Châtelet, et la loge du concierge servait de cachot du guet. On raconte que le comte d'Artois, qui devint plus tard Charles X, y fut enfermé une nuit pour avoir insulté une patrouille. Vieilles maisons aux 10 et 8. Le côté impair de la rue vient d'être absorbé par les constructions de la Samaritaine (1909).

N° **26**. Ancienne maison ainsi qu'aux 28, 30, 32 et 34.

N° **21**. Emplacement et restes, à côté de l'impasse, de l'hôtel Sourdis qui s'ouvre 4, rue Perrault.

N° **27**. **Impasse Courbaton**, ou cul-de-sac de Court-

Bâton, Col-de-Bacon au XIIIe siècle. Donnait jadis accès à l'hôtel Sourdis.

N° **27**. A l'Étoile d'Or.

Le sol de la rue de Rivoli, traversé par la rue de l'Arbre-Sec, est l'ancienne rue des Fossés-St-Germain-l'Auxerrois dont le restant est devenu rue Perrault.

N° **35**. Ancienne maison ainsi qu'au 37.

N° **39**. Peintures murales. Eugène de Beauharnais, dit-on, était là apprenti menuisier pendant la Terreur.

N° **41**. Enseigne moderne d'un Arbre sec.

N° **48**. Hôtel de St-Roman (1680). (Cour intérieure. Écusson.)

N° **52**. Hôtel de Trudon, sommelier de Louis XV, et de son fils, marchand de chandelles du Roi. (Beau balcon.)

Les 60, 62, 64, 66, etc., sont anciens et assez curieux.

Au coin de la rue et de la rue St-Honoré, du côté des chiffres impairs, fontaine construite en 1778 par Soufflot, qui remplace une autre fontaine que François Ier avait fait élever au milieu de la chaussée. Elle était sculptée et décorée par Jean Goujon, et fut transportée en 1606 à l'endroit où se trouve la fontaine actuelle, dans un pavillon construit en 1606 par Francois Miron pour recevoir les eaux d'Auteuil. Cette fontaine s'appelait du Trahoir et s'élevait à côté de la Croix du Trahoir ou Tiroir. Le nom venait de ce que l'on triait là les animaux de boucherie qui y étaient amenés. C'était jadis un lieu patibulaire, et d'après la tradition qui penche pour ce quartier et la rue des Petits-Champs, la reine Brunehault, âgée de quatre-vingts ans, y aurait été écartelée par quatre chevaux.

N° **39**. **Rue Bailleul**, jadis d'Avron (1271). Doit son nom à Robert Bailleul, clerc des comptes (1423), qui habitait la rue. Au 10, emplacement de l'hôtel du maréchal

de Schomberg, puis d'Aligre, vendu en 1762 et démoli en 1852. (Cour.) Cet hôtel Schomberg possédait une très gracieuse tourelle. Au 11 s'ouvre la **rue Jean-Tison** qui existait au XIIIe siècle. Elle doit son nom à une famille bourgeoise de l'époque; elle allait jadis jusqu'à la rue des Fossés-St-Germain-l'Auxerrois (rue Perrault) et son prolongement qui s'appelait rue du Demy-Saint allait jusqu'à la rue Chilpéric. Cette dernière partie a été absorbée par la place du Louvre, et la rue a été fortement diminuée en 1854 par le percement de la rue de Rivoli.

Rue du Louvre. (Jusqu'à la rue Etienne-Marcel.)

La partie sud de la rue a été formée par l'ancienne rue du Petit-Bourbon, et celle comprise entre la place du Louvre et la rue St-Honoré par la rue des Poulies. Ces deux parties existaient au commencement du XIIIe siècle. En 1888 la rue du Louvre a englobé ce qui restait de la rue d'Orléans, ex-rue de Nesle, qui allait de la rue St-Honoré à la rue des Deux-Écus. Au moment de la Révolution, Vergniaud habitait rue d'Orléans-St-Honoré à l'hôtel d'Aligre. La rue du Louvre a fait disparaître également la petite rue Mercier (1762) qui allait de la Halle aux Blés (Bourse du Commerce) à la rue de Grenelle-St-Honoré (J.-J.-Rousseau). La partie sud de la rue s'est appelée quelque temps rue de la Colonnade et rue d'Iéna en 1806.

La rue du Petit-Bourhon et la rue des Poulies longeaient jadis, du côté gauche en partant de la Seine, plusieurs grands hôtels qui ont été démolis pour dégager le Louvre. On rencontrait d'abord l'hôtel du Petit-Bourbon qui était situé le long de la Seine, entre le Vieux Louvre et

St-Germain-l'Auxerrois. Il avait été construit en 1370 pour L. de Bourbon, comte de Clermont, et confisqué en 1527 sur le connétable de Bourbon après sa trahison, et rasé en partie dès cette époque. La porte principale fut barbouillée en jaune. Dans la grande salle du Petit-Bourbon se tinrent les États généraux de 1614 ; cette salle servit de théâtre de la Cour sous Louis XIII et Louis XIV. L'*Andromède* de Corneille y fut représenté en 1650 et la troupe de Molière y donna des représentations jusqu'en 1660. L'hôtel du Petit-Bourbon, après avoir servi aux Écuries de la Reine et avoir été garde-meuble, fut démoli complètement en 1758 (emplacement du jardin). Contigu à l'hôtel du Petit-Bourbon était en 1600 l'hôtel de Combault, vendu au roi en 1666 pour l'agrandissement du Louvre. L'entrée de la cour carrée du Louvre, sous la colonnade, occupe l'emplacement de la chapelle du Petit-Bourbon. A droite de la grande porte du Louvre se trouvait, avant 1764, l'hôtel des Postes, qui était séparé du Petit-Bourbon par les écuries des Postes qui occupaient un ancien bâtiment affecté un instant autrefois à la Monnaie. La partie nord du jardin de la Colonnade est sur l'emplacement de l'hôtel de Choisy qui était situé rue du Petit-Bourbon à l'angle de celle des Poulies. Cet hôtel était en 1470 le Petit Alençon. En 1578, c'était l'hôtel du maréchal Gondi de Retz, et de Choisy au XVIIe siècle. Il fut abattu en 1664.

Plus haut se trouvait l'hôtel de Longueville qui avait été construit par le frère de St Louis et agrandi par Enguerrand de Marigny. En 1421 c'était l'hôtel d'Alençon, de Villeroi (1470), du duc d'Anjou depuis Henri III (1573), de la duchesse de Longueville (1581), du marquis d'Antin (1709), Administration des Postes (1738). Cet hôtel, qui occupait rue des Poulies l'emplacement nord du jar-

din de la Colonnade et l'angle nord-est du Louvre, fut démoli en 1758 pour dégager le Louvre.

Au nord de l'hôtel de Longueville, et s'ouvrant toujours rue des Poulies, se trouvait l'hôtel de Villequier d'Aumont. Hôtel de Garancière au XIVe siècle, duc de Nevers (1567), de Villequier (1577), d'Aumont (1655), de Rouillé (1732). Acheté par le Roi et détruit en 1761. (Sol de la rue de Rivoli.) Dans la rue des Poulies se trouvait encore l'hôtel d'Angiviller qui avait été hôtel d'Argenson, de Conti, de Tresmes et qui, entamé en 1780 par la rue d'Angiviller, disparut complètement en 1854 par le percement de la rue de Rivoli.

N° **13**. Empreintes d'une tour de l'enceinte de Philippe Auguste.

N° **15**. Cour, formant passage avec fontaine monumentale, reconstruite en 1891 sur l'emplacement de l'ancienne Cour des Fermes, qui avait été construite elle-même sur l'emplacement d'une partie de l'hôtel de Jean de la Ferrière, ami de Coligny. Jeanne d'Albret y était morte. Le duc de Bellegarde. Le chancelier Séguier qui y offrit un local à l'Académie. Hôtel des fermiers généraux (1690). Cet hôtel était décoré par Simon Vonet, Lebrun, Mignard. La Compagnie des Fermes avait été constituée en 1631 et comptait 40 membres. En 1781 il y avait 250 000 employés ou gapians. Ce fut contre les fermiers généraux que Mandrin, qui fut un magnifique bandit, entra en guerre. Arrêté en Savoie il subit le supplice de la roue à Valence en 1755, ce qui faillit amener une rupture avec la Cour de Turin. Louis XV fut forcé d'envoyer en ambassadeur extraordinaire le comte Philippe de Noailles, fils du maréchal, pour présenter des excuses à Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne, le célèbre margandier ayant

été arrêté en pleine paix sur le territoire de ce roi. Les fermiers généraux furent supprimés par M. d'Ormesson en 1783, et la ferme fut alors convertie en régie. L'institution fut abolie définitivement le 23 septembre 1789. En 1793 les fermiers généraux furent arrêtés. On en enferma 27 à Port-Libre (dont Lavoisier), puis ils furent transférés en leur hôtel des Fermes converti pour eux en prison, puis à la Conciergerie, au nombre de 32. Ils furent jugés par Coffinhal. 28 furent exécutés le 17 floréal, et 6 autres le 24 floréal. Maison d'arrêt pendant la Révolution. Plus tard la cour fut occupée par les Messageries Laffitte et Caillard, par la salle de spectacles d'Olivier, par le théâtre Comte en 1820, par l'imprimerie Paul Dupont et les *Petites Affiches*.

N° **17. Rue Coq-Héron.** En 1298 ce n'était qu'une impasse. Doit son nom à une enseigne. Il n'en reste que cinq maisons depuis l'ouverture de la rue du Louvre, et la Caisse d'Épargne a fait remettre à l'alignement de la rue nouvelle le portail de l'hôtel Thoynard. Mitoyen à celui-ci était l'hôtel d'Hervalt, dont il subsiste des parties, puis venait l'hôtel Phélippeaux de Châteauneuf qui avait remplacé en 1713 les écuries d'Épernon. Les numéros 5 et 7 sont sur le pourpris de l'hôtel de Gesvres, qui fut habité en 1700 par Rauch de Pennautier, compromis dans le procès de la Brinvilliers. Chamillart, puis le maréchal de Coigny en 1757 lui succédèrent dans cet hôtel. En face de l'hôtel de Gesvres, mais s'étendant jusqu'à la rue J.-J.-Rousseau. était l'hôtel de Bullion édifié en 1630 par Le Vau sur un démembrement de l'hôtel de Flandre. Cet hôtel de Bullion fut divisé vers 1760. La partie qui se trouvait sur la rue J.-J.-Rousseau devint l'hôtel des Ventes Publiques, l'autre partie, comme nous l'apprend l'érudit

M. Beaurepaire, était décorée par Blanchard et Simon Vouet, et fut acquise en 1779 par la Mère Loge du Rite écossais. (Emplacement de l'hôtel des Postes.)

N° **19**. Ancien hôtel d'Olonne, puis de Thoynard de Vougy, fermier général, mort en 1752 en son château des Gaschetières, comme nous l'apprend une plaque retrouvée en 1868 dans la cave, et placée dans la cour à gauche en entrant, en 1881. Pendant la Terreur l'hôtel fut la propriété des frères Enfantin qui y installèrent leur maison de banque. M. Dupin aîné. Actuellement hôtel de la Caisse d'Épargne.

N° **50**. Hôtel des Postes (1888) (voir rue J.-J.-Rousseau).

N° **46**. Hôtel des Téléphones qui fut incendié le 20 septembre 1908.

N° **22**. Aux Trois Bouteilles (enseigne).

N° **12**. Au coin de la rue Bailleul, ancienne inscription de rue : Rue des Poulies.

Place du Louvre.

Formée en 1668, lorsqu'on démolit les différents hôtels qui étaient venus se grouper près du Louvre, dans la rue du Petit-Bourbon, entre le Louvre et l'église (voir rue du Louvre). La place du Louvre qui s'est appelée place St-Germain-l'Auxerrois et place d'Iéna en 1806, a été habitée par Coustou, Dupuytren, Larrey, etc.

N° **6. Rue Perrault**. Remplace l'ancienne rue d'Auxerre de 1005 et la rue des Fossés-St-Germain-l'Auxerrois (Inscription). Elle se prolongeait jadis jusqu'à la rue de la Monnaie. Cette partie a été absorbée par la rue de Rivoli. Nom en 1867 en l'honneur du

médecin, architecte de la magnifique colonnade du Louvre (1613-1688). Au 4, hôtel de Sourdis, construit par François d'Escoubleau, marquis de Sourdis, frère du fameux cardinal et oncle de Gabrielle d'Estrées qui y habita dans son enfance. L'hôtel fut reconstruit et transformé au XVIIIe siècle. Au 6, enseigne de l'Éperon d'Or.

N° **2**. Entrée du presbytère de St-Germain-l'Auxerrois. Coup d'œil intéressant sur le côté nord de l'Église.

Sur la place du Louvre se trouve la mairie du Ier arrondissement (1859), construite par Hittorf. La grande tour (carillon) a été construite par Ballu. Les cariatides du cadran sont de Klagmann.

* Église St-Germain-l'Auxerrois. S'est appelée primitivement St-Germain-le-Rond. Le clocher est la partie la plus ancienne (XIe siècle). Fondée par St Germain de Paris vers 560 en l'honneur de son homonyme d'Auxerre. Renversée par les Normands qui en firent une forteresse entourée de fossés, elle fut reconstruite une première fois par Robert le Pieux (997-1031), puis subit diverses modifications. Elle fut la paroisse royale et sa cloche donna le signal de la St-Barthélemy. Temple de la Reconnaissance pendant la Révolution. Saccagée par la populace en 1831 à l'occasion du service commémoratif de la mort du duc de Berri, elle fut fermée, métamorphosée en mairie du IVe arrondissement, et rendue au culte en 1837. Restaurée en 1838. L'abbé Magnin, qui était venu à la Conciergerie apporter à la Reine les secours de la religion, en était curé. L'église actuelle, de style gothique, présente une façade de style flamboyant, précédée d'un porche avec balustrade du XVe siècle (fresques de Mottez). La tour est de 1860 et l'œuvre de Viollet le Duc. (Dans la première chapelle de droite en entrant, arbre de Jessé du XIVe siècle, en

pierre, dans une chapelle de gauche très beau retable flamand du xve. Monument du chancelier d'Aligre, etc). On doit visiter également la salle des Archives du xve siècle, à laquelle conduit un escalier à vis (carrelage de l'époque, plafond de bois, armoires, retable du xvie). Malesherbes, Jodelle, les deux chanceliers d'Aligre, Coysevox, Coypel, le docteur Guy Patin, Pomponne de Bellièvre, Le Vau, Nattier, N. Coustou, V. Loo, Restout, Tocqué, Chardin, Lépicié, Soufflot, Gabriel, ètc., y furent inhumés. Presque tous ces artistes étaient décédés au Louvre. Au Louvre également moururent les peintres Sarazin (1660), Vouet (1649), Baudoin (1767), Boucher (1770), A. Coypel (1722). Desportes (1743), Lagrenée (1805), J. Vernet (1789), etc., et leur service eut lieu à l'église.

Au sud de l'église se trouve la **rue des Prêtres-St-Germain-l'Auxerrois** qui s'appelait rue du Cloître avant 1244. En 1898 on y fit des fouilles curieuses. Au 17 vieille maison à mansarde, occupée aujourd'hui par le *Journal des Débats*. Les *Débats* furent fondés en 1789 et étaient la propriété des frères Bertin après le 18 brumaire. Napoléon confisqua le journal en 1811 et il fut rendu aux frères Bertin à la Restauration. C'est dans cette maison que se trouvait le fameux café Momus illustré par Murger. Au 18 porte avec mascaron. Cette rue, étranglée dans sa partie Est, nous mène à la place de l'École.

Place de l'École.

Existait au xive siècle. S'appelait place aux Marchands sous François Ier. Doit son nom aux écoles du cloître St-Germain-l'Auxerrois qui était voisin, et surtout à l'École de Chirurgie.

N° **5**. Maison à pignon avec épi de faîtage du temps de François Ier, à l'enseigne du Soleil d'Or. C'était autrefois un café où se réunissaient les joueurs de domino. C'est maintenant la plus ancienne épicerie de Paris (1775).

N° **4**. Fameux cabaret, dit de la Mère Moreaux, réputé pour ses chinois à l'eau-de-vie.

N° **2**. Au Comptoir d'Argent (ancien cabaret).

N° **1**. Café Manoury, fréquenté par des gens du Palais. Date de Louis XV (1730). Le fondateur Manoury fit un excellent *Traité sur le Jeu de Dames*.

Mercier, membre de la Convention, l'auteur du *Tableau de Paris*, naquit en 1740 dans une maison de la place près du quai (probablement le 12 du quai).

Quai du Louvre.

Entre le Pont-Neuf et la rue du Louvre, le quai date du XIIIe siècle. Entre la rue du Louvre et le pont du Carrousel, il date de 1527. Entre la rue de la Monnaie et la rue du Louvre, il s'appela, jusqu'en 1868, quai de l'École. La partie Ouest s'appela quai du Muséum en 1791. Nom actuel en 1868. La Réveillère-Lepaux habita en 1793, le 12 quai de l'École.

N° **6**. Enseigne du Petit-Suisse.

N° **8**. Balcon avec balustres de fer. Édifié par Bordet, dentiste de Louis XVI. Ledru-Rollin y habita.

N° **10**. Aujourd'hui Bouillon du Pont-Neuf. Ancien café du Parnasse, tenu par le sieur Charpentier, et fréquenté à son arrivée à Paris par Danton. La fille du cafetier, Gabrielle Charpentier, devint amoureuse de lui et l'épousa. Le mariage eut lieu à St-Germain-l'Auxerrois. Avant son mariage, Danton habitait rue

de la Tixeranderie vis-à-vis la rue des Deux-Portes.

N° 22. Balcon.

Le quai du Louvre longe le *Jardin de l'Infante* et une partie du Palais du Louvre jusqu'au Pavillon de Lesdiguières (en face du pont du Carrousel). Le Jardin de l'Infante, appartenait à la Reine Mère sous Louis XIII (ses appartements étaient la galerie des Antiques). Sous Louis XIV ce jardin fut appelé Jardin de l'Infante et il a conservé ce nom. Mlle Quinault, qui logeait au Louvre sur le jardin, en avait la clef. (Monuments de Velasquez, de Raffet, de Meissonnier, de Boucher.) Dans la partie du jardin qui se trouve du côté de la rue de Rivoli on a inauguré, en 1909, le monument de Gérôme, œuvre du statuaire Antonin Mercié.

Nous ne pouvons pas nous occuper ici de l'histoire du Louvre. Qu'il nous soit seulement permis en passant de montrer du doigt la place où se sont passés deux drames, dont tout le monde parle encore, et pour cela nous allons considérer la cour carrée du Louvre comme un passage. L'appartement des Valois, de Henri IV et de Louis XIII était situé dans le palais au midi, le long du Jardin de l'Infante, entre les galeries d'Apollon et le guichet central du pont des Arts. Ce bâtiment était simple en profondeur et il fut doublé du côté de la Seine par Louis XIV après la construction de la Colonnade. En entrant par le guichet qui fait face au pont des Arts on voit tracé à gauche sur le pavé le contour des murailles détruites pendant le règne de Louis XIV. On y reconnaît facilement la trace de deux grosses tours jumelles séparées par une porte : c'était là l'entrée de la forteresse de Philippe Auguste qui subsista jusqu'à Louis XIV sous le nom de porte de Bourbon (à cause du voisinage de l'hôtel du Connétable confisqué après sa trahison).

Cette porte ogivale était décorée à droite et à gauche des statues de Charles V et de la Reine, surmontées de leurs dais d'azur aux étoiles d'or. Or voici ce qu'écrit à son gouvernement un ambassadeur vénitien, en 1572 : « L'Amiral de Coligny sortait de chez le roi Charles IX qui l'avait comblé de caresses et l'appelait son père. Bien accompagné, il descendait par la porte des Bourbons pour s'en retourner à pied à son logis de la rue de Béthisy. Il tenait de la main droite une lettre qu'il lisait en marchant : il venait de pleuvoir, le sol était glissant En franchissant la descente de la porte, il voulut par un mouvement instinctif rajuster une des galoches qui couvraient ses chaussures de cour. Ce mouvement lui fit brusquement porter le corps en arrière et lui sauva la vie, car un coup d'arquebuse visé en pleine poitrine ne l'atteignit qu'à la main droite, en lui enlevant le pouce et la lettre. Sans s'émouvoir, de sa main sanglante il montra sur le mur de Paris qui lui faisait face une maison dont la fenêtre ouverte laissait échapper la fumée du coup de feu. On y court et l'on n'y trouve qu'une arquebuse encore chaude, attachée sur l'appui de la fenêtre et une vieille femme idiote qui avait loué sa chambre à un inconnu. Maurevel s'était sauvé. » Quelques jours après sonnait le tocsin de la St-Barthélemy et on sait le reste. Le duc de Guise, dans la nuit du 24 août, debout dans la rue de Béthisy exigeait qu'on lui jetât par la fenêtre le corps palpitant de l'amiral, et le tira par la barbe dans l'obscurité de la nuit pour bien s'assurer de son identité. Ils avaient été à ce point frères d'armes que dans les camps ils partageaient le même lit. Cette muraille de Paris d'où partit le coup d'arquebuse est encore visible sur le pavé de la cour. Avant de quitter la cour du Louvre on la voit qui biaise vers l'est pour gagner

l'ancienne porte St-Honoré. Il faut se rappeler que depuis Charles V cette muraille abandonnée tombait en ruines et se couvrait de maisons.

C'est à cette même porte de Bourbon, qu'en sens inverse, eut lieu l'exécution de Concini, maréchal d'Ancre. Il entrait au Louvre, glorieux et empanaché. Au défilé de la porte, Vitry, capitaine des gardes du roi, le saisit pour l'arrêter : « Ah mais, à moi! » cria l'autre en portant la main à l'épée. Un coup de pistolet l'étend raide mort. Le roi était prisonnier de cet aventurier italien, au point de ne pouvoir sortir, ni faire le moindre bruit, ni voir personne sauf Luynes. On désirait sa mort pour que la royauté échût à Gaston, son frère, beaucoup plus jeune que lui, ce qui aurait prolongé la minorité, la régence et la tyrannie de l'Italien. Quelques jours auparavant, le duc de Sully, exilé en Poitou, avait écrit au roi pour le supplier de faire arrêter Concini, s'il ne voulait jeter la France dans les plus grands périls. Quelques estampes du temps montrent même Louis XIII paraissant à l'une des fenêtres du Louvre d'Henri IV et du bras donnant le signal du meurtre. Si les choses ne se sont pas passées ainsi, on voit du moins ce qu'en pensait le public. Qu'il nous soit permis après avoir rappelé ces deux drames historiques, qui se déroulèrent en ces lieux, de renvoyer les visiteurs du Vieux Paris à d'autres ouvrages plus documentés sur le Louvre, son histoire et ses richesses, ne pouvant écrire l'histoire de ce palais qui serait l'histoire de la France. Ajoutons seulement qu'en 1885 on a découvert dans les caves, au-dessous du Musée des Antiques, les fondations de la grosse tour d'angle de l'enceinte de Philippe Auguste, et qu'en 1904, des fouilles pratiquées contre les murs de façade, du côté de la colonnade et du côté de la rue de

Rivoli, ont démontré, ou plutôt rappelé que les bâtiments devaient en principe être entourés de fossés.

C'est à François Ier que remonte l'origine du Cabinet du Roi devenu le Musée du Louvre. Colbert l'augmenta par la collection de Jabach. Ce fut le noyau de la collection actuelle. L'Assemblée nationale ordonna la création d'un Muséum au palais du Louvre et le Muséum de la République fut ouvert au public au mois de novembre 1793. Sous Louis XVI le Louvre était devenu un vaste caravansérail envahi par une foule de personnages avec leurs familles, attachées à la Cour d'une façon plus ou moins lointaine. C'était une véritable colonie de parasites. Pourtant parmi les habitants il importe de retenir M. d'Angiviller qui habitait un appartement voisin de celui de son frère Flahault, non loin de la colonnade. Dès le règne de Louis XVI, M. d'Angiviller commença à organiser le Musée en réunissant les tableaux et les statues éparses.

Le **pont des Arts** date de 1802 et fut restauré en 1854. Il doit son nom au Louvre qui s'appelait alors le Palais des Arts. Un peu au-dessus se trouvait la « tour qui fait le coin » de l'enceinte de Philippe Auguste.

En remontant le quai du Louvre après le jardin de l'Infante, nous passons devant la fameuse fenêtre, par laquelle Charles IX n'a pas tiré sur les Huguenots, pour la bonne raison que Pierre Lescot n'avait pas achevé à la St-Barthélemy cette partie, et que la fenêtre n'existait pas encore. De ce point jusqu'au Pavillon de Lesdiguières, nous longeons la façade du Vieux Louvre de Catherine de Médicis (1578) construite par Th. et L. Métezeau.

Le quai du Louvre se termine au **pont du Carrousel**, construit par Polonceau en 1834. Restauré en 1907. Les quatre statues qui viennent d'être déplacées

et placées sur de nouveaux piédestaux sont l'œuvre de Petitot. Les anciens piédestaux servaient autrefois de bureau de péage. Le pont s'appela d'abord pont des Saints-Pères.

Quai des Tuileries

Commencé sous Louis XIV. Longe une partie du Louvre, depuis le pont du Carrousel, jusqu'au pavillon de Flore, et la terrasse du Bord de l'eau du Jardin des Tuileries. Sous Henri III c'était encore un chemin marécageux garni de cabarets en planches. La Porte-Neuve (ancienne tour de Bois), par laquelle Henri IV prit possession de Paris, était à cheval sur le quai des Tuileries, alors d'un niveau beaucoup plus bas, dans l'alignement de l'Arc de Triomphe du Carrousel. La muraille de Charles V suivait ce tracé pour aller couper en écharpe dans sa longueur le jardin du Palais-Royal, traverser la place des Victoires et gagner, par la rue de Cléry, la porte St-Denis. La Porte-Neuve, démolie en 1670, fut remplacée plus haut, sur le quai, par celle de la Conférence, sous Louis XIII, et la nouvelle ligne des bastions qui traversait l'emplacement du bassin des Tuileries alla rejoindre l'emplacement de l'église de l'Assomption pour y mettre une troisième porte St-Honoré. Entre la Porte-Neuve et la galerie du Louvre se trouvait avant 1670 la maison du Grand Prévôt qui exerçait une juridiction en temps de paix sur les officiers de la maison du Roi et en campagne sur une partie de l'armée royale.

La partie du Louvre, entre le pavillon de La Trémoïlle et le pavillon de Flore, a été exécutée primitivement par les architectes B. et J. Ducerceau en 1595, sur les ordres

de Henri IV qui voulut réunir par une galerie le Louvre aux Tuileries, alors placées en dedors de la ville. Cette partie a été reconstruite par Lefuel sous Napoléon III de 1863 à 1868. Entrons sur la place du Carrousel par un des guichets du Louvre en face du pont du Carrousel.

La Place du Carrousel date de 1662. Elle doit son nom au carrousel qui y fut donné par Louis XIV. En 1600 c'était un jardin dit Parterre de Mademoiselle, construit sur les remparts et les fossés comblés. En 1793 on l'appela place de la Fraternité. Un monument, disparu dès 1795, y fut élevé à la mémoire de Marat.

Les Quinze-Vingts y possédaient un enclos sur des terrains dépendant du cloître St-Honoré. Cet enclos, qui s'était étendu peu à peu, comptait, sous Louis XVI, cinq mille habitants. L'hôpital lui-même, fondé par St Louis et construit sous la direction d'Eudes de Montreuil pour 300 chevaliers (15 fois 20) auxquels les Sarrasins avaient crevé les yeux, s'étendait jusqu'à la rue St-Honoré sur l'emplacement de la rue de Rohan, le pavillon de Rohan, de l'hôtel meublé du Louvre, d'une partie de la place du Palais-Royal, et du sol de la rue de Rivoli. Il fut transféré rue de Charenton en 1779 et sur son emplacement on construisit les rues de Rohan, et les rues de Chartres, de Valois et de Montpensier-St-Honoré, disparues.

L'espace qui s'étend entre la statue de Gambetta et la cour carrée du Louvre et qui s'appela place Napoléon III formait autrefois un dédale inextricable de petites rues. Retenons-en deux : la rue St-Nicaise et la rue St-Thomas-du-Louvre, parallèles entre elles et perpendiculaires toutes les deux à la Seine et à la rue St-Honoré. La rue St-Nicaise partait du Carrousel et aboutissait rue St-Honoré au n° 155 actuel entre le café

de la Régence et le pan coupé de la rue de Rohan. Dans cette rue qui fut plus tard habitée par Volney, se trouvaient : la chapelle St-Nicaise du XIIe siècle, détruite en 1750, qui était dans l'enclos des Quinze-Vingts ; l'hôtel de Béringhen (1676), ancien hôtel de Roquelaure, démoli sous Napoléon Ier ; l'hôtel du maréchal de Créqui (1657), puis de Vieux-Pont, devenu un siècle plus tard l'hôtel du duc d'Elbeuf ; l'hôtel de Crussol qui antérieurement, en 1611, avait été la demeure du président Jeannin, et hôtel de Pisany, et qui en 1770 avait été transformé pour les Ecuries royales, et enfin l'hôtel de Longueville qui s'étendait à l'est jusqu'à la rue St-Thomas-du-Louvre. Cet hôtel de Longueville, ancien hôtel d'O au XVIe siècle, reconstruit par le duc de La Vieuville, premier du nom, fut vendu en 1620, à Charles d'Albret, prince de Luynes, favori de Louis XIII. Le duc de Chevreuse fit rebâtir l'hôtel par Clément Métezeau. L'hôtel devint hôtel d'Epernon en 1657, de Longueville en 1662, Ferme du Tabac en 1749 et fut transformé en 1802 pour les Ecuries du Premier Consul. A cette époque, sa longue façade s'étendait à l'endroit précis où se trouve la statue de Gambetta. C'est là que Limoléan et St-Réjant tentèrent d'assassiner le Premier Consul qui se rendait à l'Opéra de la rue de la Loi (Richelieu). Une partie de la rue fut supprimée après l'explosion de cette machine infernale, qui avait causé de nombreuses victimes et ébranlé beaucoup de maisons. La rue St-Thomas-du-Louvre aboutissait rue St-Honoré devant le Palais-Royal. Elle tirait son nom d'une église du XIIe siècle, qui y était située au coin de la petite rue du Doyenné, église qui s'appela plus tard St-Louis-du-Louvre et fut affectée au culte protestant en 1804, et démolie en 1810. Cette église St-Louis-du-Louvre possédait le tombeau

du cardinal de Fleury. Molière habita de 1665 à 1668 dans la rue, à l'hôtel du maréchal de camp Millet. En face de l'hôtel de Longueville, dont les derrières longeaient la rue St-Thomas-du-Louvre, se trouvait l'hôtel de Gramont (1707) qui devint hôtel de Lesdiguières (1740) et du marquis de Marigny, directeur des bâtiments du Roi (1752). Au nord de l'hôtel de Longueville, et au sud des Quinze-Vingts, c'est-à-dire sur l'emplacement actuel du pavillon Richelieu, se trouvait l'hôtel de Rambouillet, derrière lequel se trouvait un cimetière. C'était le second hôtel dit de Rambouillet. Le premier, abandonné par la marquise en 1606, avait été vendu comme hôtel de Fresne en 1624 au cardinal de Richelieu (Palais-Royal). Le second, construit par la « divine Arthénice », conserva toute la célébrité du premier, et on y tint également bureau d'esprit sous la présidence de Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet (1635-1665). A l'angle de la rue St-Thomas-du-Louvre et de la rue de Chartres se trouvait le théâtre du Vaudeville (1786 à 1838). (Emplacement du côté ouest du ministère des Finances.) Là se trouvait, en 1785, le Vauxhall d'hiver. Sur l'emplacement de cette salle de bal connue sous le nom de Petit Panthéon, l'architecte Lenoir construisit, en 1786, le Vaudeville qui fut incendié en 1838.

En 1808 on perça, à travers les maisons de la place, une rue qui reliait perpendiculairement les rues St-Thomas-du-Louvre et St-Nicaise. Cette rue nouvelle, qui fit disparaître l'hôtel d'Armagnac, fut appelée rue Impériale, puis rue du Carrousel. Ce n'est qu'en 1852 que la place fut débarrassée de sa dernière maison parasite. En 1909 on créa les nouveaux parterres. Le monument de Gambetta, tout à fait disproportionné, est du sculpteur Aubé (1888). Derrière se trouve actuellement

le discret et désert *Square dit de Colbert*. Dans le carré Ouest, groupe en bronze du sculpteur Landowski (*Les fils de Caïn*). Dans le carré Est, statue équestre de Lafayette (1900) érigée par les élèves des écoles des États-Unis, en souvenir reconnaissant, comme le dit l'inscription du piédestal, « à Lafayette, homme d'État, guerrier, patriote, soldat des deux Patries. » Cette statue, qui était en plâtre, a été remplacée en 1908 par une statue en bronze.

L'arc de triomphe du Carrousel est de 1806 et fut élevé par Percier et Fontaine, en mémoire de la campagne de 1805. Les six bas-reliefs qui l'ornent, retirés en 1815, furent replacés après 1830. Au char de Lemot, étaient attelés quatre chevaux dorés provenant du Temple du Soleil à Corinthe et que Napoléon avait emportés de Venise où ils retournèrent en 1815. Le quadrige actuel est de 1828, et de Bosio (Les statues représentent la Restauration).

La place fut le théâtre des journées du 20 juin 1792, du 10 août 1792, du 24 juillet 1830. La guillotine y fonctionna, pour les soi-disant crimes politiques, avant la mort de Louis XVI ; puis elle revint place du Carrousel jusqu'à l'exécution de la reine. Les exécutions étaient une distraction pour les Conventionnels, alors installés aux Tuileries.

Passons sous l'arc de triomphe du Carrousel et dirigeons nos pas vers l'est, par l'allée centrale, entre les parterres jusqu'au monument *Quand même!* de Mercié. Nous sommes ici sur l'emplacement du pavillon central du Palais des Tuileries, dit de l'Horloge. La **rue des Tuileries** que nous avons devant nous a été ouverte en 1877. Si les Tuileries existaient encore, cette rue en longerait la façade Est qui s'étendait du pavillon de

Marsan au pavillon de Flore. Nous ne pouvons pas faire ici l'historique des Tuileries. Rappelons seulement que, par ordre de Catherine de Médicis, ce palais fut commencé par Philibert Delorme, sur un emplacement où se trouvaient jadis des fabriques de tuiles, puis continué par Du Cerceau, Jean Bullant, Le Vau, et achevé par Fontaine sous la Restauration. Henri IV le premier avait résolu de relier le Louvre aux Tuileries, mais ce travail, commencé par Androuet Du Cerceau, ne fut repris que sous Louis XIV. Les Tuileries n'ont guère été la résidence des souverains que depuis Louis XV. Catherine de Médicis, hantée par de sinistres prédictions, avait abandonné le palais pour l'hôtel de Soissons. Pendant la régence d'Anne d'Autriche et la Fronde, il fut occupé par Mlle de Montpensier, et appelé le logis de Mademoiselle. De 1664 à 1770, l'Opéra y donna des représentations et la Comédie-Française y joua de 1770 à 1783. Le palais était en très mauvais état quand la famille royale y fut ramenée de Versailles le 6 octobre 1789. Mme de Lamballe occupait le rez-de-chaussée du pavillon de Flore, et Mme Elisabeth le premier. Mesdames, filles de Louis XV, y furent également logées. Les appartements du roi et de la reine étaient dans l'aile qui s'étendaít entre le pavillon de Flore et le pavillon central. Envahi par la populace le 20 juin 1792. Massacre des gardes suisses, le 10 août 1792. La Convention quitta la salle du Manège le 9 mai 1793 et vint s'installer aux Tuileries, dans la partie nord, c'est-à-dire entre le pavillon central de Philibert Delorme et le pavillon de Marsan. L'architecte Gisors avait tranformé à cet effet cette partie du Palais, et avait surélevé sur pilotis le plancher de l'ancienne salle des Machines (1793-95). Le Comité du Salut Public s'installa dans les appartements de la reine, puis il empiéta

sur le premier étage et prit les appartements de Louis XVI (entre le pavillon central et le pavillon de Marsan). Le terrible conseil siégea dans les salons qui furent depuis occupés par Napoléon Ier, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe et Napoléon III. C'est là que naquit le roi de Rome et que mourut Lous XVIII. Journées du 28 juillet 1830 et du 24 février 1848. En 1848 et en 1870 le palais fut transformé en ambulance. Incendié par la Commune le 22 mai 1871. De ce magnifique palais il ne reste plus que le pavillon de Marsan, qui datait de Lous XIV et qui a été reconstruit en 1874, et le pavillon de Flore, sur le quai, qui avait été reconstruit sous le second Empire. Ce pavillon était occupé par le Prince Impérial. En 1909 il servait encore au Ministère des Colonies, transféré heureusement rue Oudinot. Les édicules placés à droite et à gauche de l'arc de triomphe du Carrousel sont des vestiges de l'ancien palais, dont on a réédifié quelques frontons avec leurs colonnes près du Jeu de Paume. En 1906 on a fait disparaître les quatre colonnettes surmontées de boules dorées qui étaient dans le voisinage de l'arc et qui étaient un souvenir de l'ancienne demeure royale et impériale. En retournant sur le quai par la rue des Tuileries, nous voyons à l'extrémité sud de cette rue deux sphinx en marbre blanc rapportés de Sébastopol.

Le quai des Tuileries possède le *pont Royal* (1685-89) (voir le VIe arrondissement) et le *pont de Solférino* (1859) où nous voyons les inscriptions des victoires françaises de la guerre d'Italie. Le port St-Nicolas s'étend du pont des Arts au pont Royal, et le port des Tuileries s'étend du pont de Solférino à la place de la Concorde.

Après avoir passé la rue du Carrousel, le quai des Tuileries longe la terrasse dite du Bord de l'Eau du jardin

des Tuileries. A hauteur de l'Orangerie nous voyons une inscription qui nous rappelle que l'enceinte bastionnée a été commencée en 1563 et que là s'élevait la porte de la Conférence, construite en 1632 par Pidoux et démolie en 1730. A l'emplacement de l'Orangerie, qui a été reconstruite en 1853, était en 1652 le jardin de plaisance et le cabaret tenu par Regnard, valet de chambre du roi. Ce cabaret de Regnard fut le premier en date de nos casinos. Anne d'Autriche, au commencement de la Régence, y passait presque toutes ses soirées. Plus tard le pavillon de Regnard fut occupé par N. Poussin, et le tout disparut quand Le Nôtre fut chargé en 1665 de dessiner et de transformer le jardin des Tuileries, « plaine aride et dénudée, dit Sauval, où l'on entrenait des bêtes sauvages pour le plaisir de Sa Majesté ». Louis XIII fut le dernier roi qui y chassa. Malgré ce dire de Sauval, le parc dont Catherine de Médicis avait embelli sa résidence avait une certaine ordonnance, et renfermait de curieuses particularités, comme le labyrinthe, la fontaine, l'écho, et surtout la fameuse grotte de Bernard Palissy. Pour contruire cette grotte, Palissy, qui logeait aux Tuileries, avait établi ses ateliers près des chantiers de Philibert Delorme et de Bullant, et on a découvert en 1865, place du Carrousel, ses fours et ses moules.

A la terrasse du Bord de l'Eau aboutissait un petit souterrain aujourd'hui disparu, établi par Napoléon en 1811 et qui communiquait avec les Tuileries. C'est par ce souterrain que Louis-Philippe quitta furtivement les Tuileries le 24 février 1848, pour aller monter dans un fiacre place de la Concorde.

La terrasse du Bord de l'Eau a comme pendant du côté de la rue de Rivoli la terrasse des Feuillants, où se trouve l'ancien Jeu de Paume. Là se trouvait encore

sous Louis XIV, d'après le plan de Gomboust, un local pour les « Bestes féroces ». Entre ces deux terrasses se trouvait le fameux Pont Tournant, par lequel on accédait dans le jardin, du côté de la place Louis XV, alors entourée de fossés. Ce pont avait été construit en 1716 par un moine augustin, Nicolas le Bourgeois. Nous ne pouvons pas faire ici la description de ce magnifique jardin, ni des œuvres d'art qui s'y trouvent, que bien peu de personnes connaissent réellement bien, et nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le visiteur à des guides spéciaux comme le Bædeker. Rappelons seulement que les parterres avec bancs de marbre demi circulaires ont été exécutés sur les ordres de Robespierre, et étaient destinés et réservés aux vieillards dans les fêtes publiques. Le jardin fut le théâtre de plusieurs événements historiques (Charge du prince de Lambesc, 12 juillet 89. Le retour de Varennes. Le massacre des Suisses le 10 août. La fête de l'Être suprême en 1794.) Cette même année le corps de J.-J. Rousseau, avant d'être transporté au Panthéon, y passa la nuit sur une estrade élevée au milieu d'un des bassins.

Rue de Rivoli.

(Partie comprise entre la place de la Concorde et le boulevard Sébastopol.)

Cette rue fut décidée en 1802 entre la rue de Rohan et la rue St-Florentin, sur l'emplacement des anciennes Écuries du roi, de la salle du Manège, et sur les terrains des Feuillants, des Capucins, et de l'Assomption. Les travaux commencèrent en 1811 et la première partie ne fut achevée qu'en 1835. Il y avait alors si peu de capitaux en circulation qu'il ne se trouvait pas d'acheteurs

pour les parcelles restées vides, si bien que pour terminer la rue dans cette première partie, la ville fut obligée de les donner pour rien sous baux emphithéotiques, c'est-à-dire lui faisant retour avec les bâtisses au bout de 99 ans. Les travaux reprirent en 1849 pour le dégagement des abords du Louvre, et le percement complet se termina en 1856. Ce percement a fait disparaître environ 40 rues et 510 maisons. Rappelons brièvement quelques-unes de ces rues disparues :

La rue St-Nicaise qui allait du Carrousel à la rue St-Honoré, la rue Marceau, l'extrémité des rues St-Thomas-du-Louvre et Fromenteau (dans cette dernière rue était l'hôtel de Souvré qui au XVIIIe siècle fut occupé par les artistes et les entrepreneurs du Louvre), la rue de la Bibliothèque, jadis Champfleuri, le passage Washington, jadis du Tourniquet, la place de l'Oratoire, la rue d'Angivillers (vers le 156 actuel). C'est dans cette rue que mourut Sophie Arnould. Cette rue (1780) avait coupé l'ancien hôtel des comtes d'Étampes qui était devenu en 1622 l'hôtel du maréchal de Créqui. La rue Pierre-Lescot (emplacement des magasins du Louvre qui ont absorbé également la rue du Chantre). La rue de Béthisy, où se trouvait l'hôtel de Ponthieu donné en 1359 par Charles V au maréchal de Boucicaut. La rue des Mauvaises-Paroles (du 126 au 112 actuel), qui fut habitée par François Miron et en 1616 par Richelieu alors aumônier de Marie de Médicis. La rue Tirechape, la rue Davignon, la rue de la Vieille-Harangerie, le passage de l'Empereur, la rue de la Savonnerie et la rue Trognon dans les environs de la tour St-Jacques, la rue de la Heaumerie, la rue des Fourreurs, la rue du Petit-Crucifix, la place et la rue St-Jacques-la-Boucherie, la rue Jean-Pain-Mollet (entre les 104 et 74 actuels). C'est dans

cette rue qu'habitait Maillard en 1792. La rue de la Tacherie, la rue de la Tixeranderie où est née Louise-Victoire Choquet (Mme Ackermann) en 1813 et qui fut habitée par Scarron avant son mariage. L'impasse St-Faron, la rue Jean-de-l'Épine, une partie de la rue du Roi-de-Sicile et une partie de la rue des Ballets, le passage du Petit-St-Antoine et une partie de la place Baudoyer, etc.

A son extrémité ouest la rue de Rivoli longe la terrasse des Feuillants du jardin des Tuileries, qui rappelle le couvent des Cisterciens réformés, dissous en 1791, et le club modéré dirigé par La Fayette (voir rue St-Honoré). C'est par l'escalier de 13 marches, en face de la rue de Castiglione, escalier qui va du jardin à la terrasse, et qui est aujourd'hui encadré par les groupes en bronze d'animaux combattants par Caïn, que la famille royale, quittant le palais, vint demander aide et protection à l'Assemblée dans la salle du Manège, le 10 août 1792. Du côté des chiffres pairs, les terrains qui s'étendaient à l'ouest de la rue de Castiglione faisaient partie de l'Assomption et du grand jardin des Capucins; ceux à l'est de la rue de Castiglione, jusqu'au 224 environ de la rue de Rivoli, faisaient partie du couvent et du jardin des Feuillants.

L'hôtel Continental occupe l'emplacement d'une partie du ministère des Finances brûlé par la Commune sur l'ordre du citoyen Ferré, délégué à la guerre et auteur de la fameuse dépêche : « Flambez Finances. » Ce ministère avait été commencé en 1811 pour l'Administration des Postes. Terminé en 1822, il fut affecté aux Finances. Il s'étendait en façade sur la rue de Rivoli entre les rues Cambon et de Castiglione.

En face du 230 une inscription rappelle que là, sur le sol même de la rue, se trouvait la salle du Manège où se tinrent l'Assemblée Constituante du 7 novembre 1789

au 30 septembre 1791, l'Assemblée Législative du 1er octobre 1791 au 21 septembre 1792, et la Convention du 21 septembre 1792 au 9 mai 1795. Là fut instituée la République le 21 septembre 1792. Le roi y vint solennellement à l'ouverture de la Législative, et dans d'autres circonstances. Le 10 août, la famille royale vint y chercher asile et protection auprès de l'Assemblée, et y resta trois jours dans la loge du logographe (le soir, la famille royale couchait aux Feuillants). Le roi y comparut en accusé au mois de décembre. Cette salle du Manège avait été construite sur l'emplacement d'une ancienne grotte de Gaston d'Orléans, pour l'éducation équestre de Louis XV. Elle fut abandonnée en 1743 à M. de la Guérinière, qui fut remplacé par M. de Croissy. Elle était appuyée d'un côté au mur des Feuillants, et de l'autre à celui de la terrasse. La salle s'étendait sur le sol actuel de la rue de Rivoli. A l'endroit où est la plaque se trouvait la tribune du président, à l'endroit où se trouve le pilier portant le n° 230 en face, étaient disposées la barre et la tribune des orateurs. L'hôtel Meurice, où descendit le roi d'Espagne en 1907, est sur l'emplacement du jardin des Feuillants et à hauteur de la porte d'entrée officielle du Manège. Je m'excuse ici de ces détails, qui pourront paraître un peu superflus, mais j'estime qu'il est bon de dire en passant, à nos jolies parisiennes qui vont parler chiffons et prendre le thé chez Rumpelmayer (au 226), qu'elles sont assises aussi dans l'ancien jardin des Feuillants, et à hauteur de la cour de ce Manège où se sont déroulés tant de drames importants de notre histoire. La salle du Manège fut occupée quelque temps par le Conseil des Cinq-Cents, avant son installation au Palais-Bourbon. Faisons remarquer aussi que le 228 et le 226 ont été surélevés, en

dépit des lois existantes, et que cette surélévation détruit la symétrie et l'harmonie de cette partie de la rue de Rivoli.

N° **220**. Fut habité par Léo Delibes et appartient encore à Mme Delibes.

N° **212**. Fut habité par Mlle Bartet, sociétaire de la Comédie-Française. D'ailleurs la rue de Rivoli a possédé et possède de nombreux artistes. Au 226 habite Mlle Ève Lavallière. Au 224 est M. Albert Lambert fils, sociétaire de la Comédie Française. Au 210 habite Mlle Roggers, artiste dramatique. Au 174 est Mme E. Broissat, sociétaire de la Comédie-Française. Au 158 est Mlle Dudlay de la Comédie-Française. Au 214 habite Mme Henriot. Au 198, qui est habité par M. J. Fenoux, sociétaire de la Comédie-Française, habita Mlle Mary Kalb de la Comédie-Française. Au 178 habite Mlle Geniat de la Comédie-Française et Mlle Lara y habita, et comme tout se termine en France par des chansons, ajoutons que Polin, le chanteur comique, habite le 32.

N° **202**. Octave Feuillet (1863). Aujourd'hui hôtel St-James et d'Albany.

N° **192**. **Place de Rivoli** (1802). Statue équestre de Jeanne d'Arc par Frémiet (1875). L'artiste a remplacé en 1878 le corps qui lui paraissait trop grêle.

N° **186**. Là se trouvait avant 1896 le passage Delorme, construit en 1808 avec des matériaux provenant du château de Villegenis et reconstruit à neuf par le prince Jérôme. A hauteur de ce numéro se terminait la Grande Écurie du roi qui s'étendait à peu près jusqu'au 192.

N° **172**. A l'angle de la rue de Rohan eut lieu, en 1905, l'attentat contre le roi d'Espagne.

N° **160**. Chevet de la chapelle de l'Oratoire. Monu-

ment de Coligny érigé en 1889 par Crauck et Scellier de Gisors.

La rue de Rivoli au chevet de l'Oratoire est sur l'emplacement de l'hôtel d'Étampes (1373), qui devint hôtel de Clèves en 1616, et hôtel de Gramont en1667, puis fut vendu au Roi.

Depuis la place de Rivoli nous avons longé le Louvre. Le pavillon de Marsan date de Louis XIV. L'aile comprise entre ce pavillon et le pavillon de Rohan a été commencée en 1806, par Percier et Fontaine, par ordre de Napoléon. Lefuel, sous Napoléon III, construisit de 1863 à 1868 la partie intérieure de cette aile qui donnait sur la cour des Tuileries. La République (1874 à 1878) a ajouté la façade extérieure, entre la place et la rue de l'Échelle (musée des Arts décoratifs). Le pavillon de Rohan date de Louis XVIII (Percier et Fontaine), et la partie qui longe la rue de Rivoli, devant la place du Palais-Royal, et qui contient le ministère des Finances depuis 1872, date de Napoléon III (1852-1857). Nous ne pouvons pas faire ici l'historique des bâtiments qui entourent la cour carrée du Louvre. Rappelons seulement que la partie qui s'étend en face des magasins du Louvre, depuis le ministère des Finances jusqu'au pavillon Marengo (guichet nord de la cour) date de Louis XIII et a été construite par Lemercier, et que le pavillon Marengo et le reste de cette façade ainsi que la colonnade datent de Louis XIV.

N° **144**. Emplacement de l'hôtel du Bourg (1536) et Montbazon (1617). C'était l'ancien hôtel de Ponthieu et des comtes de Flandre. Vers 1640 A. de Montbazon vendit l'ancien hôtel de Ponthieu à Gabriel de Cottignon, ancien secrétaire de Marie de Médicis, et il devient peu après en partie hôtel meublé dit de Lisieux. Démoli en 1852. Une inscription rappelle que là fut tué en 1572, à la

St-Barthélemy, l'amiral de Coligny. Dans cet hôtel disparu habita la duchesse de Montbazon, maîtresse de l'abbé de Rancé, qui se retira à la Trappe, après la mort de son amie, et réforma sévèrement l'ordre des Trappistes. C. Van Loo habita cet hôtel, et Sophie Arnould y est née, dans la chambre, dit-on, où l'amiral fut assassiné.

N° **83**. Emplacement de l'impasse de la Petite-Bouteille, ancienne rue Jean-de-Charonne au XVIe siècle. Cette impasse a disparu en 1853.

N° **73**. Aujourd'hui bouillon Duval. Emplacement du dernier logement, en 1859, de Mme Desbordes-Valmore. Cette maison était située au coin de la petite rue Estienne (1776) qui allait de la rue Boucher à la rue de Béthisy (Rivoli). La rue Estienne disparut en 1854 lors du percement de la rue du Pont-Neuf.

N° **124**. Enseigne de la Palette d'Or (Brasserie).

N° **130**. A l'Horloge du Pont-Neuf.

N° **122**. Cadran solaire (1855). Inscription : « Vera intuere, media sequere ».

N° **112**. S'intitule hôtel du Chevalier-du-Guet, dont le nom rappelle la place voisine de ce nom, disparue.

N° **49**. Façade assez curieuse.

Après avoir jeté un coup d'œil d'ensemble sur la rue de Rivoli nous allons visiter successivement les rues qui lui sont perpendiculaires au nord, en commençant à la place de la Concorde.

Rue St-Florentin (côté pair).

La rue fut ouverte en 1640. Nom en 1768 en l'honneur du banquier Phélippeaux, comte de St-Florentin. Au XVIIIe siècle, Samuel Bernard possédait presque tout ce côté de la rue.

*N° 2. Bâti aux frais de la Ville de Paris en 1767 par Chalgrin sous la direction de Gabriel pour Phélippeaux de la Vrillière, comte de St-Florentin. Ce ministre avait comme amie, dès 1746, Mme Sabatin dont il eut plusieurs enfants. Les murs de façade et de clôture furent élevés sur les dessins de Gabriel. La façade qui se trouve sur la rue de Rivoli formait le côté Nord du cul-de-sac de l'Orangerie, ou petite place St-Florentin, appelée aussi carrefour des Tuileries à la place Louis XV; le côté Sud de cette place était formé par le mur des Tuileries, là où est aujourd'hui la station du Métropolitain; le fond Est de la place était formé par une fontaine monumentale, qui, si elle existait encore, barrerait la rue de Rivoli à hauteur de la rue de Mondovi. Cette fontaine avait été construite par Gabriel, et était ornée par Coustou. A gauche et à droite de la fontaine se trouvaient des niches qui contenaient l'une un corps de garde, et l'autre un dépôt de pompes à incendie. Au-dessus de la fontaine, le comte de St-Florentin fut autorisé à construire une galerie où il installa sa bibliothèque : le sommet fut disposé en terrasse. La fontaine disparut en 1801 et ce cul-de-sac, qui s'ouvrait place de la Concorde, fut pour ainsi dire l'amorce de la rue de Rivoli. Après le comte de St-Florentin l'hôtel appartint en 1777 au duc de Fitz-James. Duchesse de l'Infantado (1786) qui fit construire la même année les écuries par Cellerier. Ambassade de Venise en 1792. Manutention de salpêtres pendant la Terreur. Marquis d'Hervas. Talleyrand, qui en 1814 y donna l'hospitalité à l'empereur Alexandre et y mourut en 1838. La comtesse Edmond de Périgord, l'auteur des *Mémoires* (Dorothée de Courlande, comtesse de Talleyrand-Périgord, duchesse de Dino), fille du duc Pierre de Courlande, et épouse d'Edmond de Périgord, neveu de Talleyrand, était logée dans

l'hôtel de Talleyrand. Mme Grandt, épouse de Talleyrand, habitait Londres. Le baron James de Rotschild, qui eut comme locataire (1836) la princesse de Liéven, qui fut l'amie de Metternich, puis de Guizot. Baron Alphonse de Rotschild, membre de l'Institut, qui y mourut en 1905. Hôtel de Rotschild.

La comtesse Tzsykiewicz (Marie-Thérèse Poniatowska), maîtresse de Talleyrand, pendant vingt-sept ans, devenue veuve, vint se fixer à Paris en 1816 dans un hôtel de la rue St-Florentin qui était le voisin de celui de Talleyrand.

N° **6**. Bas-reliefs sous la voûte d'entrée.

N° **10-12**. Ancienne maison.

N° **12**. Cabaret, des fenêtres duquel on venait voir passer les sinistres charrettes conduisant les victimes à l'échafaud.

Cabanis habita la rue en l'an VIII : le n° 667.

Rue Richepanse (côté pair).

Ouverte en 1807 sur une partie du terrain du couvent de la Conception. Nom en l'honneur du général (1770-1802).

N° **8**. Décoré de statues. Au 10, mascarons.

Rue Duphot.

Percée en 1807 à travers l'ancien Couvent de la Conception. Ce couvent, fondé en 1635 et supprimé en 1790, occupait tout l'espace compris entre les rues Cambon, St-Honoré et Royale. Les jardins s'étendaient jusqu'au boulevard et le monastère lui-même s'ouvrait rue St-Honoré, presque à l'angle de la rue du Luxembourg

(Cambon). La rue doit son nom au général Duphot, né en 1770, et assassiné à Rome en 1797.

N° **12**. Manège (grande voûte et cour).

N° **15**. Date de l'Empire ainsi que le 11.

Jeter un coup d'œil sur le 8 et le 3 (2 fenêtres de façade).

Rue Cambon.

La partie comprise entre le boulevard de la Madeleine et la rue St-Honoré fut ouverte en 1719, sous le nom de rue de Luxembourg sur les terrains de l'hôtel du maréchal de Piney-Luxembourg. Cet hôtel était contigu aux Filles de la Conception et s'ouvrait rue St-Honoré, en face de l'Assomption. Sous Louis XIV, l'hôtel appartenait à M. de Mauroy. La rue fut prolongée en 1810 jusqu'à la rue de Rivoli, et toute la rue qui s'appelait rue Neuve-du-Luxembourg s'appela rue Cambon en 1879, en mémoire du Conventionnel, auteur du *Grand Livre de la Dette publique* (1792-1820). Ph. Le Bas et sa femme Elisabeth Duplay habitaient la rue Neuve-du-Luxembourg. Eugène Sue y est né en 1804. Marmontel et les frères Cambon habitaient au 27. Romme et Granet étaient au 23. Mme de Beaumont, amie de Chateaubriand, habitait au 26 ou 36. Casimir Perier était au 49 en 1830. Mlle Mars habitait également la rue en 1811. Hubert Robert y mourut subitement dans son atelier au 21 (1808).

N° **48**. Enseigne moderne de librairie : A l'Imaige.

N° **42**. Le fronton que l'on aperçoit au fond de la cour est celui de l'hôtel du Crédit foncier.

N° **41**. Fut habité par Casimir Perier. Habité actuellement par M. le baron de Schlichting qui y possède de magnifiques collections d'objets d'art.

N° **38**. Porte de l'hôtel de M. le baron de Schickler (voir 17, place Vendôme).

N° **36**. Ministère de la Justice (voir 13, place Vendôme).

N° **28**. Les bâtiments qui se trouvaient là, avant le bureau de poste, avaient été élevés en 1853 par le département de la Guerre, aux dépens des jardins de la Chancellerie et sur l'initiative du maréchal Magnan, logé alors 9, place Vendôme. Avant 1899 ces bâtiments étaient occupés par le Gouvernement militaire de Paris.

N° **26**. Fenêtre à poulie.

Du côté des chiffres impairs, on peut jeter un coup d'œil sur les 49, 47, 41 (Hôtel). 37 (Hôtel de Castille, mansarde, mascaron). 33, 31 (porte), 25, etc. Au 5 habite le dessinateur Sem. Du 11 au 5 s'élèvent les nouveaux bâtiments de la Cour des Comptes qui occupent l'emplacement de l'ancien couvent des Dames de l'Assomption. Ce couvent, dont il ne reste que la chapelle (263, rue St-Honoré), s'étendait au sud jusqu'à l'Orangerie des Tuileries. Les religieuses établies là en 1622 par le cardinal de La Rochefoucauld dans son hôtel, étaient les nouvelles Haudriettes. La fille de Mme de Pompadour y fut élevée et y mourut. Le couvent fut supprimé en 1793 et devint caserne des Cent-Suisses, puis dépôt du matériel des finances. Ce qui en restait a été démoli en 1898. Le nouveau palais de la Cour des Comptes a été construit par M. Moyaux. La Cour des Comptes a été instituée en vertu d'une loi de 1807 et s'installa primitivement dans l'ancien local de la Chambre des Comptes au Palais de Justice : en 1842 elle prit possession du Palais du quai d'Orsay qui fut incendié par la Commune, et se réfugia alors au Palais-Royal où elle se trouve encore actuellement. La rue Cambon est coupée par la rue du Mont-Thabor.

Rue du Mont-Thabor.

Ouverte en 1802 à travers les terrains de l'Assomption, le grand et le petit jardin des Capucins. Ce n'est qu'en 1832 qu'elle fut prolongée jusqu'à la rue d'Alger, à travers le jardin des Feuillants et celui de l'hôtel de Noailles. De 1807 à 1816, le Cirque Olympique s'ouvrait également dans la rue du côté des chiffres pairs.

N° **29**. **Rue de Mondovi** (1801), sur l'emplacement du couvent des Filles de l'Assomption. Nom en mémoire de la victoire de 1796. Au 7, enseigne du St-Esprit. Au 4, habite Mlle Fayolle de la Comédie Française.

N° **38**. Maison ancienne.

N° **19**. **Rue Rouget-de-l'Isle** (1879) sur l'emplacement de l'ancien ministère des Finances flambé par les Communards. Nom en mémoire de l'auteur de la *Marseillaise* (1760-1836).

N° **24**. Se trouve à la hauteur du cloître des Capucins. Là habite le peintre Roybet, et son atelier a la forme d'une chapelle, avec voûte ogivale. Là, également, habite Mlle Juana Romani, artiste peintre.

N° **13**. Hôtel Meurice, sur l'emplacement du jardin des Feuillants. En face, sur l'emplacement du 8 et du 10, était le cloître des Feuillants. Au 10 habita Orsini.

N° **6**. Maison où mourut Alfred de Musset (1857). (Inscription.)

Rue de Castiglione.

Ouverte en 1811 sur l'emplacement du couvent des Feuillants et du couvent des Capucins. Le couvent des Feuillants s'étendait sur une partie de la chaussée actuelle et à l'est de la rue qui nous occupe, entre la

rue St-Honoré, et l'emplacement de la rue de Rivoli. Le couvent des Capucins s'étendait très peu sur la chaussée, et à l'ouest de la rue de Castiglione, et également entre la rue St-Honoré et l'emplacement de la rue de Rivoli. Entre ces deux communautés se trouvait un étroit passage, qui était la propriété des Feuillants, mais qui était devenu l'entrée la plus fréquentée du jardin des Tuileries qui depuis Louis XIII était accessible au public.

La maison Bodega, à l'angle de la rue, est sur l'emplacement d'une partie des bureaux de l'Assemblée qui s'était emparée du couvent des Capucins. A côté, la cour d'entrée de l'hôtel Continental est sur l'emplacement du réfectoire des Capucins.

Nos **7** et **9**. Emplacement du chevet de l'église des Capucins.

No **14**. Emplacement du portail de l'église des Feuillants. L'église des Feuillants fut prêtée à David pour l'exécution de son tableau de *Serment du Jeu de Paume*. Elle servit également de buvette aux Assemblées nationales. Habité par Mlle Mily Meyer, artiste lyrique.

No **10**. Emplacement du cloître des Feuillants. Fut habité par M. Victorin de Joncières, compositeur de musique.

No **8**. Habité par M. Leloir, sociétaire de la Comédie-Française.

Rue d'Alger.

Ouverte en 1830 sur l'emplacement de l'aile droite de l'hôtel du conseiller d'État Pusort, qui fut ensuite hôtel de Noailles. Elle s'appela d'abord rue Louis-Philippe-Ier. Nom en mémoire de la prise d'Alger (1830).

Rue du Vingt-Neuf-Juillet

Ouverte en 1826 sous le nom de rue du Duc-de-Bordeaux. Nom actuel en 1831, en mémoire de la Révolution de 1830.

N° **7**. Augier y habitait en 1862.

N° **6**. École libre St-Joseph-des-Tuileries.

La rue est prolongée par la rue du Marché-St-Honoré.

Rue du Marché-St-Honoré (1807).

La rue occupe l'emplacement de l'ancienne église des Jacobins, église qui contenait le tombeau du maréchal de Créqui, sculpté par Coysevox, et celui de Pierre Mignard et de sa fille la comtesse de Feuquières, transportés plus tard à St-Roch où ils sont encore. Les Jacobins de la rue St-Honoré devaient leur existence au père Sébastien Michaëlis. Ils furent autorisés par Louis XIII et la reine mère et aidés par l'évêque de Paris, Henri de Gondi. Le portail du couvent s'ouvrait rue St-Honoré, à l'endroit où s'ouvre la rue. En franchissant ce portail on se trouvait dans une grande cour carrée, au milieu de laquelle se trouvait l'église appuyée aux bâtiments du couvent, du côté du chevet. Les bâtiments s'étendaient entre la rue de la Sourdière et la place Vendôme. Une autre entrée était rue St-Hyacinthe. C'était une succursale du couvent des Jacobins de la rue des Grès.

Quand le monastère fut supprimé à la Révolution, les Amis de la Constitution en louèrent une partie (400 fr. avec les meubles par an) et y fondèrent un club qui devint le fameux club des Jacobins. M. Lenôtre nous apprend que le club se tint dans une salle du rez-de-

chaussée voisine de l'église, et que les moines assistèrent aux premières réunions, puis dans la salle de la Bibliothèque qui était située dans les combles de l'église, et enfin le 29 juin 1791 dans l'église même. C'est de ce club qu'est sortie toute la Révolution. Le duc de Chartres, qui devait être un jour roi des Français sous le nom de Louis-Philippe, y fut reçu en 1790. Le club fut fermé en novembre 1794, et ce fut le boucher Legendre, qui de robespierriste était devenu thermidorien, qui vint mettre les scellés sur l'église. Le marché des Jacobins qui devait s'appeler marché du 9 Thermidor remplaça, en 1810, les bâtiments et le jardin de l'ancien couvent.

La rue du Marché-St-Honoré nous conduit à la **place du Marché-Saint-Honoré** formée, en 1807, sur les plans de Molinos. La place qui occupe, comme nous l'avons dit, une partie de l'ancien couvent des Jacobins s'appela primitivement place des Jacobins. Sur la place se trouve le marché St-Honoré (1810) qui s'appela marché des Jacobins avant 1815. Il a été reconstruit en 1865, et il commence a être envahi par des garages d'automobiles (1907). (Sur la place nous voyons une assez curieuse fontaine, et deux petites rotondes, dont l'une sert de bureau à l'inspecteur du marché.)

Au 33 de la place se trouve l'**impasse Gomboust**, ex-impasse Pernelle et impasse de la Corderie-St-Honoré. Au 35, maison avec terrasse. Au 40 de la place se trouve la **rue Gomboust**, qui s'appela avant 1864 rue de la Corderie-St-Honoré (XIIIe siècle). Cette rue doit son nom au graveur du plan de Paris (1652), plan que nous ne saurions trop recommander aux amateurs du Paris du XVIIe siècle. Au 1 de la rue Gomboust très belle enseigne de la Coquille d'Or.

Au 28 de la place, à titre de curiosité : Société des Cuisiniers de Paris, fondée par eux en 1840.

Barère, que l'on avait surnommé « l'Anacréon de la guillotine », vint habiter près du marché St-Honoré, en 1830 après son exil.

Rue de la Sourdière.

Longeait sous forme de chemin au XVIIe siècle les jardins de M. de la Faye, sieur de la Sourdière. La rue fut habitée par Lesueur (1756-1773), par Mme Deshoulières qui y mourut, et, dit-on, par La Fontaine. En 1789 le Grand Chapitre des Amis Réunis y tenait ses séances et c'est là que fut décrétée l'émeute qui amena l'assassinat de Foulon, et de son gendre Berthier.

N° **42**. Est le même que 1, rue Gomboust (A la Coquille d'Or).

N° **38**. Intéressant comme aspect ainsi que le 36 qui s'intitule : Taverne Ganymède.

N° **29**. Jolies ferrures. Mansardes. Maisons anciennes : 27, 25, 20, 10 (ferrures de fenêtres), 3, etc... D'ailleurs beaucoup de maisons de la rue ont de jolies ferrures.

N° **15**. Avait appartenu à la famille d'Azincourt. L'architecte Signoret le vend en 1859 à Morel-Fatio, peintre de marine. C'est la même maison que le 2, rue St-Hyacinthe.

Rue St-Hyacinthe.

Créée vers 1650. S'appela rue St-Hyacinthe-St-Honoré jusqu'en 1881. Il est très amusant de remarquer le point usqu'auquel s'étendait l'enclos des Jacobins. Les maisons qui confinent à la rue de la Sourdière sont toutes

anciennes et d'un assez beau caractère. Brusquement les maisons deviennent laides et banales dans le genre de 1825. C'est la partie bâtie après la confiscation et le lotissement.

Les 4, 6 sont anciens. Le 8, hôtel meublé, passe pour avoir abrité Robespierre (?) Le 10 date de l'Empire. Au 3, ancienne plaque : hôtel Prince Albert (hôtel meublé).

Rue St-Roch.

Construite à la fin du xve siècle. Elle s'appela rue Michaut-Riegnault en 1495, puis Michaut-Regnault. La partie au nord de la rue St-Honoré faisait partie de la rue Gaillon et s'appela quelque temps rue de Lorges, puis rue Neuve-St-Roch. La partie comprise entre les rues St-Honoré et de Rivoli actuelle, a été ouverte en 1560, et cette partie, qui communiquait avec les jardins des Tuileries par une grille, s'appela rue du Dauphin à partir de 1714. Vauban y habitait dès 1691 et y est mort. Sophie Arnould habitait cette rue du Dauphin, et Bigot de Préameneu y habitait une maison qui donnait sur la cour même du Manège. (Emplacement de la rue de Rivoli.) Cette partie s'est appelée rue de la Convention, pendant la Révolution et en 1848, et aussi rue du Trocadéro en 1825.

Limoëlan qui tenta d'assassiner le Premier Consul, rue St-Nicaise, avec St-Réjant et Carbon, logeait chez le pâtissier Leclerc, rue Neuve-St-Roch, à l'angle de la rue des Moineaux. (Il mourut prêtre en Amérique en 1826.) L'église St-Roch, dont nous parlons rue St-Honoré, est sur l'emplacement d'un ancien hôtel Gaillon. Sur l'église nous voyons la vieille inscription : Rue Neuve-Saint-Roch.

N° **18**. Curieuse échoppe de coiffeur contre l'église. Le 20 est curieux.

N° **22**. Entrée de St-Roch.

N° **24**. Ancienne communauté des prêtres de St-Roch. Presbytère. Entrée de la chapelle des Catéchismes.

N° **19**. Ancien et curieux, ainsi que les 23 et 33.

N° **35**. Emplacement de l'ancien hôtel d'Épinay. Externat de la Providence. Les sœurs ont été expulsées en 1902.

N° **37**. Ancien hôtel de Gargan. Bel escalier. École St-Roch.

N° **51**. Vieille maison ainsi qu'au 55. Le 57 est un vieil hôtel avec lucarnes.

N° **34**. **Rue d'Argenteuil**. Ancien chemin conduisant à Argenteuil. La rue a été alignée en 1826, elle a été fortement diminuée dans sa partie Sud et modifiée en 1877. D'Argental avait son hôtel rue St-Roch, au bout de la rue d'Argenteuil, et son hôtel perçait rue de la Sourdière. J. Le Bon, conventionnel d'Arras et prêtre marié avec sa cousine Regniez, était installé rue d'Argenteuil. Il fut le premier prêtre marié, et sa femme était d'une férocité terrible. Dans cette rue, défigurée aujourd'hui, et qui ne contient plus que très peu de vieilles maisons comme le 31, se trouvait la maison mortuaire de Corneille, aujourd'hui démolie. (Voir l'inscription au n° 6.) Victorien Sardou possédait, à Marly-le-Roi, le heurtoir de la porte qui datait de Henri IV et la rampe de l'escalier.

L'avenue de l'Opéra a absorbé en 1876 la rue des Moineaux qui s'ouvrait du côté pair de la rue St-Roch et était parallèle à la rue d'Argenteuil, avec laquelle elle communiquait par la rue des Mulets, disparue en 1875, et la rue des Orties (1623 à 1677), également disparue.

Pajou, en l'an VIII, avait habité cette petite rue des Orties. Le peintre Drouais y était mort en 1768.

Rue des Pyramides.

Commencée en 1806 du côté de la rue de Rivoli, et dans le même style. Elle fut prolongée seulement en 1876 et achevée en 1877. Nom en l'honneur de la victoire remportée par Bonaparte sur les Musulmans en l'année 1798.

N° **15. Passage St-Roch** (1741). Ce passage allait, avant le percement de l'avenue de l'Opéra, jusqu'à la rue d'Argenteuil et était continué par la rue des Orties jusqu'à la rue Ste-Anne. C'était jadis un passage très curieux, pareil à une ruelle du Caire où un filet de ciel se cachait sous une foule de choses traversières et sans nom. A droite du passage, au commencement du côté de la rue St-Honoré, se trouvait un très bel hôtel du XVIIIe siècle, avec jardin, lambris sculptés et dorés, et dessus de portes par Nattier, occupé par le tapissier Fortier. Au lieu de gravir une douzaine de marches comme aujourd'hui pour atteindre la porte latérale de l'église St-Roch, on en descendait sept ou huit pour descendre dans l'église et on racontait qu'au XVIIIe siècle, les belles dames, noblement entrées par le grand perron de la façade ou de la rue St-Roch, s'échappaient furtivement par ce passage. A cet endroit, en travers du passage, on avait devant soi le clocher de l'église percé à sa base d'une voûte sombre par laquelle on passait pour continuer à monter entre les masures et les boutiques borgnes presque rejointes par leurs cimes déchiquetées. Au bout de tout cela, entre des marchands de pommes cuites et d'épinards cuits, une grande porte

cintrée, et l'on tombait dans la rue d'Argenteuil qui ressemblait, avec ses gros pavés, à la grande rue d'un paisible village. A droite, tout en haut de la butte des Moulins, au dernier étage d'une vieille maison, le logis d'Edouard Fournier, le monde des lettres, la Comédie-Française, et Gustave Nadaud, débutant et chantant, village, perdu dans une ville, petit monde à jamais disparu. (Voir la *Butte aux Moulins* d'Édouard Fournier.)

N° 2. Concédé en 1832 à Bernard de Rennes, conseiller à la Cour de cassation qui y recevait dans une grande intimité Béranger, Alexandre Dumas père, Victor Hugo, etc... Émile Augier a habité longtemps le quatrième dans le coin rentrant de la place (1858). Il y recevait tous les artistes et écrivains célèbres du jour, et plusieurs jours de suite Mlle Rachel. Mlle Dudlay, de la Comédie-Française, habita également cet appartement au moment où la maison a été convertie en hôtel Régina. Émile Augier avait passé la rue et pris l'appartement symétrique (1864).

(Ces souvenirs nous ont été gracieusement communiqués par M. Arthur Rhoné que nous ne saurions trop remercier ici d'avoir bien voulu nous guider dans ce dédale de vieilles rues disparues.)

Rue de l'Échelle.

Rue qui va à la Porte-St-Honoré en 1402, rue des Fossés en 1409. Nom actuel en 1663 à cause de l'échelle patibulaire des évêques. Elle a absorbé dans sa partie supérieure, lors du percement de l'avenue de l'Opéra, la rue des Frondeurs qui allait de la rue St-Honoré à la rue Ste-Anne.

Le marquis de La Farre, dit M. de la Cochonnière,

ami de Chaulieu, habita la rue (1er bureau de vers, de chansons et satires).

Avenue de l'Opéra.

(Partie comprise entre la place du Théâtre-Français et la rue des Petits Champs.)

Commencée en 1854 du côté du Théâtre-Français, prolongée en 1864-1876-1878. S'appela avenue Napoléon. Nom actuel en 1873. C'est dans cette avenue qu'on fit les premiers essais d'éclairage électrique (système Jablokoff).

N° **18**. Magasin Corcellet, autrefois établi au Palais-Royal. Ce magasin possède à l'intérieur son ancienne enseigne du Gourmand, par Boilly, et représentant le fameux gourmet Grimod de la Reynière. Elle n'a pas été replacée.

N° **23**. Au Gagne-Petit (1877). Enseigne. Au 12 se trouve la rue Ste-Anne.

Rue Ste-Anne.

(Partie comprise entre l'avenue de l'Opéra et la rue des Petits-Champs.)

Ancienne rue au Sang, ou de la Basse-Voirie. C'était jadis une ruelle infecte de la Butte des Moulins. Elle a reçu son nom d'Anne d'Autriche en 1633. De 1792 à 1814 elle s'appella rue Helvétius, en souvenir de l'écrivain qui y était né en 1715, et qui habita la rue ainsi que son beau-frère Delay de la Garde. Ils avaient épousé les deux sœurs de Ligneville. L'amiral comte d'Estaing avait son hôtel dans la rue : il y fut arrêté.

Mlle Allard, la célèbre danseuse, maîtresse de Vestris, habita toujours la rue Ste-Anne. Mme de Ste-Amaranthe et son gendre Sartines, habitaient la rue Helvétius quand ils furent arrêtés. Cette fameuse Mme de Ste-Amaranthe, qui fit avec sa fille partie de la fournée des chemises rouges, était née de St-Simon d'Arpajon. Elle épousa Ste-Amaranthe, après en avoir été enceinte, et fut l'amie du prince de Condé, du vicomte de Pons, etc. Sa fille Émilie eut comme premier amant le comte de Tilly; elle épousa secrètement Sartines et fut la maîtresse d'Elleviou. Prieur, de la Marne, habita également la rue en 1793, au 11 (ancien).

N° **9**. Fut habité par Mme Lavigne du Palais-Royal.

N° **32** *bis*. Appartenait en 1730 au sieur Tarade.

N° **34**. M. Laporte de Serincourt (ferrures de fenêtres). D'après Édouard Fournier, cet hôtel aurait été construit par le roué Du Barry, et ce serait là que Jeanne Vaubernier aurait épousé le comte, son frère, en 1768. (Dans le quartier la maison passe pour un hôtel Du Barry?)

N° **43**. Hôtel du marquis de Cursay (1720). Appartenait à Lulli (Porte).

N° **47**. Maison de Lulli (voir rue des Petits-Champs). Sur cette façade, mascarons et attributs de musique.

N° **52**. Rue Villedo.

Rue Villedo (1667).

Doit son nom à Villedo, grand entrepreneur de maçonnerie, qui commença l'aplanissement de la butte St-Roch. C'était autrefois une rue très mal famée. Les 12, 10, 8 sont anciens.

N° **2**. Emplacement de l'hôtel de Crussol.

N° **3**. Famille des Gardel, danseurs (1771).

N° **13**. Hôtel d'un Villedo, général des bâtiments du roi.

Rue Thérèse.

La partie à l'est de la rue Ste-Anne s'appela, en 1622, rue du Hazard, à cause d'une maison de jeux. La rue Thérèse, qui doit son nom à Marie-Thérèse d'Autriche, fut ouverte en 1667 et resta longtemps confondue avec la rue du Hazard à laquelle elle fut réunie en 1880. La Harpe demeurait rue du Hazard au moment de son divorce.

N° **23**. Sur l'hôtel des Deux-Mondes, inscription en l'honneur de l'abbé de l'Épée, mort rue des Moulins dans une maison aujourd'hui démolie. Une autre inscription rappelle le décret du 21 juillet 1789 de l'Assemblée Constituante : « Le nom de l'abbé de l'Épée, premier fondateur de l'établissement des Sourds-Muets, sera placé au premier rang des citoyens qui ont le mieux mérité de l'humanité et de la patrie. »

N° **21**. Très intéressante porte avec sculptures (ferrures de fenêtres).

N° **14**. Façade intéressante. Habité par Mme Amel de la Comédie-Française.

N° **10**. Julie Careau (la future Mme Talma), alors danseuse à l'Opéra, y habita de 1770 à 1776, avec son amie Marie Carotte, dite la Tristan. En 1778 l'immeuble appartenait au marquis de Juigné. Bien d'émigré.

N° **8**. Maison moderne construite sur l'emplacement d'une autre où, d'après Édouard Fournier, se tinrent des réunions ultra-royalistes dès 1815, chez M. Piet, réunion qui finirent par amener la Révolution de 1830.

N° **11**. Mlle Ferrière, amie de M. de Brégé, doyen du Grand Conseil.

N° **6**. Ancien tripot du Hazard. Hôtel de Séguier (1750), avocat général au Parlement et défenseur de Lally. Lycée de Paris fondé en 1779 par Lebrun. (Voir dans la cour un joli fronton. Escalier. Porte.)

N° **5**. Vieille maison. (Hôtel meublé d'Eon.) Le 3 est ancien.

N° **1**. Porte d'une maison appartenant jadis aux Dames Hospitalières de la Roquette. (Voir 25, rue Molière.)

Rue Molière.

Rue du Bâton-Royal au XVIIe siècle, puis rue Traversière, rue de la Fontaine-Molière en 1843 et rue Molière en 1867, en l'honneur du grand comédien et auteur dramatique (1622-1673). Voltaire logea au 25, rue Traversière (démoli) à l'angle nord-est de la petite rue du Clos-Georgot, qui allait de la rue Traversière à la rue Ste-Anne (emplacement du 21). Cette petite rue de 1610 a disparu en 1876. La maison où logeait Voltaire appartenait à M. de Pongerville et elle avait été louée au marquis du Châtelet. Voltaire y avait installé un théâtre et y logeait l'acteur Lekain. Sous la Restauration cette maison fut occupée par le comédien Fleury, puis sous Louis-Philippe, par le comte d'Épinay, et ensuite par le docteur Moura. En 1781 Parny habitait la rue Traversière qui fut également habitée par Bouchardon en 1760, par Dacier en 1773, et par Paris la Montagne, un des quatre frères. Grétry était en 1771, à la seconde maison à droite en entrant par la rue Richelieu, près celle du Hazard. C'est là qu'il se maria en 1771.

N° **28**. Fontaine Molière (Voir rue de Richelieu).

N° **25**. Ancienne maison ayant appartenu à la communauté des Dames Hospitalières de la Roquette. Elle

était échue à la communauté dans la succession de Mlle de Marivat, l'une des religieuses.

N° **15**. Mansardes ainsi qu'au 13.

N° **9**. Maison appartenant en 1710 à M. Desaint. On y a inauguré en 1908 le dispensaire de l'œuvre française et populaire des Trente ans de Théâtre.

N° **8**. Passage privé assez curieux allant 17, rue de Richelieu.

N° **6**. Hôtel meublé d'Orléans (Voir 17, rue de Richelieu).

Place du Théâtre-Français (1854).

A fait disparaître la rue St-Louis-des-Boucheries qui allait de la rue de l'Échelle à la rue de Richelieu. Cette rue devait son nom aux boucheries des Quinze-Vingts. En 1830 la partie supérieure de cette rue (entre les rues St-Honoré et de Richelieu) était devenue rue Jeanisson, du nom d'un des combattants de 1830, blessé mortellement en cet endroit, et la partie qui touchait à la rue de l'Échelle était la rue Lesueur (anciennement de l'Échaudé) La place a fait disparaître également la rue du Rempart qui allait de la rue St-Honoré à la rue de Richelieu. Primitivement la place devait s'appeler place Jeanne-d'Arc, puis place de l'Impératrice. Les deux fontaines, à l'entrée de l'avenue de l'Opéra, sont de Davioud (statues de Moreau et Carrier-Belleuse). La statue d'Alfred de Musset, œuvre d'A. Mercié, donnée à la Ville par M. Osiris, a été inaugurée en 1906. Comme nous l'avons dit, en parlant de la place du Carrousel, les Quinze-Vingts occupaient l'emplacement du côté sud de la place. (Emplacement de la rue de Rohan, de l'hôtel du Louvre, bureau de tabac de la Civette.)

* Le Théâtre-Français a été construit de 1786 à 1790

par l'architecte Louis, dans la partie du Palais-Royal où siégea de 1661 à 1692 l'Académie royale de Peinture et de Sculpture fondée en 1648. Là avaient eu lieu les premières expositions en 1667, 1669, 1671, 1673. (Les expositions eurent lieu de 1699 à 1852 au Louvre). Le théâtre fut réparé en 1798 par Moreau. Agrandi et achevé par P. Prosper Chabrol en 1864. Détruit le 8 mars 1900 par un incendie qui causa la mort de Mlle Henriot, il fut réédifié la même année par J. Guadet. Le théâtre fut destiné primitivement aux comédiens des Variétés Amusantes (1790). En 1791 ce fut le Théâtre de la rue Richelieu, en 1792 le Théâtre de la République et en 1799 la Comédie-Française. Rappelons que la Comédie est toujours régie par le décret de Moscou établi par Napoléon Ier lui-même en 1812. (Visiter le Musée. Voir les inscriptions sous le péristyle ainsi que les médaillons de V. Hugo, Molière et Corneille.)

Au sud de la place, se trouve la **rue de Rohan** (1779), ouverte sur l'emplacement de l'hôpital des Quinze-Vingts. Elle se prolongeait jadis jusqu'au milieu de la place du Carrousel ; elle a été diminuée sous le Consulat, puis en 1852 par la construction de la galerie du Louvre en face. La rue doit son nom au cardinal de Rohan (1734-1803) qui fut directeur de l'hôpital. Au 4 se trouvait le magasin dit du Pavillon de Rohan avec des enseignes représentant : Masséna, Hoche, Desaix, Kléber et Marceau. (Englobé dans l'hôtel du Louvre en 1909.)

Rue de Richelieu.

(Partie comprise jusqu'à la rue des Petits-Champs.)

Ouverte en 1638 par le Cardinal. S'est appelée rue de la Loi de 1793 à 1806. (Pour la monographie de

cette rue nous avons largement consulté l'ouvrage de M. A. Vitu : *la Maison mortuaire de Molière.*)

N° **5**. Emplacement des magasins de l'armurier Lepage avant 1830. Le pillage de sa maison fut le début de la Révolution de 1830. (La maison est actuellement au 28.) Au 11 ancien se terminait la rue Jeanisson qui en 1638 s'appelait rue des Boucheries.

N° **15**. Habité par Étienne Cheré, maître des comptes en 1681. Jules Grévy y habita.

N° **17**. Maison appartenant en 1780 au duc d'Orléans, et occupée par son secrétaire Tanchot. Hôtel meublé d'Orléans en 1805. Écusson avec couronne et chiffre : H. O.

N° **19**. Appartenait en 1683 à Claude Vouet, frère du peintre. Maison dite jadis du Bain-Royal. (Passage privé.)

* N° **21**. Mme Foucault, fille de Clément Metezeau, l'architecte (1669). Le conseiller Foucault épousa en secondes noces Mlle Bossuet, sœur de l'évêque. Nicolas Foucault, son fils (1691), intendant de Caen et conseiller d'État. Pierre Dodun, contrôleur des finances (1715 à 1750), reconstruisit l'hôtel vers 1727. Acquis en 1751 par Gillet de Champlay. Son beau-fils, le marquis de Tourdonnet jusqu'en 1787. Charles Soldato, traiteur (1791). Hôtel meublé de l'Univers. Le costumier Babin vers 1825. En 1854 le cercle des habitués du Café de la Régence s'y réfugia quelque temps. Actuellement le tailleur Rieu. (Très bel escalier.) Cet hôtel renfermait il y a quelques années de très belles boiseries qui sont actuellement en partie chez M. le marquis de Breteuil, avenue du Bois-de-Boulogne. Le reste, hélas ! a filé pour l'Amérique.

N° **23**. Restes de l'hôtel de Feutrier.

N° **23** *bis*. Hôtel de Pierre Mignard, où il mourut en 1695 ainsi que sa femme Anna Avolera en 1698. (Inscription.) Hôtel meublé dit de Bretagne depuis 1784.

N° **25**. Maison reconstruite sur l'emplacement d'une maison possédée en 1666 par Étienne Baudoin, contrôleur de la Maison du Roi et époux d'Anne Metezeau. Barjavel de St-Louis, secrétaire du roi (1715). (Fenêtres et mascarons.)

N° **31**. Reconstruit par les Pères de l'Oratoire qui en étaient propriétaires.

N° **33**. Bas-reliefs et fenêtres intéressantes.

N° **37**. Fontaine Molière due à une souscription nationale. Construite par Visconti (1844). Marbre de Pradier.

N° **39**. Bâti en 1670 et reconstruit sous Louis XV. Famille Le Menestrel, dont une fille fut la maréchale de Bézons. Hôtel dit de Bézons. Diderot y est mort en 1784. (Inscription.) (Fenêtres et mascarons.)

N° **41**. Emplacement de l'hôtel de Crussol (1600 à 1713) bâti par Michel Villedo. C'était l'hôtel de la branche cadette de Crussol, dite de St-Sulpice en Albigeois. (Maison reconstruite.)

N° **43**. Emplacement de l'hôtel de Chauvelin (1695). M. Pougens de Novion (1719). M. de Grébeauval, commandant en chef l'artillerie (1777 à 1789). (Maison reconstruite.)

N° **45**. Emplacement de l'hôtel d'Andrezel (1728), puis de Javon à la fin du XVIIIe siècle. (Moderne.)

N° **47**. Acquis en 1672 par Jacque Tarade, écuyer-major de Dole et constructeur d'une partie des fortifications de Strasbourg. Aujourd'hui restaurant pour dames seules.

N° **51**. Maison à pignon.

N° **52**. Habité au quatrième étage par Grétry en 1780.

Passage Beaujolais (1822). On dit que Bonaparte y logea au quatrième dans sa jeunesse (?).

* N° **50**. Hôtel reconstruit en 1738 par Louise de la Motte, épouse séparée de François Poisson, et mère de la marquise de Pompadour et du marquis de Marigny, sur l'emplacement d'une maison achetée par elle. Recueilli par ses enfants en héritage en 1755. La marquise y fut sans doute élevée jusqu'à son mariage à quinze ans. Son mariage y fut signé en 1741. Hôtel meublé dès 1770, qui porte depuis 1792 le nom d'hôtel de Strasbourg. (Consoles et porte Louis XV.)

N° **48**. Chebron de Bonnegarde, écuyer (1684). Jean Hénault (1709) et son fils le président qui l'occupait au moment de sa mort (1770).

N° **46**. Emplacement primitif du café Foy (1700). M. et Mme Jousseran, grands-parents de Mme Lenoir, la légatrice de la belle collection qui est au Musée du Louvre, en étaient propriétaires (1770-1788). Le café s'installa en 1784 aux arcades 57 à 60 du Palais-Royal.

N^os **44** et **42**. Fut habité par le peintre Tournière.

* N° **40**. Emplacement de la maison Baudelet où mourut Molière (1763). (Inscription.) Famille Cretté de Palluel (1765-1881).

N° **38**. Enseigne moderne en fer forgé.

N° **36**. Maison des Corneille, peintres du roi. Le peintre Dabos et sa femme également peintres (1808).

N° **34**. **Passage Hulot** (1787). Nom de propriétaire.

N° **26**. Bâti avant 1643. Le président Bochard de Saron (1770-1789). Mlle Bertin, modiste de Marie-Antoinette (1789). L'acteur Potier (1823). Au rez-de-chaussée se trouvait le glacier Garchi, chez lequel fut assommé le marquis de Rochechouart (1798). **Passage Potier** qui avant 1830 s'appela passage Beauvilliers, du nom d'un

ancien officier de bouche du comte de Provence qui tenait là une taverne dite de Londres. Nom actuel en souvenir de l'acteur (1775-1838).

N° **22**. Vendu au président Hénault (1710) par l'Hôtel-Dieu. Le comédien Dazincourt (1801).

N° **20**. Bâti en 1659. M. Bourboulon, conseiller du comte d'Artois (1772-1782). (Mansardes.)

N° **18**. J. Chénier de 1805 à 1807. Passage de Bretagne, puis de Richelieu.

N° **14**. Maison de la famille de L'Espine (1684). Le compositeur italien Sacchini y est mort. (Mansardes)

N° **12**. Hôtel de la Ferté (1684-1705). J. Chénier de 1808 à 1809. Hôtel meublé dit des Hautes-Alpes.

N° **10**. Emplacement des Écuries du Palais Cardinal.

On a démoli en 1907 le pâté de maisons qui s'étendait du 2 au 8 inclus. Le 8 se trouvait sur l'emplacement de l'ancienne galerie de tableaux. Là avaient habité Mlles Mars aînée et cadette. Là aussi se trouvait le café de Minerve (1796) qui était tenu par le comédien Grassot avant 1860. M. Pessard, dans son *Dictionnaire historique de Paris*, place au 8 le café tenu par Charlotte Bourette, dite la Muse limonadière, à laquelle Voltaire, Frédéric II et d'autres grands personnages envoyèrent des cadeaux comme preuve de l'estime qu'ils avaient de son talent. Dorat lui adressa de nombreuses pièces de vers.

Place du Palais-Royal.

Cette place commença à se former lors de la construction du Palais Cardinal par Richelieu. L'hôtel Sillery, qui masquait l'entrée du Palais, acheva de disparaître en 1648. La place fut élargie en 1769 et s'appela place du Château-d'Eau à cause d'un réservoir pour lequel

de Cotte avait construit un édifice, édifice qui servit de poste aux gardes municipaux. Ce château d'eau fut brûlé en 1848 par l'émeute et démoli pour le percement de la rue de Rivoli. En face de ce château d'eau, se trouvait vers 1652, à l'intersection de la rue St-Thomas-du-Louvre et de la place, le logis de Hunault, chirurgien de la reine d'Angleterre (Henriette de France) qui habitait le Palais. Ce logis était habité vers 1727 par le sculpteur Coysevox. Avant la disparition des Quinze-Vingts, une partie de l'enclos de cet hôpital occupait une petite partie de l'ouest de la place, et s'étendait du côté de l'hôtel du Louvre et de la rue de Rohan. Les agrandissements de 1852 ont fait disparaître en cet endroit l'extrémité nord de la rue St-Thomas-du-Louvre et la rue du Musée, jadis rue Fromentel, Froitmanteau et Fromenteau, qui s'étendait depuis la porte St-Nicolas jusqu'à la rue St-Honoré. Avant d'entrer dans les détails du Palais-Royal, jetons un coup d'œil sur les deux inscriptions qui rappellent les deux salles de spectacle successives que posséda le Palais-Royal. L'une de ces inscriptions est située sur l'aile droite du Palais-Royal, au coin de la rue de Valois. C'était là que s'élevait la salle de spectacle du Palais-Cardinal inaugurée en 1641 et incendiée en 1763. Cette salle, dite de Mirame, fut primitivement occupée par les comédiens du roi. Molière y joua pour la dernière fois *le Malade imaginaire* en 1663 et fut transporté mourant à son domicile de la rue Richelieu, où il expira. Christine de Suède y assista à une représentation où elle se tint fort mal. Après la mort de Molière, Lulli intrigua tellement qu'il fit expulser la troupe, et se fit attribuer la salle comme Opéra en 1673. Après l'incendie de cette salle d'opéra, en 1763, l'Opéra se transporta provisoirement dans la salle des machines des Tuileries, à

côté du pavillon de Marsan. La seconde inscription est placée sur le 202 actuel de la rue St-Honoré. Elle rappelle la seconde salle, qui fut construite de 1763 à 1770 par Pierre Moreau pour l'Académie royale de musique. La façade alignée sur la rue St-Honoré occupait l'emplacement de l'aile sud-est du Palais-Royal, de l'entrée de la rue de Valois, et des 202 et 200 actuels de la rue St-Honoré. En profondeur le monument allait jusqu'à la cour des Fontaines. Cette nouvelle salle où s'était transporté l'Opéra en 1770, fut également incendiée en 1781, et l'Opéra se transporta à la porte St-Martin. Après l'incendie de cette salle d'opéra on construisit en 1781 le théâtre occupé aujourd'hui par la Comédie-Française.

Rappelons que ce fut Mazarin qui introduisit l'opéra en France. L'Académie royale de musique était soumise à l'autorité directe du ministre de la Maison du Roi, et fut administrée d'abord par des directeurs privilégiés. En 1749, l'administration fut confiée à la Prévôté des Marchands jusqu'en 1776. De cette époque à 1789, elle fut dirigée par un Comité nommé par le roi.

Le Palais-Royal.

Se compose de deux parties distinctes, le palais proprement dit, qui sert actuellement au Conseil d'État, à la direction des Beaux-Arts, à la Cour des Comptes (jusqu'à son transfert prochain au nouvel hôtel de la rue Cambon), et le jardin entouré de galeries. Nous ne pouvons ici que l'étudier très sommairement.

Le premier palais avait été construit de 1629 à 1634, par Lemercier pour le cardinal de Richelieu, sur l'emplacement de l'hôtel Mercœur et du premier hôtel de Rambouillet. Cet hôtel de Rambouillet (emplacement de

la cour d'honneur), construit au XVe siècle, avait été abandonné par la marquise de Rambouillet et appartenait, en 1624, au moment de son acquisition par le cardinal, à Anne de Beauvilliers, veuve du conseiller d'État, de Fresnes. Richelieu le fit démolir : il acheta en outre, de 1624 à 1642, pour plus d'un million de livres, une série de terrains et de maisons pour compléter son palais. De ce palais, qui porta le nom de Cardinal jusqu'en 1643, il ne reste que quelques vestiges (parties latérales de la seconde cour). Richelieu y reçut les premiers Académiciens en 1635. Il y mourut en 1642. Dès 1636 il avait légué son palais au roi, et ce legs fut confirmé par son testament en 1642. Louis XIII mourut cinq mois après.

En 1643, Anne d'Autriche régente vint occuper, avec ses deux enfants, la partie ouest du palais, qui s'appelait le palais Brion. Dès lors, le Palais-Cardinal devint Palais-Royal. Une galerie fut aménagée pour mettre l'appartement de la reine en communication avec le logement de Mazarin. Le Grand Conseil se tint au palais pendant la Fronde. Le cardinal de Retz y accourut suivi d'une foule immense pour réclamer la liberté du conseiller Broussel, et le Parlement vint y redemander cette liberté. En 1650, les princes (Condé, Conti, et le duc de Longueville) y furent arrêtés. L'émeute fit son entrée au palais et s'arrêta devant le berceau du roi dont la régente écarta les rideaux. Louis XIV enfant habitait la chambre du cardinal. Il quitta le Palais-Royal en 1652.

Le palais fut alors affecté au séjour d'Henriette de France, fille de Henri IV, et veuve de Charles Ier d'Angleterre. Elle y résida de 1652 à 1661. En 1661, elle y maria sa fille Henriette d'Angleterre, connue sous le nom de Madame, au duc d'Orléans, frère de Louis XIV, et dès lors vécut beaucoup au couvent de Chaillot qu'elle avait

fondé. Louis XIV donna le palais à son frère en 1672, et cette donation fut transformée, en 1692, en apanage en faveur du duc de Chartres, lors du mariage de ce prince avec Marie-Françoise de Bourbon, princesse légitimée de France. Le roi avait une admiration plutôt indiscrète pour sa belle-sœur Henriette, mais il devint vite amoureux de Mlle de Lavallière, qui était sa fille d'honneur. Les rendez-vous secrets avaient lieu au palais Brion, et c'est là que naquirent les quatre enfants de la maîtresse royale. (C'était Colbert qui amenait la nuit l'accoucheur les yeux bandés.) Quant au duc d'Orléans, ayant perdu d'une façon si tragique Madame, il se remaria avec la princesse Palatine et fit construire par Harduin Mansart les bâtiments annexes de la rue de Richelieu (galerie d'Enée).

Après le duc d'Orléans, frère de Louis XIV, le palais fut occupé par son fils : le Régent (1701-1723). Sous la Régence, les constructions du cardinal furent démolies en partie et remplacées par trois corps de bâtiments qui subsistent encore. Une partie des appartements du Régent est occupée aujourd'hui par le sous-secrétariat des Beaux-Arts. Pendant la Régence, le palais fut le siège du gouvernement et le théâtre des débauches du Régent (soupers des Roués). C'était l'époque de Dubois, l'ami de Mme de Tencin, de Mmes de Sabran, de Falary, de Parabère, de Mlle Aissé, etc. Pierre le Grand y fut reçu en 1717. Le Régent mourut à Versailles, en 1723, frappé d'apoplexie dans les bras de la duchesse de Falary. Après le Régent, le palais appartint à son fils Louis, troisième duc d'Orléans, époux d'une princesse de Bade, qui, contrairement à son père, donna l'exemple de toutes les vertus et passa les dix dernières années de sa vie à l'abbaye de Ste-Geneviève où il mourut en 1752.

Le palais échut à son fils Louis-Philippe, quatrième duc d'Orléans, qui épousa la princesse Henriette de Bourbon-Conti. Cette princesse, d'une beauté incomparable, et d'une légèreté de conduite non moins incomparable, mena là une existence scandaleuse. « Le peintre Boucher, le roi Louis XV, le prince de Soubise, le duc de Richelieu, le maréchal de Saxe, le maréchal de Lowendal, l'abbé de Bernis, la cour, l'armée, le peuple se chargèrent d'initier la princesse à tous les genres de volupté. » (Le Nôtre.) Elle allait chercher fortune sous un déguisement de bourgeoise dans les allées publiques de son jardin. La mère de Philippe-Égalité mourut au Palais-Royal en 1759. Son mari était l'ami de Mlle Le Marquis, de la Comédie-Italienne. Veuf, il épousa, en 1773, Mme de Montesson qui habita d'abord l'hôtel de Châtillon qui faisait partie du Palais-Royal. Après l'incendie de 1763, il confia la reconstruction du palais à l'architecte Moreau, qui fut chargé de l'œuvre extérieure, et Contant d'Ivry aménagea l'intérieur. C'est à ce dernier qu'est dû le magnifique escalier dont la rampe a été dessinée par Caffieri et exécutée par le sieur Courbin, serrurier du duc d'Orléans. Le duc d'Orléans acheta en outre de ses deniers cinq maisons pour la reconstructíon d'un nouveau théâtre qui, par la suite, devint notre Théâtre-Français ; mais préférant sa délicieuse villa de Bagnolet, il se dégoûta du Palais-Royal et le transmit en 1780 par avancement d'hoirie à son fils Louis-Philippe-Joseph, cinquième duc d'Orléans. En 1778, il y avait reçu Franklin.

Le nouveau propriétaire (Philippe-Égalité) avait, pour soutenir son faste, de grands besoins d'argent : aussi de 1781 à 1786 le palais subit de nombreuses et capitales transformations, dans un but de spéculation. Malgré de nombreuses réclamations, les maisons et les hôtels particu-

liers qui bordaient le jardin, en furent séparés par la construction des trois rues (Montpensier, Beaujolais, Valois). Le jardin fut encadré par un rectangle de constructions monumentales reposant sur des arcades qui abritaient des commerces de tous genres. Le roi Louis XVI disait au duc d'Orléans : « Mon cousin, vous allez tenir boutique et sans doute on ne vous verra plus que le dimanche ». Les bâtiments de l'aile gauche ont été construits en 1781 par l'architecte Louis, dont les travaux furent interrompus pendant la Révolution. En 1784, on remplaça à titre provisoire, par d'immenses baraquements, la terrasse à balcons et à arcades grillées qui séparait la cour d'honneur du jardin. Ces galeries de bois, dites le Camp des Tartares, où se tenaient des magasins de frivolités, des librairies, et un tas d'industries diverses, furent remplacées seulement en 1829 par la galerie vitrée dite d'Orléans. Philippe-Égalité vendit aussi la plus grande partie de la magnifique galerie de tableaux du Palais-Royal, qui avait été formée par le cardinal de Richelieu (galerie des hommes illustres), par le duc d'Orléans, frère de Louis XIV (galerie d'Enée), et par le Régent (galerie d'Orléans). Philippe-Égalité avait épousé Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre qui mena là une existence exemplaire, acceptant pour ses enfants le gouvernement de Mme de Genlis, maîtresse de son époux. Quant à ce dernier, il est inutile de rappeler qu'après avoir tout donné à la Révolution, son argent, sa conscience, son honneur, il fut forcé de lui donner également sa tête. C'est au Palais-Royal, en dînant avec Monville, qu'il apprit par Merlin de Thionville le mandat d'arrêt dont lui, ainsi que les membres de sa famille, étaient l'objet (7 avril 1793).

Le palais devint bien national pendant la Révolution,

et s'appela Palais-Égalité jusqu'au 18 brumaire. Les galeries furent envahies par des restaurants, des cafés, des maisons de jeu et de débauche, et devinrent « la foire perpétuelle et le temple de la volupté ».

Le Premier Consul y installa le Tribunat (1801 à 1807). La salle en est détruite; puis le palais fut occupé par la Bourse et le Tribunal de Commerce. En 1814 le palais rentra dans la famille d'Orléans. Louis Bonaparte pendant les Cent-Jours. Louis-Philippe reprit la demeure de sa famille jusqu'en 1831. C'est de la Restauration que datent les galeries à gauche et à droite, formant portique dans la deuxième cour, et c'est aussi à cette époque que Fontaine acheva la façade de cette cour, façade qui avait été commencée par Contant d'Ivry et continuée par Louis. C'est du Palais-Royal que partit Louis-Philippe, escorté par le peuple, et chevauchant à travers les amoncellements de pavés qui encombraient la place, pour se rendre à l'Hôtel de Ville d'où il devait revenir roi des Français. La sœur de Louis-Philippe, Adélaïde d'Orléans, y était logée. La reine Marie de Suède y habita trois mois en 1841.

Le palais fut saccagé en 1848, et occupé par le Club des Droits de l'Homme. Il s'appela alors Palais National. Comptoir national d'Escompte. État-major de la Garde Mobile, puis de la Garde Nationale, puis de l'Artillerie. En 1854, résidence du roi Jérôme, puis de son fils le prince Napoléon jusqu'en 1870. L'ancienne chambre à coucher du roi Jérôme subsiste toujours et sert de salle d'attente au sous-secrétariat des Beaux-Arts. On voit encore les aigles, au plafond remanié de l'ancienne salle à manger du palais, et on peut visiter une petite chapelle gothique moderne qui fut celle de la princesse Clotilde. Le prince Napoléon occupait avec sa femme l'aile droite

du côté de la rue de Valois. L'autre pavillon était occupé par le roi Jérôme qui mourut à Ajaccio en 1860. Son corps fut ramené au Palais-Royal et exposé plusieurs jours avant d'aller aux Invalides. Le prince Victor est né au palais en 1862. En 1870 le ministère des Beaux-Arts s'y installa. Incendié pour la troisième fois (1763, 1781, 1871) par la Commune en 1871. Reconstruit de 1872 à 1876 par Chabrol. La cour donnant sur la place du Palais-Royal est la cour de l'Horloge. Le fronton de l'aile gauche a été sculpté par Pajou, et celui de l'aile droite a été refait en 1875 par Franceschi.

Jadis la promenade du Jardin n'était pas absolument publique, bien que le petit jardin, dit des Princes, dont le Théâtre-Français a pris la place, fût la partie absolument privée et réservée aux hôtes du Palais. Les habitants de toutes les maisons qui formaient le pourtour du grand jardin avaient le droit de s'y promener à certaines heures, et les portiers des propriétés attenantes trouvaient une source de gros bénéfices en prêtant la clef aux couples amoureux. Du temps de la régence d'Anne d'Autriche on avait élevé dans le jardin un véritable fort pour former le jeune Louis XIV aux exercices de la guerre. En 1730 le jardin fut replanté. Les nouvellistes, les jolies femmes, les jeunes seigneurs, les oisifs, les flâneurs se réunissaient à l'ombre d'un énorme marronnier dit l'Arbre de Cracovie. Ce beau jardin fut diminué, comme nous l'avons dit plus haut, par le duc d'Orléans (Philippe-Égalité) malgré les protestations des propriétaires voisins, et entouré par les galeries, malgré les sarcasmes de la Cour. On créa les rues de Montpensier, de Beaujolais et de Valois, et le jardin ainsi tronqué devint public en 1786. Une ère nouvelle s'ouvrait.

En 1789, le jardin devint le forum de la Révolution.

Le 12 juillet Camille Desmoulins y arbora en signe d'espérance la cocarde verte qui fut bientôt remplacée par la cocarde tricolore. Une noble dame y fut fessée publiquement pour avoir osé conspuer le portrait de Necker, et un membre du clergé y subit le même sort pour avoir mal parlé du Tiers. Il fut obligé de faire amende honorable et de déclarer qu'il n'était « qu'un hibou qui ose fixer un aigle ». En 1791 on y brûla le mannequin du Pape et en 1792 celui de Lafayette. En 1793 Lepeletier de St-Fargeau y est tué par le garde du corps Paris, le lendemain du jour où il avait voté la mort de Louis XVI. Puis jusqu'au 1er janvier 1838, époque de la fermeture des jeux, le jardin vit défiler tour à tour sous ses arbres et ses galeries les tricoteuses, les incroyables, les muscadins, les royalistes, les alliés, les demi-soldes, et une foule sans cesse renouvelée de femmes du monde et de nymphes, de financiers, de filous, d'artistes, de provinciaux. Toute la vie était concentrée au Palais-Royal. En 1823 chaque arcade se louait 11 000 francs. Peu à peu la vogue disparut, et aujourd'hui le Palais-Royal est abandonné. Qui pourra jamais le ressusciter?

Au milieu du jardin se trouvait le Cirque du Palais-Royal, construit en 1788, qui était à moitié souterrain. La partie supérieure était toute en bois. Le duc d'Orléans en fit un manège transformable en salle de bal et de fêtes, puis ce fut un théâtre. Là se réunit d'abord le Club des Amis de la Vérité, puis le Club social qui avait comme orateur Fauchet, le futur évêque de Caen. Le club ferma en 1791 et le cirque, devenu Lycée des Arts, fut détruit en 1798 par un incendie. Le bassin correspond à l'emplacement d'une des tours de Charles V. En 1781, en faisant des travaux dans le jardin on a découvert deux

réservoirs de construction romaine et de nombreuses médailles également romaines. On a élevé en 1905 une statue à C. Desmoulins (œuvre du statuaire Boverie). La statue de Victor Hugo à Guernesey, par Rodin, a été placée en 1909. Le canon du Palais-Royal, qui de mai à octobre tonne à midi précis, se trouve sur la ligne du méridien de Paris (près de la statue d'Eurydice). Il est installé là depuis 1787. Avant on le tirait du haut de la maison du limonadier Cuisinier qui avait obtenu de Cambacérès pendant le Consulat la permission d'établir la Rotonde.

Nous allons rapidement faire le tour des galeries.

De la rue St-Honoré part la **galerie de Nemours**, qui doit son nom au duc de Nemours (1814-1896), fils du roi Louis-Philippe. Cette galerie aboutit à la **galerie du Théâtre-Français** qui est contiguë au théâtre : dans cette galerie nous voyons le monument de Larroumet (1906) par Paul Roussel.

En entrant dans le Palais-Royal, nous trouvons d'abord la **galerie de Chartres** qui longe la bibliothèque de la Comédie-Française, si bien dirigée par l'érudit M. Monval. La galerie de Chartres possède le Péristyle de Chartres et longe à l'ouest la seconde cour du Palais, au centre de laquelle se trouve en contre-bas une installation pour la production de l'électricité. Cette cour est bordée au nord par la **galerie de la Cour d'Honneur**, et à l'est par la **galerie des Proues** qui est décorée de proues de navires, en souvenir d'une des fonctions du Cardinal qui était surintendant de la navigation. La grande galerie vitrée qui se trouve au nord de la Cour d'Honneur est la **galerie d'Orléans** (1829) qui a remplacé les anciennes galeries de bois. L'Office colonial y est installé.

Galerie Montpensier.

Doit son nom au deuxième fils de Philippe-Égalité, le duc de Montpensier (1775-1807). La galerie s'appela galerie de la Loi et galerie de Quiberon. Elle commence au Péristyle de Montpensier, péristyle qui communique à la rue du même nom par le passage de Montpensier.

N° **1**. Était le restaurant Halavant (1850).

N° **6**. Club des Arcades (1785).

N^os^ **7** à **12**. Ancien café Corazza qui était le rendez-vous des Jacobins : Collot d'Herbois, Chabot, etc. Là se prépara la chute des Girondins et le triomphe de la Montagne. Fréquenté plus tard par Bonaparte, Talma, et des Italiens. Transformé en restaurant par Douix, ancien maître d'hôtel de Charles X. Vers 1850, le premier étage était occupé par le restaurant Chinon. Aux 9, 11 et 12 se trouvaient des maisons de jeux.

N° **13**. Emplacement de l'ancienne maison d'horlogerie Le Roy (1783) transférée en 1899 au 7, boulevard de la Madeleine.

N° **17**. Emplacement du Cabinet de figures de cire de Curtius (1796).

N° **18**. Chamfort y habita, dit-on, avant 1792, époque où il fut nommé conservateur de la Bibliothèque Nationale.

N° **23**. Estaminet de Rouen (1827).

N° **27**. Mlle Déjazet (1829-48).

N° **28**. Le libraire Louvet (1795), auteur des *Amours de Faublas*. Il avait épousé la belle Lodoïska, et fut membre de la Convention et du Conseil des Cinq-Cents. Sa boutique fut pillée par les royalistes. Café du Phénix (1827).

N° **33**. Lamennais (1852).

N° **36**. Là se trouvait le café des Mille-Colonnes (il y en avait une vingtaine réfléchies par des glaces) où trônait la belle Limonadière qui mourut religieuse. Hôtel meublé de Vauban (1785). Maison de jeux avant 1838. Café Guillemot vers 1850.

N° **44**. Là se trouvait en 1785 le Cabinet de Physique et de Mechanique de M. Pelletier. On y voyait l'Automate.

N° **48**. Était en 1785 l'hôtel meublé de Chartres.

N° **50**. Emplacement de l'ancien Café Hollandais qui avait une guillotine comme enseigne. Estaminet hollandais (1827) qui fut fréquenté par les Saint-Cyriens.

N° **54**. Les Fantoccini (spectacle des Fantoches) qui étaient avant sur le boulevard s'y installèrent en 1785.

Nos **57** à **60**. Emplacement du café Foy. C'est devant ce café que C. Desmoulins harangua la foule. Dans ce café Horace Vernet avait peint une hirondelle qui donna son nom à la maison actuelle. (Maison de l'Hirondelle.) C'était d'abord le rendez-vous des Muscadins : ils en furent chassés par les Jacobins qui purifièrent l'établissement en y brûlant du genièvre. Le café fut ensuite le rendez-vous des littérateurs et des hommes politiques. Au-dessus se trouvait le Salon des Échecs. Le poète Lebrun, dit le Pindare français, mourut dans la maison du café Foy en 1807. Au 60 était l'hôtel meublé de Montpensier en 1785.

Nos **66** et **67**. Café du Périgord (1827).

N° **71**. Optique et Taltanes turques de M. Zeller (1785).

Nos **68** à **75**. Théâtre du Palais-Royal (Voir rue de Beaujolais).

Nos **78** à **81**. Péristyle de Joinville qui doit son nom au fils de Louis-Philippe.

N° **75**. Était le restaurant Chatelain en 1827.

Galerie Beaujolais.

Doit son nom au fils de Philippe-Égalité, le comte de Beaujolais (1779-1808). S'appela galerie d'Arcole et parfois galerie de la Rotonde.

N° **80**. Estaminet de l'Univers au commencement du XIXe siècle.

N° **82**. Là se trouvait le café de Chartres qui fut fréquenté par les Muscadins. Le Grand Véfour, qui occupe actuellement les 80, 81, 82.

N° **83**. Là se trouvait le restaurant Véry, réputé pour sa cuisine.

N° **88**. Cercle littéraire sous la Restauration.

N° **89**. Ancien café du Caveau qui avait quatre arcades C'était le rendez-vous des Gluckistes et des Piccinistes. La Rotonde remplaça le Caveau, mais le café conserva son sous-sol qui était appelé le Caveau du Sauvage, et où on voyait un sauvage de contrebande. Au-dessus du café du Caveau se trouvait le Salon des Arts (1784).

N° **95**. **Passage du Perron**, dans les parages duquel se rassemblait l'écume de la Bourse, lorsque la Bourse se tenait au Palais-Royal dans la galerie dite de Virginie (1807).

N° **96**. Était l'hôtel meublé dit de l'Europe. Restaurant Hure (1785).

N° **98**. Là se trouvait le restaurant des Trois Frères Prouvencaux où Barras dînait avec Bonaparte.

Nos **100** à **102**. Était le café Lemblin (1805). Il était impérialiste et on y rencontrait les officiers en demi-solde. Cambronne, Fournier, Brillat-Savarin, Ballanche, Martinville, Boïeldieu le fréquentaient. Aujourd'hui magasin du Chien fidèle.

N° **102**. Club militaire (1785).

Nos **101** à **108**. Péristyle de Beaujolais.

N° **103**. Au sous-sol, ancien café des Aveugles, fréquenté jadis par les Sans-Culottes. Le caveau, auquel conduit un petit escalier, existe toujours comme taverne où on boit de la bière de Pilsen. On y voit des peintures murales de 1903 représentant des personnages de la Révolution : Danton, Mirabeau, Robespierre, Théroigne de Méricourt, St-Just, Mme Roland, C. Desmoulins, Marat, Ch. Corday, Barberoux, et des femmes peu habillées représentant les saisons. Le café des Aveugles avait, dès le commencement du XIXe siècle, un orchestre complet composé d'aveugles musiciens formés aux Quinze-Vingts. Il fut fermé sous le second Empire. Nous lisons sur les murs de cette curieuse taverne des citations de Taine concernant le caveau.

N° **104**. Était le magasin Corcellet qui avait un gourmand comme enseigne. (Voir 18, avenue de l'Opéra.) Au 106 est aujourd'hui le restaurant Philippe.

Galerie de Valois.

Doit son nom au fils de Philippe-Égalité, le duc de Valois, né en 1773, qui devint roi des Français sous le nom de Louis-Philippe. La galerie s'appela quelque temps galerie du Lycée et galerie des Bons-Enfants.

Nos **106** à **112**. Véfour jeune (Petit Véfour). Autrefois, en 1827, le 108 et le 109 étaient occupés par le café de l'Europe. Le 110 et le 112 étaient des maisons de jeux.

N° **113**. Café Février, où fut tué Lepeletier de St-Fargeau en 1793 par le garde du corps Paris. Au 113 aussi se trouvait une maison de jeux, la plus célèbre

des galeries. On y jouait le biribi, le trente et quarante, la roulette. Blücher y vint souvent lors de son séjour à Paris.

N° **116**. Était l'hôtel meublé d'Orléans en 1785.

N^os^ **119, 120, 121**. Ombres chinoises de Séraphin (1784-1855). On y voyait un spectacle mécanique et des feux arabesques. Au 121 était le Café Méchanique. L'*Almanach du Palais-Royal* de 1785 nous apprend que « les pieds des tables sont deux cylindres creux, dont le prolongement communique avec le laboratoire qui est au-dessous de la salle. Pour avoir ce qu'on désire il suffit de tirer un anneau au-devant de chaque cylindre : cet anneau répond à une sonnette qui avertit dans le laboratoire; alors une soupape s'ouvre pour recevoir la demande, se referme, et ne s'ouvre plus que pour laisser passer une servante à double étage ». N'est-ce pas là l'origine des Express-Bars actuels?

N° **127**. Fut maison de jeux.

N° **137**. Hôtel meublé de la Reine (1785). Café Anglais (1827).

N° **154**. Café de Paris vers 1850.

N° **156**. Là se trouvait le Club de Valois qui était contre-révolutionnaire.

N° **170**. Café de Valois fermé en 1841.

N° **174**. Le duc de Lauzun (1796).

N° **177**. Le coutelier Badin, chez lequel, dit M. Lenôtre, Charlotte Corday acheta le couteau qui devait tuer Marat. Librairie aujourd'hui.

N° **180**. Galerie du Jardin.

A l'extrémité de la galerie de Valois se trouve le Péristyle de Valois qui communique à la rue du même nom par le passage de Valois.

Les galeries du Palais-Royal possédèrent encore bien

des curiosités ou des célébrités, comme le Spectacle des Pygmées français (près du passage des Deux-Pavillons), le Musée des Enfants (1785), qui était situé au-dessus d'un café près des Variétés, le café Borel, le café Philharmonique, le café Polonais, le Concert des Amateurs (1783), le restaurant Lexcellent, le restaurant Beauvilliers, qui était situé au milieu de la galerie de Valois, des établissements de bains, des gaufriers, des marchandes de dentelles, de modes, des fleuristes, des maisons interlopes, etc., etc. Mais où sont les neiges d'antan? Ce que l'on y voit le plus aujourd'hui, ce sont des marchands de cartes postales!

Après avoir fait le tour des galeries du Palais-Royal, nous allons suivre les rues de Montpensier, de Beaujolais, et de Valois, qui, elles aussi, ont été formées au détriment de l'ancien jardin.

Rue de Montpensier (1784.)

Ouverte par le duc d'Orléans.

De 1796 à 1814 s'appela rue Quiberon. Rue Masséna en 1848. Elle a repris son nom primitif en 1852, en mémoire du second fils de Philippe-Égalité. Longe à l'ouest le Palais-Royal.

N° **11**. Balcon. Les 19 et 33 sont curieux.

N° **41**. Fenêtres intéressantes.

N° **45**. Ferrures de fenêtres.

Rue de Beaujolais (1784.)

Doit son nom au comte de Beaujolais, fils du duc d'Orléans, Philippe-Égalité. S'est appelée rue d'Arcole, puis rue Hoche. Sophie Arnould habitait la rue.

N° **19**. Théâtre du Palais-Royal, qui fut successivement Théâtre des Beaujolais (1784), Théâtre Montansier (1790), Théâtre de la Montagne (1793), Théâtre des Variétés jusqu'en 1806, Café Montansier (1813), Café de la Paix (1814), Théâtre du Palais-Royal (1830), Théâtre Montansier (1848), Théâtre du Palais-Royal (1851). Refait en 1880. Le théâtre des Petits-Comédiens du Comte de Beaujolais était un spectacle de marionnettes exploité par Gardeur-Lebrun (23 octobre 1784), puis par Desmarets en 1787. Mme Montansier acheta le théâtre en 1789 et il fut transformé par l'architecte Louis. (Intéressantes peintures dans le foyer public.)

N^os^ **17** et **15**. Acheté au duc d'Orléans par Jean-Baptiste Fontaine (1787) qui le revendit à Louis Colas de Brouville, sieur de Malmuse (1795). La maison, par la suite, devint la propriété de M. Hamel, l'historien de Robespierre. La Montansier en fut locataire et y habita avec son époux Nœuville. Elle y mourut en 1820.

Plusieurs historiens prétendent que cette maison aurait été achetée par la Montansier qui en aurait cédé une partie à Barras. Au rez-de-chaussée se trouvait le café de Chartres, fréquenté par des joueurs de dames, au-dessus la Montansier, et au-dessus l'appartement de Barras, relié à celui de la Montansier par un escalier en colimaçon. On raconte que Barras proposa à Bonaparte d'épouser Mme Montansier.

N° **22**. Au Canon du Palais-Royal (enseigne). Balcon.

N° **20**. Mascarons.

N° **18**. Balcon en fer forgé.

N° **16**. Balcon. Maison assez curieuse ainsi qu'au 14, à l'autre angle de la rue Vivienne.

N° **9**. Passage du Perron (1806). Là se tenaient les

escrocs, les marchands d'argent, et non des boursiers (1806 à 1826).

N° **6**. Passage des Deux-Pavillons. (Voir rue des Petits-Champs.)

N° **5**. Cette maison possède d'intéressantes boiseries au 3e étage.

Rue de Valois.

Ouverte en 1782 sur les jardins du Palais-Royal, et sur la Court-Orry, cul-de-sac par lequel on arrivait à la salle de l'Opéra brûlée en 1781. De 1798 à 1814, rue du Lycée, de 1848 à 1852 rue du 24-Février. Nom en l'honneur du fils aîné de Philippe-Égalité.

N° **50**. Curieuse échoppe de chaudronnier. (Une porte et une fenêtre.)

N° **48**. Cette maison, une des plus hautes de Paris, a neuf étages. Là se trouvait, il y a peu de temps encore, le curieux passage Radziwill, fermé aujourd'hui. (Voir 33, rue Radziwill.)

N° **36**. Jolies ferrures. Au 34 : mansardes.

N° **25**. Habité par M. Théodore Cahu, homme de lettres.

N° **20**. Hôtel de la Fontaine-Martel où habita Voltaire de 1732 à 1733. Autre entrée 9, rue Baillif.

Le mur mitoyen des maisons nos 16 et 14 suit la direction de l'ancien rempart.

N° **12**. Ancien hôtel.

* N° **10**. Intéressante façade de l'hôtel de la Chancellerie d'Orléans, dont nous parlons au 19 de la rue des Bons-Enfants. Cet hôtel jadis, avant la construction de la rue et de la galerie de Valois, donnait de plain-pied sur le jardin du Palais-Royal.

N° **15**. Habité par M. Prud'hon, sociétaire de la Comédie-Française.

Nos **8** et **6**. Aujourd'hui restaurant du Bœuf à la Mode. (Enseigne, Dorures, très beau balcon.) Hôtel Mélusine construit par Richelieu. Une très belle tapisserie y représentait Mélusine, la fée des romans de la Chevalerie. Mélusine passait pour la mère des Lusignan, et c'est pour cette raison sans doute que l'hôtel a été appelé parfois hôtel Mélusine-Lusignan. L'hôtel fut occupé par le célèbre poète Boisrobert, favori de Richelieu. Il fut possédé par le maréchal de Navailles, qui y mourut le 5 février 1684. Sa veuve le quitta ensuite pour aller habiter rue de Grenelle-St-Honoré où elle mourut. Au commencement du XVIIIe siècle c'était l'hôtel Duplessis-Châtillon. En 1752, le duc d'Orléans, père de Philippe-Égalité, le donne au marquis de Voyer, le bibliophile, neveu du grand chancelier d'Argenson, puis il fait retour à la famille d'Orléans. Mme de Montesson y habita quelque temps. Restaurant Méot de 1797 à 1847. Sous le second Empire, fréquenté par le prince Napoléon.

N° **6**. **Place de Valois**. Occupe l'emplacement des offices du Palais-Cardinal. Ouverte en 1796 au public. Avant 1867 c'était la cour des Fontaines, à cause des fontaines qui y étaient placées pour le service du Palais-Royal. En 1785, cette cour était habitée par la marquise de Barbentane, par le baron de St-Élix, le marquis de St-Marc, le marquis de Montholon, le comte d'Offémont, etc. Brossard habita le 5 en 1812. Plus tard la cour fut fréquentée par des saltimbanques. Au 4 de la place actuelle se trouve l'entrée du curieux passage Henri-IV aboutissant 7, rue des Bons-Enfants.

N° **2**. Là se trouvait la société savante créée en 1783 par l'aéronaute Pilâtre de Rozier sous le titre de Musée,

de Lycée en 1785 et d'Athénée en 1803. Le musée, où se trouvaient une bibliothèque et des machines de physique, servait de lieu de réunion pour les savants et les artistes de toutes classes. La Harpe y fit son cours de littérature. (Balcon).

N° **1. Passage de la cour des Fontaines**. Très intéréssant pavillon.

N° **1**. Était l'entrée de la salle de spectacle du Palais-Cardinal. (Voir l'inscription rue St-Honoré.)

Rue des Bons-Enfants.

Au XIIe siècle c'était : « le chemin par où l'on va à Clichy », puis rue des Escholiers-St-Honoré, en raison du collège ou hôpital des Bons-Enfants, fondé en 1202 dans cette rue et supprimé en 1602. Le compositeur Rameau mourut rue des Bons-Enfants en 1764. Mme de La Motte fit connaissance de Mirabeau à l'hôtel de Varsovie qui se trouvait dans la rue.

Nos **1**, **2** et **5**. Les chanoines de St-Honoré en étaient propriétaires ainsi que des maisons en face.

N° **7. Passage Henri-IV** (1862) conduisant à la place de Valois à travers les dépendances de l'ancien théâtre du Palais-Cardinal.

N° **8**. Très curieuse entrée du Cloître St-Honoré avec voûte et escalier bizarre. Un peu plus haut, vers le 12, se trouvait la petite église de Sainte-Claire.

N° **14**. Brillat-Savarin (1791).

N° **11. Passage de la Vérité** (1796), menant à la cour de Valois. Écusson. Ancienne inscription sur la voûte, nous apprenant qu'il y avait là un cabinet de lecture avec journaux du jour et de la veille.

N° **16. Rue Montesquieu** (1802). Se trouve sur l'em-

placement du collège des Bons-Enfants. Nom en l'honneur de l'auteur des *Lettres persanes* et de l'*Esprit des Lois* (1689-1753). Au 6 se trouve l'ancienne salle Montesquieu (1830 à 1855) qui fut un bal, puis un magasin à l'enseigne du Pauvre-Diable. C'est dans ce magasin que fut modeste employé M. Chauchard, l'un des fondateurs des magasins du Louvre. Depuis 1878, la salle est devenue un restaurant. (Bouillon Duval, et siège social de l'entreprise.) Au 7 est le **passage Montesquieu** (1811).

N° **13**. D'après son acte de décès, Gérard de Nerval y habita.

N° **17**. Derrières de l'hôtel Mélusine. (Voir 8, rue de Valois.)

* N° **19**. Hôtel dit de la Chancellerie d'Orléans. Rétabli par Boffrand aux lieu et place du petit hôtel de la Roche-Guyon, et décoré par Coypel. Bautru, comte de Serrant, chancelier du duc d'Orléans (1700). Sa femme Charlotte-Béatrice, princesse de Montauban. C'est pour elle que Boffrand réédifia l'hôtel, qu'elle revendit au Régent. La comtesse d'Argenson, une des maîtresses du régent, en était propriétaire en 1704. L'abbé Dubois, le futur cardinal et ministre de la Régence, y logea en 1708. Acquis en 1725 par le duc d'Orléans pour y installer la Chancellerie dont la charge venait d'être donnée au comte d'Argenson. Refait en partie en 1782 par de Wailly, pour le marquis de Voyer d'Argenson. Il fit plus tard retour à l'État. Bureau du journal *le Constitutionnel*. Sous Napoléon III, le facteur de pianos Pape. L'orfèvre Sandoz s'y installa en 1881, et en restaura les peintures. La baronne Thénard en est propriétaire. Occupé de 1896 à 1902 par l'Union Centrale des Arts décoratifs. Après être resté quelque temps inhabité, ce bel hôtel, qui abrite à un étage l'Union des Sociétés régimentaires, est

envahi par la Linotype (machine anglaise à composer). Très beaux plafonds de Coypel à l'intérieur. L'hôtel a été malheureusement surélevé. A la porte nous voyons un écusson avec l'inscription : Hôtel de la Chancellerie d'Orléans. Sous la voûte d'entrée se trouvent des statues et des bas-reliefs, et un fronton au-dessus de la porte (à l'intérieur.) Bornes montoirs, etc. M. Cain, le très aimable conservateur du musée Carnavalet, nous apprend qu'en 1824 Alexandre Dumas entra comme surnuméraire dans les bureaux du duc d'Orléans.

N° **24**. Emplacement de l'hôtel du comte de Serrant, neveu du chancelier du duc d'Orléans. Les maisons qui s'étendent au sud de cet hôtel du côté pair de la rue appartenaient aux chanoines de St-Honoré.

N° **26**. Façade décorée. Appartenait à M. Ranchin en 1780.

N° **21**. Hôtel de La Roche-Guyon (1636), d'Effiat. Le marquis d'Artagueste (1720). Appartenait en 1821 au notaire Bertrand. Commissariat de police aujourd'hui.

N° **23**. Lefebvre, lecteur du duc d'Orléans. Aymard de Clermont-Tonnerre (1740). Famille Boullay. Très curieuse entrée (Voir la cour). En face de cet hôtel se trouvait au XVIIe siècle un hôtel du Hallier. Cet hôtel, qui s'ouvrait rue Croix-des-Petits-Champs, était celui du maréchal du Hallier de l'Hospital, qui habita là avant d'aller s'installer place des Victoires.

N° **28**. Hôtel de la Guillonnière. Richelieu y habita quelque temps. Mis en loterie à la Révolution et gagné par le professeur danois Cramer qui le revendit au bibliophile Silvestre. Salle de vente de livres fondée en 1799. (Paul et Guillemin actuellement.) Escalier. Ferrures de fenêtres intéressantes.

N° **30**. Mainpoud de la Roche. Mme de Maisonrouge (1751). Claude Menant. M. Bonnet vers 1785.

N° **31**. Restes de l'hôtel de Courville. (Fenêtres de l'entresol.)

N° **32**. Emplacement de l'hôtel de l'Estoile (1640).

Rue Baillif.

Une partie du terrain fut adjugé en 1626 à Mathieu Baïf ou Baillifre, musicien de la chambre du Roi. Elle formait au commencement du XVIIe siècle le prolongement de la rue des Bons-Enfants et longeait le rempart. Le président Maupeou, père du ministre, habitait la rue. Au 1 *bis* se trouvent les bureaux de la *Gazette de France* fondée en 1631.

Rue Radziwill (1640).

Jadis rue Neuve-des-Bons-Enfants. Nom en souvenir du prince Radziwill, héros polonais (1734-1790), qui construisit le passage Radziwill. Il avait dans la rue un hôtel, disparu aujourd'hui. Mme de Pompadour, enfant, habita la rue en 1727.

N° **17**. Hôtel du président Maupeou qui était aussi propriétaire rue Baillif. (Mansardes.)

N° **19**. Hôtel du duc de Noirmoutiers, antérieurement hôtel Colbert. (Trophée. Mascarons.) Aujourd'hui hôtel meublé de Bruges.

N° **21**. Ancien hôtel de Thézan.

N° **23**. Hôtel meublé à l'enseigne du Dauphin. (Mansarde.)

N° **27**. Lucarnes à poulies ainsi qu'au 29.

N° **33**. Là se trouvait encore en 1903 le très curieux

passage Radziwill (1782) dit Passage noir. Il possédait plusieurs étages et aboutissait 48, rue de Valois. Cette maison, qui était autrefois l'hôtel meublé de Montholon, possède encore un très intéressant escalier à double révolution. Deux personnes peuvent y monter à la fois sans se rencontrer.

La rue longe à l'ouest un côté de la Banque de France. La construction qui fait saillie, dite trompe, a été exécutée par Mansard pour ne pas avoir à toucher à la galerie dorée de l'hôtel de Toulouse, galerie qui fut achevée par Robert de Cotte.

A l'angle de la rue des Petits-Champs, sur le mur du poste de la Banque, nous voyons une ancienne inscription : Rue Neuve-des-Bons-Enfants.

Rue La Vrillière.

La rue existait en 1652. Elle doit son nom à l'hôtel de M. de La Vrillière, ministre de Louis XIV.

* Nos **1** et **3**. Hôtel construit en 1635 pour le secrétaire d'État de Louis XIV, Phélippeaux de La Vrillière. Rouillé, maître des requêtes et riche fermier des postes (1705). Le comte de Toulouse, fils de Mme de Montespan (1713). Son fils le duc de Penthièvre, surnommé le bon Duc. La princesse de Lamballe, belle-fille du duc de Penthièvre. Florian, qui était entré au service du duc de Penthièvre en 1768 en qualité de page, y logea ainsi que Piganiol de la Force. L'hôtel fut séquestré à la Révoluton. Imprimerie Nationale ou du *Bulletin des Lois de la République*. La Banque de France, qui avait ses bureaux dans l'hôtel Massiac (ancien hôtel du Hallier), s'y installa définitivement en 1812.

L'hôtel fut transformé par Robert de Cotte et décoré

par Coustou, le Lorrain, Oudry, etc... Il fut visité en 1784 par Gustave III de Suède et le prince Henri de Prusse. Les bâtiments au coin de la rue Radziwill et de la rue La Vrillière sont les seuls restes à peu près intacts de l'ancien hôtel de Toulouse. C'est dans une mansarde de ce côté que demeurait Florian. L'hôtel fut agrandi en 1859.

La façade monumentale de la rue Croix-des-Petits-Champs et les bâtiments en retour sur la rue Baillif sont de l'architecte Crétin (1853). La façade sur la rue La Vrillière a été refaite de 1870 à 1875, ainsi que la grande galerie. Cet hôtel réédifié de toutes pièces aujourd'hui, renfermait des peintures et des bas-reliefs magnifiques qui ont été conservés en partie. La magnifique salle dorée des Fêtes, dite galerie de Toulouse, qui avait été achevée par Robert de Cotte, a été refaite de 1868 à 1875. Elle sert aujourd'hui à l'Assemblée générale des actionnaires de la Banque de France. La restauration est de M. Questel, les sculptures de Vassé et de Jules Thomas (les quatre parties du monde).

N° 6. Enseigne : A la Petite Biche.

N° 2. Maison à tourelles, trompe et balcon, très curieuse Elle appartenait en 1750 à l'architecte Leduc. Bureau du journal *l'Union*. Majorat de la famille Portalis. Vieille inscription de rue : Rue de la Vrillière.

Rue Croix-des-Petits-Champs.

La rue existait au XIVe siècle sous le nom de rue des Petits-Champs, mais elle ne fut réellement percée que vers 1600 et prit son nom actuel en 1633. Sa dénomination lui vient d'une croix édifiée par Étienne de Bonpuits. échevin, sur l'emplacement du 12. Bossuet habita de

1699 à 1702 la maison d'angle de la place des Victoires (52 actuel reconstruit et 3, place des Victoires). Le docteur Guillotin habita la rue en 1810. L'extrémité nord de la rue s'appela quelque temps rue d'Aubusson.

N° **45**. Balcon.

N° **52**. Là se trouvait le bureau des voitures : les Favorites.

N° **43**. Maison à tourelles (Voir 2, rue Radziwill).

N° **48**. Ancien bureau de la Compagnie du Sénégal. Aujourd'hui hôtel meublé du Sénégal. La Tour d'Auvergne, avant d'aller à Passy, habitait rue Croix-des-Petits-Champs la maison de la Marine. C'est sans doute l'hôtel meublé actuel.

N° **42**. Emplacement de l'ancien hôtel de Lussan (1789) qui fut transformé en Mont-de-Piété au commencement du XIXe siècle.

N° **31**. Emplacement de la maison de Mathurine la Folle, qui aida à faire arrêter Jean Chatel qui tenta d'assassiner Henri IV en 1594.

N° **27**. Hôtel meublé du Levant. Bel escalier.

N° **23**. Hôtel de Gesvres. Le Normand de Tournheim, fermier général et oncle du mari de Mme de Pompadour, le loua en 1743. Il y logea sa nièce ainsi que les parents Poisson. Louis XV y eut ses premiers rendez-vous. Mme Poisson y mourut en 1745. L'hôtel appartenait à Frédéric de Veynes de la Tour du Pin à la fin du XVIIIe siècle. En 1846 il était aux mains de la famille Brion, le loueur de voitures de la rue Basse-du-Rempart. Cet hôtel renferme un plafond à poutrelles peintes de l'époque Louis XIII. Balcon en fer forgé du XVIIe siècle. Consoles à têtes de bélier.

N° **20**. Charlotte Bourette, la Muse limonadière célébrée par Dorat, le duc de Gesvres, le roi de Prusse, etc.

N° **16**. Bureau des *Petites Affiches* sous la Révolution. Elles avaient été créées en 1751.

N° **21**. Au fond de la cour, restes de l'hôtel de Bazin de la Bazinière, trésorier de l'épargne. Servit de résidence au XVIe siècle à l'abbé de St-Honoré. Henriette de France, veuve de Charles Ier d'Angleterre, vint y habiter quelque temps avant d'aller au Palais-Royal. Hôtel meublé de Bretagne, où d'après la légende descendait le chevalier de Faublas. C'est dans cet hôtel, dit-on, que Louis XV voyait Mme d'Étioles. Propriété de la famille de Juigné avant la Révolution. Confisqué et propriété nationale. Mis en loterie et gagné par un Hollandais. Le comte de Maulevrier, neveu de Colbert, s'y tua au commencement du XVIIIe siècle en se jetant par la fenêtre. Ange Pitou habita cette maison comme libraire. Le journal l'*Éclair* à ses débuts.

N° **13**. Emplacement de la maison, jadis à l'image de Notre-Dame où habita Malherbe de 1606 à 1627. (Inscription.) Aujourd'hui les *Petites Affiches* qui étaient antérieurement 41, rue J.-J.-Rousseau.

N° **10**. **Rue du Pélican**. Portait au XIVe siècle un nom obscène et était remplie de « bouticles à peschié ». Rue Purgée pendant la Révolution, rue de la Barrière-des-Sergents en 1806; sous l'Empire elle reprit son nom de Pélican. On peut jeter un coup d'œil sur les : 4, 6 et 8. Le 9 s'intitule : Restaurant à Robespierre.

N° **7**. Entrée du **Cloître St-Honoré**. — Ce cloître bordait l'église de ce nom dont la grosse tour datait de Philippe le Bel. Cette église, démolie en 1793, se trouvait sur l'emplacement des 12, 14 et 16 actuels. Cette église paroissiale et collégiale avait été fondée en 1204 sous le vocable de St Honoré, évêque d'Amiens au VIIe siècle. La Compagnie des boulangers de Paris y célébrait sa

fête patronale. Elle subsista jusqu'en 1790. Depuis, son territoire restreint au cloître, fut enclavé dans la paroisse St-Eustache. Elle avait été réparée en 1579 et contenait le mausolée du cardinal Dubois exécuté par Coustou. Lenoir, directeur des Monuments français en 1793 fit gratter les inscriptions du monument pour le sauver, et la statue de l'ancien ministre du Régent est actuellement à St-Roch. Sa place est-elle bien dans une église? Le Cloître St-Honoré communique avec la rue Montesquieu par le passage Montesquieu au 3 et avec la rue St-Honoré par le passage d'Athènes au 16.

N° **2**. Emplacement de l'hôtel de Maulevrier. En face se trouvait la Croix des Petits-Champs, jadis Croix de Bonpuits.

La Gourdan, fameuse entremetteuse au XVIIIe siècle, surnommée la surintendante des plaisirs de la Ville et de la Cour, ou la Petite Comtesse, habitait la rue, peut-être au 16. Elle possédait aussi une maison rue St-Sauveur et rue des Deux-Portes.

Rue du Bouloi.

S'appelait en 1359 rue aux Bouliers. Doit son nom à un jeu de boules. Le peintre A. Vestier habita la rue.

N° **2. Galerie Vero-Dodat** (1826) sur l'emplacement de l'hôtel de Poisson de Bourvalais, et du financier Quatremère sous Louis XVI. Rachel habita ce passage qui doit son nom à deux charcutiers. Au 13 du passage s'installa le journal *la Caricature* à son début (Voir les plafonds de la galerie).

N° **4**. Emplacement de l'hôtel de Dreux d'Aubray, lieutenant civil de la Ville sous la régence d'Anne d'Autriche et père de la Brinvilliers. — La Reynie, le célèbre lieu-

tenant civil, lui succéda dans l'hôtel et dans la fonction. Nicolas de La Reynie, seigneur de St-Sulpice (1715). Jacques d'Alby, conseiller du roi. Rouillé de Boissy, conseiller honoraire au Parlement. Actuellement imprimerie Paul Dupont.

N° **5**. Vieil hôtel meublé du Bouloi. Escalier intéressant, avec balustres de bois à partir de l'entresol.

N° **3** et **10**. Hôtel du duc de Lude (1675). Mascarons, cour assez curieuse et escalier amusant.

N° **9**. Ancien hôtel meublé de Notre-Dame (1796). Grande voûte. En 1822 c'était le bureau des « Jumelles », diligences pour Dieppe, comme le rappelle l'hôtel meublé en face, au 16. (Hôtel des Jumelles.)

N° **11**. Emplacement de l'hôtel du maréchal Clerambault, ami de St-Évremond.

N° **18**. A appartenu à l'hospice de l'Humanité pendant la Révolution (Hôtel meublé du Commerce).

N° **20**. Pellegrain de Lestang (1739). Fut école libre de jeunes filles avant 1906. (Ferrures.)

N° **15**. Restes de l'hôtel de Lussan.

N° **22**. Emplacement de l'hôtel du chancelier Séguier, puis de la cour des Fermes. (Voir 15, rue du Louvre.)

N^os^ **19**, **21** et **23**. Ancien couvent des Carmélites. Ces religieuses venaient de la rue St-Jacques et s'établirent là au moment de la Fronde; cet asile temporaire devint ensuite une sorte d'hospice pour les sœurs délicates. Une communauté distincte s'y établit en 1664, et en 1682 le couvent fut transporté rue de Grenelle. Ferme des Tabacs. Administration des Domaines. Messageries. (Voir la cour du 21 avec gaines et bustes, bornes cerclées de fer, etc.)

Rue Coquillière.

Cette rue doit son nom à Coquillier, bourgeois de Paris du XIIIe siècle qui fit bâtir une partie des maisons de la rue, et vendit la sienne au comte de Flandre. Ce dernier habitait l'hôtel qui s'étendait sur l'emplacement de la Bourse du Commerce et de l'hôtel des Postes.

N° **35**. Ancien hôtel du XVIIIe siècle. (Balcon.)

N° **31**. Ancien couvent des Carmélites (Voir 21, rue du Bouloi). En face était l'hôtel de Gesvres qui fut habité par le ministre Chamillart, le duc de Gesvres, le maréchal de Coigny qui y mourut en 1759, par Gentil Bernard, son secétaire, par Etienne Delessert (1777) et par Casimir Perier, la victime du choléra de 1832.

N° **34**. Enseigne du Postillon.

N° **40**. Au Coq Pas Sot (Enseigne).

N° **42**. Maison ancienne au coin de la rue Herold.

N° **44**. Cour assez intéressante. (Mansardes.)

N° **17**. Enseigne d'un marmiton.

N° **7**. Là passait le mur de Philippe-Auguste. Il en reste ici un fragment à découvert sur une hauteur de 7 à 8 mètres pour une largeur de 6 mètres environ.

Rue Jean-Jacques-Rousseau.

La partie de la rue qui est située au nord de la rue Coquillière s'appelait jadis rue Plâtrière, la partie au sud s'appelait avant 1868, rue de Grenelle-St-Honoré. La rue Plâtrière existait déjà au XIVe siècle, et conduisait à la Plâtrière de Maverse, située non loin de là. Elle perdit son vieux nom en 1791 pour prendre celui de Jean-Jacques-Rousseau, en l'honneur du célèbre philo-

sophe qui habita le 2, rue Plâtrière, de 1770 à 1778. Bossuet habita la rue Plâtrière non loin de la communauté de Ste-Agnès qui avait été fondée en 1678, et fut supprimée en 1790. Cette communauté s'étendait jusqu'à la rue du Jour. Marat a logé au deuxième étage d'une maison faisant partie de la rue de Grenelle-St-Honoré (c'était le 15 *bis* de la rue J.-J.-Rousseau en 1872). Le comte de Fautras était propriétaire de l'immeuble sous la Restauration, et il s'y est tenu, dit-on, en 1848, des réunions secrètes dans le jardin d'un limonadier, facilitées par des communications souterraines. Fragonard habita le 5 de la rue de Grenelle-St-Honoré en 1810.

L'hôtel des Postes construit en 1880 occupe l'emplacement de l'hôtel des comtes de Flandre du XIIIe siècle. Cet hôtel fut démoli en 1543 et il fut remplacé par l'hôtel de Bullion (1630) qui devint plus tard hôtel des ventes publiques et par l'hôtel d'Epernon (1652) qui devint hôtel d'Hervart, puis hôtel d'Armenonville en 1728 et qui fut affecté au service des postes en 1757, après avoir servi d'habitation au fermier général Brissard. C'est à l'hôtel de Bullion que s'imprimait le journal *la Réforme* en 1848. Comme le rappelle une inscription placée sur l'hôtel des Postes actuel, La Fontaine mourut en 1695 à l'hôtel d'Hervart, qui s'élevait sur cet emplacement.

N° **72**. Là se trouvaient quelques vestiges des anciens remparts de Philippe-Auguste disparus au moment de la construction de la caserne des pompiers.

N° **70**. Caserne de pompiers depuis 1875. Emplacement en 1652 de l'hôtel de l'archevêque de Reims Le Tellier, hôtel qui fut englobé en 1713 dans la communauté de Ste-Agnès. Là aussi s'élevaient deux hôtels appartenant à Mme de Harlay, marquise de Moussy, qui

les offrit en 1678 aux Filles de Ste-Agnès, qui furent supprimées en 1790. (Sur les remparts de Philippe-Auguste.)

N° **68**. Cour avec motifs de sculpture. Cadran solaire. Escalier. Porte. Mansardes.

N° **64**. Motifs de sculpture au-dessus de la porte à clous.

N° **55**. Emplacement de la rue Gutenberg ouverte en 1888 et supprimée pour le service des équipages de la poste. Elle devait son nom à l'inventeur de l'imprimerie mort en 1468.

N° **56**. Porte surmontée de lions. Inscription posée par les soins de la commission du Vieux Paris : rue Plâtrière.

Nos **54** et **52**. Là s'élevait au XVIIe siècle l'hôtel de Châteauneuf qui devint hôtel de Laval en 1765.

Entre le 51 et le 41, sur l'emplacement des rues du Louvre et Coquillière, s'étendait l'hôtel de Flandre qui appartenait à la veuve du président Baillet en 1560, en 1573 à Françoise d'Orléans, puis à son fils Charles de Bourbon, amant de la reine Margot. En 1605 il était habité par le duc de Montpensier et par le maréchal duc de Bellegarde en 1612. Il fut reconstruit en 1615 par Androuet du Cerceau pour le chancelier Séguier qui y donna l'hospitalité à l'Académie française. La reine Christine de Suède y assista à une séance en 1656. Acheté par les fermiers généraux dans les dernières années du XVIIe siècle. Hôtel des Fermes, puis cour des Fermes. (Voir 15, rue du Louvre.)

N° **37** et **35**. Emplacement de l'hôtel La Ferrière où mourut Jeanne d'Albret en 1572. Jeu de courte paume. Bal dit de la Redoute. Lieu de réunion politique sous le second Empire. Légué à l'Assistance publique

par M. Leprince. Annexe de la Bourse du Travail. (Mascarons.)

N° **33.** Façade décorée. *Bulletin des Halles* (1846-1877). Imprimerie de la Bourse du Commerce.

A peu près en face de la rue des Deux-Écus, du côté impair demeurait le peintre Boucher en 1745.

N° **19.** Cour avec fontaine. Galerie Vero-Dodat à côté.

N° **15.** Vieille maison. Hôtel meublé, dit de la Martinique.

N° **18.** Ancienne cour des Messageries nationales créée en 1728, qui aboutissait au 130, rue St-Honoré, sur l'emplacement de la rue du Louvre.

Emplacement d'un ancien hôtel construit sous Henri II par André Blondel de Rocquencourt, contrôleur général des finances. Il le donna à la duchesse de Valentinois, après la mort de laquelle l'hôtel passa à sa postérité. Il fut habité par le duc de Bouillon et par Achille de Harlay, troisième du nom, qui y demeura jusqu'en 1689, époque où il fut nommé premier président. En 1713 c'était l'hôtel de Puysieux, et en 1714, il appartenait à M. de Verthamont, premier président du Grand Conseil. L'hôtel s'ouvrait rue d'Orléans-St-Honoré (rue du Louvre).

N° **20.** Hôtel du maréchal Clérambault. Hôtel garni, dit des Empereurs, actuellement. Rampe d'escalier en fer forgé.

N° **22. Rue des Deux-Écus.** Cette rue qui existait depuis le XIIIe siècle et devait son nom à une enseigne allait primitivement de la rue de Grenelle-St-Honoré (J.-J.-Rousseau) à la rue des Prouvaires. Entre la rue des Vieilles-Étuves (Sauval) et la rue du Four (Vauvilliers) elle s'appelait rue de la Hache au XVe siècle. La partie qui subsistait entre la rue Vauvilliers et la rue du Louvre vient de lui être enlevée (1907) au profit de la

rue Berger, et il n'en reste plus aujourd'hui que le petit tronçon compris entre la rue Jean-Jacques-Rousseau et la rue du Louvre. Au 33, vieille maison avec balcon et escalier intéressant. Ce tronçon longeait au sud les jardins du monastère des Filles Repentantes, monastère qui fut acquis par Catherine de Médicis pour la construction de son hôtel. Après avoir traversé la rue du Louvre et fait quelques pas dans la rue Berger (ancienne rue des Deux-Écus dans cette partie) nous arrivons à la rue Sauval.

Rue Sauval.

Existait au XIVe siècle. S'appela rue des Estuves-aux-Femmes, et rue des Vieilles-Étuves-St-Honoré avant 1865. Nom en l'honneur de l'historien de Paris (1620-1670). La partie entre la rue Berger et la rue de Viarmes a été créée en 1765 et s'est appelée rue Devarenne. Ce tronçon a été réuni en 1865. Molière naquit en 1622 dans une maison dite du Pavillon, au coin de la rue St-Honoré et de la rue Sauval. La maison démolie est représentée par le 2 actuel. Le cercle de la Critique musicale et dramatique a fait poser en 1876 une inscription commémorative sur cette maison du côté de la rue St-Honoré, mais cette inscription est à peine lisible.

N° **6**. Escalier à vis au fond de la cour à droite.

N° **8**. Porte à clous et ancienne maison ainsi qu'aux 10 et 12. Du 12 au 16, angle de la rue Berger, les maisons appartenaient à Catherine de Médicis qui habitait à côté son hôtel, dit de la Reine. Ces vieilles maisons viennent d'être démolies (1907).

N° **9**. Porte intéressante.

N° **11**. Depuis cet emplacement jusqu'à l'angle de la

rue Berger, se trouvaient les dépendances de l'hôtel de Brissac, qui s'étendait sur la rue des Deux-Écus et la rue d'Orléans. Avant les démolitions de 1907 et la mise à l'alignement de la rue Berger (ancienne rue des Deux-Écus dans cette partie) on voyait encore quelques restes de cet hôtel au 11 de la rue Sauval. Dans cet hôtel de Brissac qui datait du commencement du XVIIe siècle, Bussy-Rabutin descendit avec sa fille au début du procès avec La Rivière.

N° 16. A la Raquette d'Or (Enseigne).

Rue de Viarmes.

Rue circulaire qui entoure la Bourse du Commerce qui a remplacé en 1889 l'ancienne Halle aux Blés construite par M. de Viarmes, prévôt des Marchands (1768). Dans cette Bourse du Commerce nous voyons des peintures de Luminais et de Clairin.

Sur l'emplacement de cette Bourse du Commerce et des rues avoisinantes s'élevait jadis l'hôtel de Nesle. Les seigneurs de Nesle qui l'avaient construit le donnèrent à St Louis et celui-ci en gratifia sa mère, la reine Blanche, qui, d'après Sauval, y serait morte en 1252. Charles de Valois et d'Anjou posséda ensuite l'hôtel jusqu'à sa mort en 1325. Son fils Philippe de Valois, régent, en gratifia, en 1327, Jean de Luxembourg dit l'Aveugle, roi de Bohême, qui y résida souvent, et l'hôtel fut dit hôtel de Bohême ou de Behaigne, d'après la prononciation de l'époque. Le roi de Bohême, ami de la France, ayant été tué à la bataille de Crécy en 1346, sa fille Bonne hérita de l'hôtel. Elle avait épousé Jean, duc de Normandie, qui fut roi de France, mais elle ne fut jamais reine étant morte en 1349 avant l'avènement

de son mari, Jean dit le Bon (1350). Son fils qui fut Charles V, donna l'hôtel en 1355 au comte de Savoye. En 1372 il appartenait à Louis, duc d'Anjou, évadé d'Angleterre, frère de Charles V et fils, comme lui, de Bonne de Luxembourg. Sa veuve, Marie de Châtillon, vendit l'hôtel en 1388, quatre ans après la mort de son mari, au roi Charles VI, qui en fit l'acquisition pour son frère Louis de France, duc d'Orléans, et dès lors l'hôtel est dit d'Orléans.

Les ducs d'Orléans l'agrandirent aux détriment des terrains provenant de l'enceinte de Philippe Auguste (chemins de ronde, murs, fossés et remparts) et Louis II, duc d'Orléans donna ces agrandissements aux Filles Pénitentes qui y construisirent leur monastère en 1497. En 1498 le roi Louis XII, l'année même de son avénement donna le reste de son hôtel d'Orléans à Robert de Framezelles, et ce dernier revend cet ancien hôtel de Bohême aux Filles Pénitentes. Celles-ci habitèrent ce terrain pendant soixante-dix-huit ans.

En 1572, Catherine de Médicis, craignant le voisinage de St-Germain l'Auxerrois, à cause d'une prédiction d'un astronome, abandonna les Tuileries. Elle acheta l'hôtel d'Albret qui s'ouvrait rue du Four (Vauvilliers) et acquit ensuite plusieurs maisons entre cette rue du Four et la rue d'Orléans; puis elle expropria les Filles Pénitentes, dont le monastère s'étendait entre les rues d'Orléans, la rue de Grenelle-Saint-Honoré, la rue Coquillière, et la rue des Haches (Berger). Les religieuses furent transférées rue St-Denis, à St-Magloire, et la reine supprima la portion de la rue d'Orléans qui séparait les deux terrains, celui des Filles Pénitentes et celui de l'ancien hôtel d'Albret qui, reconstruit par Philibert Delorme et Jean Bullant, était devenu l'hôtel de la

Reine. Catherine de Médicis mourut dans son hôtel en 1589. Elle l'avait légué à Christine de Lorraine, sa petite-fille, épouse de Ferdinand Ier, grand-duc de Toscane, mais ce testament ne put être exécuté à cause du grand nombre de dettes de la reine.

A la mort de la reine l'hôtel fut adjugé à Charles de Bourbon, comte de Soissons. Il fut encore agrandi par l'acquisition de plusieurs maisons et passa en 1642 aux princes de Carignan. Les jardins servirent de marché aux actions de Law. Il fut détruit en 1749. Il n'en reste qu'une belle colonne cannelée d'ordre dorique, construite par Bullant en 1572. Cette colonne, dite colonne de l'Horoscope, haute de 30 mètres, renferme un escalier par lequel la reine se rendait sur la plate-forme pour consulter les astres avec son familier Ruggieri. Cette colonne fut sauvée en 1748 par Petit de Bachaumont, des mains des architectes qui allaient la démolir en même temps que l'hôtel de Soissons et donné à la Ville à la charge qu'elle ne serait pas détruite. (La fontaine est de 1819. Inscription sur la colonne, et chiffres.)

Sur l'emplacement de cet hôtel, qui fut donc successivement hôtel de Nesle, de Bohême, d'Orléans, de la Reine, de Soissons, de Carignan, on construisit en 1767 la Halle aux Blés qui fut incendiée en 1802, reconstruite en 1807 et incendiée de nouveau en 1845. Cette halle aux blés a été remplacée en 1889 par la Bourse du Commerce. — Reléguée dans un grenier de la Bourse se trouve une plaque de marbre avec le médaillon de Philibert Delorme et cette inscription : Sur l'emplacement de la Halle aux Blés et des rues avoisinantes, s'élevait l'hôtel de la Reine, nommé plus tard hôtel de Soissons, construit pour Catherine de Médicis par Philibert Delorme.

La rue de Viarmes communique avec la rue du Louvre par **la rue Adolphe-Jullien.** Ce nom a été donné à cette voie d'accès en 1904 en mémoire du critique musical né en 1827.

N° **33. Rue Clémence-Royer.** Nom donné en 1904 à la voie d'accès nord de la Bourse du Commerce, en mémoire de la femme auteur, traducteur de Darwin (1830-1901).

N° **22. Rue Oblin.** — Cette rue faisait au XIIIe siècle partie de la rue de Nesle qui allait de la rue St-Honoré à la rue Coquillière. Quand l'hôtel de Nesle fut donné au roi de Bohême, la rue de Nesle prit le nom de rue de Bohême jusqu'en 1391, époque où elle prit le nom d'Orléans du nom du nouveau propriétaire de l'hôtel. Au XVe siècle, la rue est dite des Filles-Pénitentes (1498-1572), à cause du couvent établi dans l'ancien hôtel d'Orléans. Catherine de Médicis la supprima en 1579, mais il en subsista deux tronçons. Celui du sud, compris entre la rue St-Honoré et la rue des Deux-Ecus, a été absorbé par la rue du Louvre en 1888, et l'autre tronçon est actuellement la rue Oblin, qui en 1765 a dû son nom aux Oblin, entrepreneurs de la Halle aux blés — Charles Oblin, l'un de ces entrepreneurs, était homme d'affaires de Louis XV et propriétaire d'une grande partie des terrains provenant de l'hôtel de Soissons. La rue possède de vieilles maisons comme le 7, le 6, le 4. Au 2 enseigne de la Croix d'Or.

N° **8. Rue de Vannes** (1672). Percée sur l'emplacement de l'hôtel de Soissons Nom en mémoire de M. de Vannes, procureur du roi au moment du percement de la rue. A l'angle de la rue Berger, balcon intéressant et écusson. Au 1 vieille inscription murale du nom de la rue à moitié cachée par la plaque actuelle.

Avant 1860 la rue de Viarmes communiquait avec la

rue de Grenelle-St-Honoré par les rues de Sartine et Mercier qui avaient été créées, la première en 1765 et la seconde en 1760. Elle communiquait avec la rue des Deux-Écus (rue Berger) par la rue Babille (1765).

Rue Vauvilliers.

Date du XIIIe siècle. S'appela rue du Four-St-Honoré avant 1864, et devait ce nom au four banal de l'Évêque. Son nom actuel lui a été donné en mémoire de l'helléniste et homme politique (1737-1801). Presque chaque maison dans le haut de la rue est décorée d'une enseigne :

N° **4**. Enseigne de marchand de bois.

N° **10**. Curieuse maison.

N° **9**. Entrée avec bornes. Escalier au fond de la cour.

N° **19**. Écu sculpté.

N° **21**. Au Panier fleuri.

N° **23**. A mon Idée.

N° **27**. Ancien restaurant du Pied de Mouton (Trophées).

N° **33**. Ancien hôtel meublé de Cherbourg où descendit Bonaparte en 1787. (Aujourd'hui boucherie.)

N° **35**. Au Chat qui pelote (1727).

N° **37**. Au Soleil d'Or. Ancien bureau de la corporation des faïenciers.

N° **39**. Au Baromètre (Ferrures).

N° **43**. S'intitule : Au rendez-vous des pères tranquilles de Paris.

N° **45**. Au Mouton Blanc.

Rue du Jour.

S'appelait en 1216 rue Raoul-Roisolle et plus tard rue Jean-le-Mire. Doit son nom à une maison ou séjour

que Charles V y fit construire (1370). De là le nom de Séjour, puis du Jour par altération. Elle longeait la muraille de Philippe Auguste.

* Église St-Eustache. Sur son emplacement s'élevait en 1200 une ancienne chapelle dite de Ste-Agnès. L'église actuelle, peut-être la plus belle de Paris, fut commencée en 1533 par Pierre Lemercier. Le chœur, la croisée et les bas-côtés étaient terminés en 1635, époque où on commença les travaux de la nef. L'église, sauf le portail et certaines chapelles, fut achevée en 1637 et consacrée le 26 avril de cette année, comme nous le dit une plaque rétablie en 1810 (à droite en entrant). Le portail commencé par Mansart de Jouy en 1775 fut achevé en 1788 (deux styles différents). La crypte qui se trouve sous la chapelle de la Vierge est un reste de l'ancienne chapelle Ste-Agnès. (Voir 1, rue Montmartre.) Les orgues actuelles sont de 1854, les autres ont été incendiées en 1844. L'église a été restaurée intérieurement de 1846 à 1854 : on a découvert des peintures intéressantes sous le badigeon de six chapelles. — Depuis la Révolution, comme nous le disent deux inscriptions placées à droite en entrant, la paroisse St-Eustache a absorbé les territoires de l'ancienne église paroissiale des Sts-Innocents, et de l'ancienne église paroissiale et collégiale de St-Honoré.

Dans l'église St-Eustache fut baptisé Richelieu. Colbert, Voiture, Rameau, Benserade, Vaugelas, le maréchal de La Feuillade, Tourville, Chevert, Mme de Tencin, etc., y furent inhumés. Voir le tombeau de Colbert par Coysevox, tombeau qui a été sauvé par Lenoir; le médaillon de Chevert fait par Maulevant en 1771, avec une épitaphe de d'Alembert, la plaque pour Rameau (1764). Samuel Bernard (1739) ainsi que sa

belle-fille Bonne de St-Chamans, épouse de Gabriel Bernard, sont enterrés dans l'église. Nous y voyons aussi des inscriptions relatives aux sépultures de messire Martin Cureau, médecin du roi, mort en 1669, du chancelier François de Bastard, mort en 1780, de la famille Chantereau, de la famille Nau de Champlouis, du comte de Sarcus, brigadier des Armées du Roi mort en 1787, etc. etc. Pendant la Révolution, l'église fut le temple de l'Agriculture. Là eurent lieu les funérailles de Mirabeau en 1791 et la Fête de la Raison en 1793.

N° **3**. Ancienne maison. Au Cadran d'Or.

N° **5**. Au Beau Noir.

N° **7**. Façade ancienne restaurée en 1907.

N° **11**. Ancienne maison ainsi qu'aux : 15, 19, 6.

N° **4**. Hôtel des abbés de Royaumont (1612). Montmorency-Boutteville, qui fut décapité en 1628, y avait établi une salle d'armes. Son fils posthume, le maréchal de Luxembourg, le vainqueur de Fleurus. Cabinet littéraire en 1786. Aujourd'hui marchand de porcelaine à l'enseigne des Armes de France. Du 4 nous avons un très bel aspect de l'église St-Eustache.

*N° **25**. L'historien Lefeuve y voit les restes du Séjour de Charles V. Attributs de musique, de chasse, écusson surmonté d'un casque, jolies ferrures, consoles. Très bel escalier avec rampe et pilastres en pierre jusqu'au premier étage, puis en bois pour les deux autres étages. Dans le péristyle très beaux médaillons au plafond. L'hôtel actuel, de l'époque de la Renaissance, fut la cure de St-Eustache (Maîtrise).

N° **29**. Restes d'un arceau. Hôtel de Montmort et de Coursillon.

Rue Montmartre.

(Tronçon compris depuis l'origine de la rue jusqu'à la rue Étienne-Marcel.)

La partie de la rue entre la rue Rambuteau et la rue Étienne-Marcel était déjà construite en 1200. Au XIVe siècle la rue s'appelait rue de la Porte-Montmartre depuis la Pointe St-Eustache jusqu'à la rue d'Aboukir. Elle a possédé trois portes successives suivant les différentes enceintes de la Ville, et s'est appelée rue Mont-Marat, pendant la Révolution. Casanova installa rue Montmartre l'hôtel central de la loterie. La Harpe en 1777 et Dubois-Crancé en 1793 ont habité la rue, ainsi que Dangeau.

N° **1**. Le marchand d'oranges Varraz occupe en sous-sol l'ancienne crypte de la chapelle Ste-Agnès. Cette intéressante cave était déjà louée il y a une quarantaine d'années par la fabrique de St-Eustache à un marchand de fromages.

N° **1**. **Impasse St-Eustache** (1512). Longe le presbytère qui est au 2. Au fond entrée pittoresque de l'église St-Eustache.

N° **9**. Vieille maison avec fausses fenêtres.

N° **13**. Motifs de décoration.

N° **15**. Emplacement d'une maison où naquit en 1584 François du Tremblay, qui sous le nom de Père Joseph fut le bras droit de Richelieu. Actuellement Librairie de l'Espéranto.

N° **30**. Emplacement de la porte Montmartre de l'enceinte de Philippe Auguste. (Inscription.)

N° **28**. Date de l'Empire.

N° **24**. A la Renommée des Escargots.

N° **16. Passage de la reine de Hongrie** créé vers 1770. Doit son nom à Julie Bêcheur, dame de la Halle, qui vint apporter une pétition à Marie-Antoinette. Cette dernière lui trouva une ressemblance avec Marie-Thérèse de Hongrie et le nom lui resta ainsi qu'au passage qu'elle habitait. Marie Bêcheur fut exécutée pendant la Révolution. Vieil escalier dans ce curieux passage.

N° **12**. Balcon. La façade du 10 est décorée (1848).

N° **6**. A la Pointe St-Eustache. (Horloge.)

De la Pointe St-Eustache, partent deux rues qui n'ont qu'un petit parcours dans le Ier arrondissement : la rue Montorgueil et la rue Turbigo.

Rue Montorgueil.

(Tronçon compris entre la Pointe St-Eustache et la rue Étienne Marcel.)

Rue du Mont-Orgueilleux au XIIIe siècle. Son nom lui vient de l'éminence du quartier Bonne-Nouvelle vers laquelle elle conduisait, éminence appelée Mons Superbus. (Vicus Montis Superbi.) La partie comprise entre la rue Mauconseil et la Pointe St-Eustache ne prit le nom de Montorgueil qu'en 1792. Cette partie était désignée sous la dénomination de rue au Comte-d'Artois, et de rue Porte-à-la-Comtesse-d'Artois, parce que Robert II, comte d'Artois, neveu de St Louis, qui avait son hôtel en dehors des fortifications de Philippe Auguste, avait fait ouvrir pour lui et pour le public une porte dans cette enceinte. Pendant longtemps la rue Montorgueil a été le grand marché aux huîtres. Il y avait un grand parc aux huîtres du côté des chiffres pairs entre la rue Mauconseil et la rue Pavée. (Sol de la rue Étienne-Marcel.) Ce parc aux huîtres qui a disparu

lors du percement de la rue Étienne-Marcel avait été établi sur l'emplacement d'une maison où était né, en 1780, le grand chansonnier Béranger. Le représentant Dussoubs fut tué en 1851 à l'angle des rues Montorgueil et Mauconseil.

N° **9**. Mascaron.

N° **11**. Vieille maison. Restaurant dit de l'Étoile.

N° **15**. Joli bas-relief au troisième. Mascaron. Porte.

N° **17**. Hôtel avec sculptures. Ferrures. (Passage de la Reine-de-Hongrie.) Avant la Révolution les nos 15 et 17 ne formaient qu'une seule propriété laquelle était habitée et appartenait au comte de Crillon.

N° **19**. Curieuse maison. Balcon.

N° **23**. Mlle Lafond, de la Comédie-Italienne, amie de Vestris. Jolie fenêtre à l'entresol.

N° **25**. Ancienne maison ainsi qu'au 27. (Au Soulier d'Or.)

La rue Étienne-Marcel a fait disparaître l'ancien 31 de la rue Montorgueil. Là se trouvait l'entrée de l'impasse de la Bouteille, établie le long des murs de l'enceinte de Philippe Auguste. En 1650 cette impasse était désignée sous le nom de rue de la Cueiller. Le 35, démoli, était au XVIIe siècle l'hôtel de Mornay.

N° **38**. Aujourd'hui à l'Escargot (1832). Lesurque, condamné à mort en 1796 comme coupable d'un assassinat commis sur la personne du courrier de Lyon. Sa ressemblance avec le vrai coupable fut la cause de cette erreur judiciaire.

N° **36**. Ancien magasin : Aux Deux Villageois.

N° **32**. Aurait été habité par Jean Goujon. Ancien cabaret de la Cave où se réunissaient les Truands après 1760. Aujourd'hui restaurant de nuit des cultivateurs qui viennent aux Halles. Cour curieuse.

N° **38. Rue Mauconseil** (1250). Doit son nom à un seigneur de ce nom ou à Mau Conseil (mauvais conseil). L'hôtel de Bourgogne était situé dans cette rue, et comme le meurtre du duc d'Orléans avait été prémédité dans cet hôtel, on prétend que le nom de la rue vient du mauvais conseil donné par Jean Sans Peur à ses gens d'assassiner le duc. — De 1792 à 1806 la rue s'appela rue du Bon-Conseil. Elle a été fortement diminuée par le percement de la rue Étienne-Marcel. Nous y voyons encore d'anciennes maisons comme les : 36, 38, 40, 42, 33, etc. Au lieu de se terminer comme jadis rue St-Denis, la rue Mauconseil se termine aujourd'hui **rue Française**. Cette petite rue dont la moitié seulement est située dans le Ier arrondissement fut percée en 1543 sur l'emplacement de l'hôtel de Bourgogne et s'appela rue Françoise en l'honneur de François Ier. Elle nous mène rue de Turbigo.

Rue de Turbigo.

(Tronçon compris entre la rue Étienne-Marcel et la pointe St-Eustache.)

Nom en souvenir de la victoire de 1859. Cette partie de la rue a été terminée en 1858.

N° **2**. Au Carillon St-Eustache. (Enseigne.)

Rue Rambuteau.

(Partie comprise entre le boulevard Sébastopol et la rue Vauvilliers) (1838).

A absorbé dans cette partie la rue de la Chanvrerie, du XIIIe siècle, entre la rue St-Denis et la rue Mondétour, une partie de la rue des Piliers-des-Potiers-d'Étain, la

rue de la Tonnellerie, une partie de la rue de la Fromagerie et la rue Traînée (devant l'église St-Eustache). L'expropriation n'a pas touché l'ancienne maison portant le 8 de la rue de la Chanvrerie. Doit son nom au préfet de la Seine, M. de Rambuteau, sous la direction duquel une partie de la rue fut formée.

N° **77**. Maison assez intéressante construite en 1843.

N° **82**. Enseigne de l'Escargot. (Au Père Denis.)

N° **92**. Enseigne de la Ruche.

N° **96**. Enseigne de la Coquille.

N° **100**. Enseigne de l'Escargot.

N° **102**. **Rue Mondétour**. Date de 1292. Doit son nom à sa forme (mauvais détour), ou à un fief de ce nom. Elle possédait de nombreuses maisons à encorbellement qui ont disparu. Les protestants de Paris jusqu'à l'édit de tolérance célébraient leur culte dans une salle de bal située dans la rue. Au 15 (A l'Ami Paulo) lucarnes intéressantes. Le 14 possède des caves à deux étages.

N° **104**. **Rue Pirouette**. Ouverte au milieu du XIIe siècle. En 1250 elle s'appelait rue Thérouenne. Le pilori des halles en était voisin, et le patient faisant la pirouette a donné ce nom à la petite rue. Au pilori des halles Louis XI fit décoller le duc d'Angoulême. Le duc de Nemours y fut décapité en 1477. Ce pilori fut remplacé en 1516 et brûlé, puis reconstruit en 1542. Au 5 de la rue Pirouette, entrée très curieuse de l'ancienne hôtellerie du Haume, qui date du XIVe siècle. Cette maison appartenait jadis aux Religieux Célestins. Au 9, cabaret de l'Ange Gabriel qui est un tapis franc, intéressant à visiter la nuit pour les amateurs de ces curiosités nocturnes. Au 13, maison à encorbellement du XVe siècle.

N° **106**. Ancienne maison dite des Trois-Saucisses.

Enseigne curieuse : Au vin Pissenlair. Passe pour être la maison natale de Marivaux (?)

N° **108**. Emplacement de la maison natale de Regnard, l'auteur du *Légataire universel*. A côté se trouvait l'ancien passage des Trois-Piliers-des-Halles.

N° **116**. **Rue de la Réale**. Construite en 1210. Portait le nom de ruélète Jehan-Bigne. Elle s'appela aussi rue Royale à cause d'une enseigne d'une galère royale. Elle était habitée par des usuriers lombards qui avec leur accent prononçaient rue la Réale au lieu de rue Royale. Cette rue se prolongeait au sud jusqu'aux Piliers-des-Halles, qui dataient de Henri II.

La rue Rambuteau longe au nord les Halles Centrales, construites de 1850 à 1856. Le premier marché de Paris s'appela le marché Palu, dans la Cité; le second se tenait place de Grève, et, sous Louis VI le Gros, on choisit comme emplacement le terrain des Champeaux (petits champs). Philippe Auguste et St Louis agrandirent ce marché, et c'est à cette époque qu'on l'appela les Halles ou Alles parce que chacun y allait. Les Halles furent souvent reconstruites, notamment en 1845, 1849 et refaites en dernier lieu sous le second Empire. Détail curieux : les marchandes de poissons aux Halles n'ont jamais quitté l'emplacement que leur avait fixé St Louis, (la Harangerie : pavillon n° 9 aujourd'hui). Les Halles sont traversées dans leur longueur par la **rue Antoine-Carême** qui a pris ce nom en 1894 en mémoire du cuisinier de Napoléon Ier. Dans leur largeur elles sont traversées par la **rue Baltard** (1854), qui après avoir fait partie de la rue du Pont-Neuf a pris ce nom en 1877 en mémoire de Victor Baltard, architecte des Halles (1805-1874).

Rue Berger.

La rue Berger est formée de différentes rues qui après avoir été alignées et agrandies successivement ont pris, en 1864, le nom de rue Berger en mémoire du préfet de la Seine (1771-1859). Entre le boulevard Sébastopol et la rue St-Denis, la rue s'appelait rue Aubry-le-Boucher. Entre la rue St-Denis et la rue de la Lingerie c'était la rue aux Fers ou au Fèvre (1250). Entre la rue de la Lingerie et la rue Vauvilliers, c'était la rue de la Petite-Friperie qui longeait au nord l'ancienne Halle aux Draps, qui s'étendait avant 1854 entre la rue de la Lingerie et la rue de la Tonnellerie (rue du Pont-Neuf actuellement). En 1907 la rue Berger a absorbé la partie de la rue des Deux-Écus qui s'étendait entre la rue Vauvilliers et la rue du Louvre. La mise à l'alignement de ce dernier tronçon a fait disparaître plusieurs anciennes maisons, entre autres le 15 de la rue des Deux-Écus qui était l'hôtel de François Rouillé, seigneur de Plaisance (1754), et les dépendances de l'ancien hôtel de Brissac qui s'étendaient sur l'ancien 21 de la rue des Deux-Écus (actuellement 47, rue Berger).

N° **7**. A l'Étoile du Berger (enseigne). Au 8, restaurant de nuit Baratte.

N° **11**. A la Fontaine des Innocents (enseigne).

N° **17**. Au Cygne de la Croix. 21 : Au Nègre.

N° **19**. Au Petit Manteau bleu (enseigne). Au 15, rue de la Lingerie.

Rue de la Lingerie.

Ouverte sous Henri II. Jadis rue des Gantiers. L'extrémité sud de la rue formait jadis la place aux Chats.

N° **10**. Maison moderne avec trophées.

N° **6**. A la Tartine.

N° **15**. **Rue de la Poterie** du XVIe siècle. A son extrémité ouest, la rue a été diminuée en 1854. Les maisons sont modernes aujourd'hui. La rue longeait jadis au sud l'ancienne Halle aux Draps et aux Toiles qui fut incendiée en 1854.

N° **11**. Enseigne : A Buffalo, Passage voûté menant à la petite **rue au Lard**, où au 3 était l'ancienne Halle aux Cuirs. Cette ancienne rue était habitée par des marchands de lard, et communiquait avec la rue St-Honoré par la petite rue Lenoir qui a été absorbée en 1852 par la rue des Bourdonnais. Sur la voûte inscription murale : Rue Aulard.

N° **2** *bis*. Façade moderne assez intéressante : A la Maison Rouge.

Rue de la Ferronnerie.

Existait sous ce nom au XIIIe siècle. Depuis St Louis cette rue a été le siège des marchands de fer. Elle était très étroite et Henri II avait déjà ordonné de l'élargir. Les gens qui accompagnaient le carrosse d'Henri IV, le jour où le roi fut assassiné, avaient été obligés de passer par le cimetière des Innocents à cause de l'encombrement de la rue. Dans cette rue de la Ferronnerie, Mlle Morphise, une fantaisie de Louis XV, fut apprentie et Jeanne Vaubernier y était trottin chez Mme Labille.

N° **29**. Ferrures de fenêtres.

N° **13**. Enseigne d'Henri IV. Cette enseigne a remplacé une autre enseigne : « A la Salamandre », qui datait de 1563 et une autre de 1581 : « Au cœur couronné. » (Ferrures de fenêtres.)

N° **11**. Édifiée sous Louis XIV sur l'emplacement de la maison de la Salamandre devant laquelle fut assassiné Henri IV par Ravaillac le 14 mai 1610. Il se rendait à l'Arsenal pour voir Sully.

N° **7**. Balcon. Au 5 enseigne du Chat Rond (Charron).

N° **4**. Au Q couronné. Prétend avoir été fondée en 1680.

N° **19**. **Rue Ste-Opportune**, ouverte en 1836, qui doit son nom à la place où elle conduit.

La **place Ste-Opportune** est sur l'emplacement du cloître et de l'église Ste-Opportune. Cette église, démolie en 1725, était sur l'emplacement d'une ancienne chapelle dite Notre-Dame-des-Bois. Au IXe siècle on y déposa les reliques de Ste Opportune, et l'église fut réédifiée. Une statue moderne de Ste Opportune placée 9, rue des Halles, nous rappelle le souvenir de la vieille église. Du 4 *bis* de la place se détache la rue Courtalon, et du 4 de la rue Ste-Opportune part la rue des Lombards.

Rue Courtalon.

Existait au XIIIe siècle. Guillot la nomme : Rue à Petits-souliers-de-Bazenne. Doit son nom à un propriétaire du XVIe siècle.

N° **6**. Emplacement de l'ancien bureau des Marchandes lingères (1716). On a enlevé en 1902 la jolie porte avec inscription pour la réédifier à côté, dans le square des Innocents.

La rue ne possède que des anciennes maisons.

Rue des Lombards.

(Partie comprise entre la rue Ste-Opportune et le boulevard Sébastopol.)

Cette partie de la rue des Lombards est du XIIIe siècle. Elle a absorbé en 1877 la rue de l'Aiguillerie (XIIIe siècle) qui allait de la rue Ste-Opportune à la rue St-Denis.

N° **64**. Curieuse porte avec ferrures.

N° **62**. Là se trouve une salle souterraine voûtée aux croisées d'ogives du XIIIe siècle.

N° **56**. Un des quatre angles formés par le croisement de la rue St-Denis avec la rue des Lombards n'existe plus. Il exista. Ce terrain vide a été maudit. En 1569 habitaient là deux marchands appartenant à la religion réformée. Ils s'appelaient Gastines, et ils furent exécutés pour leurs pratiques abominables. Leur maison fut rasée et, par arrêt du Parlement on éleva à la place de la maison une pyramide de pierre surmontée d'un crucifix. Cette pyramide fut abattue en 1571 et transportée au cimetière des Innocents. Cet enlèvement donna lieu à des émeutes, précurseurs de la St-Barthélemy. La place fut appelée place Gastines par le peuple, et l'arrêt du Parlement subsiste si bien que jamais on n'a construit là. C'est un fait unique dans l'histoire de la topographie parisienne.

N° **37**. Au Raisin d'Or.

N° **52**. Buste d'Hippocrate.

N° **44**. Au Mortier d'Or. Pharmacie qui se dit dater de 1689 et qui s'est adjoint la pharmacie voisine dite de la Barbe d'Or (1663). En dehors de ces deux enseignes intéressantes la maison porte des inscriptions amusantes :

(Encens pour églises à la marque des Rois Mages, de Rome, de Jérusalem. Encens divin et Thé purgatif!)

Rue des Innocents.

La rue a été ouverte en 1786 sur l'emplacement de l'église et du cimetière des Innocents. L'église paroissiale des Sts-Innocents avait été fondée en 1150 et était devenue paroisse en 1225. Elle s'étendait sur le territoire des Champeaux, entre la fontaine et la rue St-Denis, sous le vocable primitif de St-Richard, innocent martyr. Elle subsista jusqu'en 1790. Depuis, son territoire, formé de trois rues, fut enclavé dans la paroisse St-Eustache. Le cimetière, qui datait de Philippe-Auguste, a dévoré en sept siècles 1 200 000 cadavres. Eudes de Mézerai y fut inhumé. Le cimetière fut enclos sous Philippe-Auguste, d'un mur sur lequel fut construit dans la suite le célèbre charnier qui ne fut détruit qu'en 1785. Il fut remplacé, en 1780, par le marché des Innocents qui, supprimé en 1855, subsista jusqu'en 1865. Par exception, on y enterra un grand nombre de citoyens tués pendant la Révolution de 1830 : les ossements furent transportés plus tard sous la Colonne de Juillet. Le marché des Innocents a été remplacé par le **square des Innocents**. La très belle fontaine qui s'y trouve fut construite en 1550 par Pierre Lescot et Jean Goujon à l'angle de la rue St-Denis et de l'ancienne rue aux Fers. Elle a été transportée en 1850 sur son emplacement actuel. Pajou y a ajouté la quatrième face et Houdon y ajouta trois figures nouvelles. Les nymphes sont de Jean Goujon. On a reconstruit dans le square, en 1902, le joli portail de l'ancien bureau des Marchandes lingères qui se trouvait 6, rue Courtalon.

N° **5**. A l'Escargot d'Or.

N° **7**. Remise de voitures à bras, avec voûtes cintrées des anciens charniers.

N° **11**. Maison à 52 fenêtres de façade construite par le Chapitre de St-Germain-l'Auxerrois en 1669. Le rez-de-chaussée, comme tous ceux de la rue des Innocents, se compose d'une série de cryptes voûtées, nommées charniers, où on déposait les ossements du cimetière. Jadis tout le cimetière était entouré de charniers qui avaient été construits en partie par Nicolas Flamel. On y voyait, peinte sur les murs, la danse macabre (xve siècle). Cette fameuse danse macabre était peinte sur la face intérieure du côté des charniers, qui longeait à droite la rue de la Ferronnerie.

N° **15**. Cabaret du Caveau, dans un ancien charnier des Innocents. Assez curieux à visiter la nuit. De nombreux apaches y ont laissé des inscriptions.

Rue Pierre-Lescot (1854).

Elle s'appela rue des Halles-Centrales dans sa partie sud. En 1884 on lui a réuni la rue du Cloître-St-Jacques-de-l'Hôpital qui allait de la rue Rambuteau à la rue Mauconseil (Étienne-Marcel). Nom en l'honneur du grand architecte Pierre Lescot (1510-1578).

N° **2**. A la Providence. Statuette.

N° **8**. Au bon Chasseur. (Enseigne moderne.)

N° **16**. **Rue des Prêcheurs**. Construite sur une partie du fief de Thérouenne. Elle date du xiie siècle et possède encore des vieilles maisons comme les 6 et 8. La rue doit son nom à une maison de Robert le Prescheur qui y était située au xiie siècle. L'arbre de Jessé, qui était au coin de cette rue et de la rue St-Denis et qui

datait du xve siècle, a été transporté en 1900 au Musée Carnavalet. Dans la rue se trouvait le bureau des Potiers d'étain.

N° 7. A la Ruche.

N° 17. Maison avec sculptures allégoriques.

N° 28. Entrée intéressante.

Rue Saint-Denis.

(Partie comprise entre la rue Étienne-Marcel et l'avenue Victoria.)

Ancien chemin des Flandres. Au moyen âge, la rue St-Denis était la plus belle, la plus longue et la plus riche de tout Paris. On raconte que St Denis, après sa décollation, suivit le chemin marqué par cette voie, jusqu'au lieu où il voulait être enterré. C'était la « Grant Chaussée de Monsieur St Denis ». Rappelons seulement que, selon toutes probabilités, St Denis fut martyrisé à Montmartre. Comme la rue St-Martin, la rue St-Denis a eu quatre portes successives suivant les différentes enceintes. Par cette rue les rois faisaient leur entrée solennelle dans Paris pour se rendre à Notre-Dame et sur tout leur parcours se trouvaient des théâtres représentant des mystères. Mme de Boigne, dans ses *Mémoires*, raconte que lors de l'entrée solennelle de Louis XVIII par la rue St-Denis, la vieille garde impériale faisait escorte. « Les cris de Vive le Roi, se taisaient à son passage. La consternation de ces vieux braves gagnait les assistants, et donnait à cette cérémonie l'apparence des funérailles de l'empereur, bien plus que celle de l'avènement du roi. » De tout temps, la rue St-Denis fut mêlée aux événements politiques de la vie de Paris. En 1830 la rue fut le théâtre de combats acharnés.

L'esprit particulier des bourgeois de la rue St-Denis se fit sentir à travers les âges.

N° **133**. Maison moderne avec statues anciennes en pierre trouvées dans les caves en 1854 et replacées là, ainsi qu'au 17 de la rue Étienne-Marcel, où se trouvait il y a quelques années, un grand magasin de nouveautés qui s'appelait : Aux Statues de St Jacques.

L'hôpital St-Jacques s'étendait sur cet emplacement, de la rue Mondétour à la rue St-Denis, entre la rue Étienne-Marcel et la rue du Cygne. L'hôpital St-Jacques-aux-Pèlerins était destiné à héberger les pèlerins qui venaient des lieux saints ou de St-Jacques-de-Compostelle (1326). Il fut réuni aux Enfants Trouvés en 1781, et vendu par lots par l'administration des hospices de 1813 à 1821. L'église (1319) était au coin de la rue Mauconseil (Étienne-Marcel) et de la rue St-Denis, du côté des chiffres impairs.

N° **133**. Eden St-Denis. Théâtre hébraïque.

* N° **92**. Église St-Leu-St-Gilles, qui a pour patrons St Gilles de Provence et St Leu, l'évêque de Sens. Elle dépendait de l'abbaye de St-Magloire. Elle fut bâtie en 1320 par les soins du cardinal Henri de Gondi, évêque de Paris, comme chapelle. Érigée en paroisse en 1617. La chapelle souterraine est de 1780. (Christ en pierre.) La grande porte est de l'origine, la façade du XVIIIe siècle, le chœur de la Renaissance. Pendant la Révolution ce fut un magasin de salpêtres. Rendue au culte en 1802. Elle souffrit pendant la Commune. Le président Chrétien François de Lamoignon et le président Guillaume de Lamoignon y furent inhumés.

Du côté des chiffres pairs de la rue St-Denis, au point où elle est traversée par la rue Rambuteau se trouvait l'abbaye de St-Magloire, jadis abbaye d'hommes. Le cor-

delier Tisseran, qui avait converti deux cents femmes de mauvaise vie pour qu'elles fassent pénitence, y fonda en 1492 un couvent de Filles repenties. Ce couvent ne devait recevoir que des filles dissolues visitées par des matrones avant leur admission. Catherine de Médicis y transféra les Filles pénitentes qui occupaient l'emplacement des jardins de son futur hôtel, dit de la Reine (voir rue de Viarmes). Le couvent des Filles repenties de St-Magloire fut supprimé en 1790.

N° **117**. Façade assez intéressante ainsi qu'au 115.

N° **111**. Maison à pignon.

N° **97**. Mlle Cochet, peintre (1812.)

N° **83**. Ancienne maison, dite de l'Arbre aux Prêcheurs. Le poteau cornier (arbre de Jessé) qui s'y trouvait a été transporté au musée Carnavalet.

N° **69**. Ferrures aux fenêtres.

N° **61**. Balcon.

N° **51**. Fenêtres curieuses.

N° **60**. S'intitule Maison Batave. Emplacement de l'église du St-Sépulcre fondée en 1326 et démolie en 1791. Le terrain fut occupé, dès 1795, par une société de négociants bataves qui vendaient de la toile de Hollande. Cet endroit prit le nom de Cour Batave. Le terrain qu'elle occupait, autrefois occupé par l'église du St-Sépulcre est représenté par le rectangle que forment les rues de la Cossonnerie, St-Denis, Berger et le boulevard Sébastopol. La Cour Batave communiquait avec la rue Quincampoix par l'impasse de Venise.

N° **46**. Au Faucheur Polonais.

N° **43**. Balcon. En face de la fontaine des Innocents se trouvait l'hôtel du Mouton appartenant à Charlot de Pontaillié (1435).

N° **34**. **Rue de la Reynie** (tronçon jusqu'au boule-

vard Sébastopol). S'appela rue Troussevache avant 1822. Nous voyons dans ce petit tronçon deux enseignes du Chat Noir, dont l'un est perché sur une pendule.

N° **32**. Au Chat Noir (jadis au Chien Noir). Ancienne maison de soieries. Scribe y est né en 1791. (Inscription.) Cette maison possède des caves curieuses.

N° **35**. Enseigne de l'Invalide. Asile Fradin, ou pour 4 sous les sans-gîte peuvent avoir une écuelle de soupe et un coin de banc, de marche, de grenier ou de cave pour dormir. C'est une entreprise particulière. On peut visiter la nuit, en laissant une aumône. C'est un spectacle curieux, mais réellement navrant.

N° **33**. Belle enseigne du XVIIIe siècle : Au Mortier d'Argent.

N° **31**. Enseigne : Au Sphinx. Ancienne herboristerie.

N° **26**. Ancien cabaret de la Pomme de Pin. Aujourd'hui garni du même nom.

N° **19**. Maison à toit curieux.

N° **20**. (Angle sud-est de la rue des Lombards, occupé aujourd'hui par le magasin A Pygmalion.) Emplacement de l'hôpital Ste-Catherine tenu par les Catherinettes. Cet hôpital recevait les femmes venues de loin en pèlerinage. Les Catherinettes avaient la charge d'ensevelir les corps des noyés de la Morgue du Grand Châtelet. L'œuvre existait déjà en 1188 sous le nom d'Ostellerie Ste-Opportune. Pendant la Révolution, le couvent fut affecté à une institution de jeunes aveugles travailleurs. Le couvent fut démoli en 1812 et disparut complètement en 1853.

N° **3**. Belle enseigne sur porcelaine : Aux Forges de Vulcain.

N° **2**. Chambre des notaires. (Voir avenue Victoria.)

Rue des Halles.

Formée en 1854. A entraîné la suppression des rues de la Tabletterie, de la Cordonnerie, des Fourreurs, et de l'impasse Rollin-prend-gage, qui dataient du XIVe siècle.

N° **5**. S'intitule : Au Veau qui tette.

N° **9**. Statue moderne de Ste Opportune rappelant l'église de ce nom qui était voisine.

N° **8**. Au Renard Blanc. (Enseigne.)

N° **12**. Inscription posée par les soins de la Commission du Vieux Paris rappelant l'ancienne rue aux Fourreurs, ouverte au XIIIe siècle, qui s'étendait de la rue des Lavandières-Ste-Opportune à la rue des Déchargeurs. Depuis 1866 elle forme le côté pair de la rue des Halles en partie.

N° **20**. A la Belle de Nuit. Nous y lisons : « Allons chez la Niche, c'est la bonne vie ». Ce cabaret nocturne est fréquenté par la même clientèle que celle de l'Ange Gabriel.

N° **34**. A Jean Bart. Au 13 se trouve la rue des Déchargeurs.

Rue des Déchargeurs.

Ouverte en 1310. Un grand nombre de déchargeurs de bateaux y habitaient.

N° **3**. Hôtel du XVIIe siècle avec bornes. Ancien bureau de la poste aux lettres.

N° **4**. Maison de Nicolas Talon, jésuite, et d'Omer Talon.

N° **6**. **Rue du Plat-d'Étain** (1300), jadis rue Raoul,

Lavernier ou Lanternier. Elle doit son nom à une enseigne placée sur un ermitage suburbain de N.-D.-des-Bois. L'abbesse, Agnès Desjardins, habitait, en 1436, l'hôtel du Plat-d'Étain qui était dans ces parages. Dans cette rue, maisons curieuses : 1, 3. Le 1, qui s'intitule au Plat-d'Étain, est une maison du XVIe siècle dont le rez-de-chaussée est occupé par un cabaret qui, dit-on, fut fréquenté par Marmontel, Diderot et d'Alembert.

N° **9**. Arrière-corps de l'hôtel Villeroy (34, rue des Bourdonnais).

N° **11**. Emplacement de l'ancien bureau des Drapiers, dont la corporation datait de 1183. La façade, qui a été transportée à Carnavalet, avait été édifiée en 1650 par Boffrand sur les dessins de Libéral Bruant.

Rue St-Honoré.

(Jusqu'à la rue St-Florentin.)

Rue très ancienne qui ne prit ce nom que vers 1540, à cause de l'église collégiale de St-Honoré. Elle n'atteignit la rue Royale qu'en 1631. Elle s'arrêtait rue de l'Oratoire, à la porte St-Honoré de Philippe Auguste. Cette porte s'appelait, en 1260, porte des Aveugles. La rue fut prolongée jusqu'à la rue du Rempart sous Charles V. La porte fut reportée, en 1631, près de la rue Royale et abattue définitivement en 1732. La rue porta le nom de rue de la Chaussetterie, entre la rue de la Lingerie et celle de la Tonnellerie (rue du Pont-Neuf); de rue du Châtiau Futé, entre la rue Tirechape et la rue de l'Arbre-Sec; de rue de la Croix-du-Trahoir, entre la rue de l'Arbre-Sec et la rue du Coq (Marengo); de chaussée St-Honoré, de la rue Marengo à la rue de Richelieu; de rue Neuve-St-Louis hors la porte St-Honoré, ou Grand'-

rue Saint-Louis de la rue Richelieu à la rue Royale, au xve et xvie siècles.

N° **33**. Enseigne de l'Enfant Jésus (voir rue des Bourdonnais.)

N° **35**. Enseigne de la Belette.

N° **37**. Maison curieuse. A la Renommée des Halles, (Enseigne.)

N° **39**. Maison curieuse ainsi que le 43 qui est à l'enseigne du Cygne couronné.

N° **45**. Balcon. Au 47, mascarons.

N° **65**. Au Canon des Halles. Enseigne. Ferrures de fenêtres.

N° **44**. Au Marteau d'Or. Ancienne pharmacie avec l'inscription : Remède contre le ver solitaire.

N° **71**. Maison curieuse. Le 77 est à l'enseigne de la Hotte.

N° **52**. Fut habitée par St-Aubin. **Rue des Prouvaires**, ouverte au xiiie siècle. En vieux français le mot provoire signifie prêtre. Prouvaire est une altération de provoire. Sous Louis XI c'était une des plus belles rues de Paris, et Alphonse V de Portugal y logea chez le riche épicier Laurent Herbelot, lorsqu'il vint rendre visite à Louis XI. La rue s'étendait, jadis, jusqu'à la rue Traînée, c'est-à-dire jusqu'à l'église St-Eustache. Elle était réunie à la rue de la Tonnellerie (rue du Pont-Neuf) par la rue du Contrat-Social (sol de la rue Berger), qui avait été créée en 1756, sous le nom de rue de Calonne. Cette rue du Contrat-Social, qui porta le nom de Lafayette en 1750, fut supprimée en 1860. Le Marché des Prouvaires, situé dans la rue des Prouvaires, exista de 1813 à 1860. Au 1, se trouve un très beau balcon. Au 3, ancien hôtel avec mascarons. Le 5 est à l'enseigne de la Sérieuse. Le 7, à l'enseigne de la Tête-Noire. Le 4

est à l'enseigne de la Chauffrette des Halles. Au 2, curieuse entrée de l'hôtel meublé, dit de Bourgogne.

N° **77. Rue du Roule** (1689). Doit son nom à l'ancien hôtel du Roule qui était voisin. Cet hôtel du Roule, d'après Jaillot, se composait de quelques maisons vieilles et caduques. Dans cette rue nous voyons d'intéressants balcons en fer forgé aux 9, 13 et 15.

N° **54.** Maison du Marteau d'Or, construite en 1700, pour Boucher, marchand. Très beau balcon de style Louis XIV. Au 56, mascarons.

N° **93.** Au Bourdon d'Or.

N° **70.** Curieux. Ferrures de balcon.

N° **99.** Maison curieuse, ainsi qu'aux 103 et 105.

N° **109.** Appartenait, en 1700, à Barnom, barbier de Louis XIV.

N° **96.** Emplacement de la maison, dite du pavillon des Cinges, où naquit Molière en 1622. La maison a été démolie en 1801, et, sur celle qui a été reconstruite en cet endroit, la Critique musicale et dramatique a fait apposer, en 1876, la plaque actuelle, à peine lisible.

* N° **111.** Fontaine dite du Trahoir. Édifiée sous François Ier. Reconstruite en 1795 par l'architecte Soufflot. Les sculptures sont de Boizot.

N° **115.** Maison du commencement du XVIIIe siècle. On y lit deux inscriptions de 1715 concernant l'ancienne pharmacie. (Produits chimiques de Bernard Derosne.) C'est de là que provenait l'encre sympathique dont se servait Fersen.

N° **98.** Maison curieuse. Bonneterie de l'Opéra. Jadis aux Armes de France.

N° **108.** Hôtel de l'Écouvette. Faisait partie de l'hôtel Brissac.

N° **123. Cour d'Aligre.** Emplacement de l'ancien

hôtel du maréchal de Schomberg. Marquis d'Aligre jusqu'en 1750. Le Grand Conseil s'installa en location à l'hôtel d'Aligre en 1686. Salle d'exposition de peinture en 1762. Là s'installa le premier restaurant à la carte de Paris, vers 1760. Bureau général des ramoneurs (1777).

N° **125**. Enseigne de la Gerbe (1869).

N° **129**. Ancien hôtel.

N° **133**. Aux Trois Bouteilles. Mascarons.

N° **143**. **Rue de l'Oratoire.** Rue d'Ostriche en 1252, puis d'Autriche, du Louvre en 1630. Cul-de-sac de l'Oratoire en 1732. Elle allait jadis jusqu'à la Seine et était habitée par le roi des Ribauds qui était chargé de l'exécution des sentences du Prévôt de Paris et qui était autorisé à toucher un droit sur les jeux de la cour et la prostitution. St-Mégrin fut assassiné dans cette rue en 1578. Verniquet, l'auteur du *Grand Plan de Paris*, y habitait en 1790. Dans la rue, se trouvait au XVIIe siècle l'hôtel de Créqui, à peu près sur l'emplacement du 4 qui est aujourd'hui maison presbytérale. L'hôtel s'ouvrait également rue des Poulies. Dans cette rue se trouvaient également, avant 1854, quelques restes de l'hôtel d'Angivillers, antérieurement hôtel d'Alluye, puis de Cipières et de Conti. Ces restes disparurent lors du percement de la rue de Rivoli.

* N° **145**. Emplacement de l'enceinte de Philippe Auguste, puis de l'hôtel du Bouchage qui avait appartenu au duc de Joyeuse, puis à Gabrielle d'Estrées en 1594. C'est là que Jean Chatel essaya d'assassiner Henri IV d'un coup de couteau. La Congrégation de l'Oratoire acheta l'hôtel du Bouchage en 1616. Cette congrégation avait été instituée en 1611, par le cardinal de Bérulle, pour mettre fin « à l'inutilité de

tant d'ecclésiastiques ». Ce fut l'origine de la réforme du clergé. La chapelle de l'Oratoire fut commencée en 1621 par Jacques Lemercier, et achevée en 1630 par Metezeau. Elle servit de chapelle de la Cour, sous Louis XIII, Louis XIV et Louis XV. La congrégation fut supprimée en 1792. Le 24 février 1791 Talleyrand y sacra deux évêques constitutionnels : Marolle et Expilly. Le monument du cardinal de Bérulle fut mutilé pendant la Révolution. La tête de la statue a été sauvée et est à Juilly. Le cercueil, caché pendant la Terreur, est dans l'ancienne chapelle du séminaire St-Sulpice. La chapelle de l'Oratoire devint un magasin d'effets militaires, puis un dépôt des décors de l'Opéra de la place Louvois; puis en 1811 elle devint temple protestant. Le Premier Consul avait donné en 1804 aux protestants de Paris : Ste-Marie près de la Bastille, le Panthémont (rue de Grenelle) et St-Louis-du-Louvre. (Voir place du Carrousel.) Le culte fut célébré une dernière fois en 1810 dans cette église St-Louis et elle fut démolie pour l'agrandissement de la place du Carrousel. C'est alors que l'Oratoire est devenu temple protestant. La façade a été refaite en 1750. La seconde porte intérieure du côté de la rue St-Honoré et les boiseries du chœur viennent de St-Louis-du-Louvre. Au chevet se trouve le monument de Coligny (1889), par Scellier de Gisors. La statue et les sculptures sont de Crauk. Les locaux des Oratoriens, qui avaient été occupés par le bureau des Hypothèques et par la Caisse d'amortissement depuis 1816, disparurent en 1854 lors du percement de la rue de Rivoli.

N° **158**. A la Chartreuse. Enseigne : Vive le Cidre de Normandie.

N° **149**. Siège de la Société des Vétérans des Armées de terre et de mer. **Rue de Marengo**, qui s'appe-

lait au XIIIe siècle impasse Richebourg, puis cul-de-sac du Coq, et rue du Coq-St-Honoré au XVIIIe siècle. Nom actuel, en 1854, en mémoire de la victoire de 1800. A l'extrémité nord de la rue du Coq, sur la rue St-Honoré, était la barrière des Sergents. La rue de Marengo longe les magasins du Louvre qui se trouvent sur l'emplacement des parties nord des anciennes rues Chamfleury, du Chantre, Jean-St-Denis et Fromenteau.

N° **176**. Façade curieuse.

N° **178**. Motif de décoration. **Passage d'Athènes** (1793) qui doit son nom à l'hôtel dit d'Athènes, à travers lequel il fut percé. — Dans ce passage se trouve le passage de la Pompe, dit passage Marchand (nom de propriétaire). Mène au cloître St-Honoré.

Nos **180**, **182** et **184**. Curieuses maisons à encorbellement. Appartenaient avant la Révolution aux chanoines de St-Honoré.

N° **186**. Cloître St-Honoré. (Voir rue des Petits-Champs.)

N° **190**. Maison curieuse. Au 192 : ferrures de balcon.

N° **194**. Barras arrivant à Paris y descendit chez Cuisinier. En l'an III il demeurait 46, rue des Petits-Champs. De là, il alla au Luxembourg.

N° **196**. Maison curieuse.

N° **202**. Madone au-dessous du balcon, dans l'angle du 200. Inscription rappelant l'emplacement de l'Académie royale de musique construite de 1763 à 1770 par Pierre Moreau et incendiée en 1781. Sur l'aile du Palais-Royal, au coin de la rue de Valois, nous voyons une autre inscription rappelant la salle de spectacle du Palais-Cardinal où joua la troupe de Molière de 1661 à 1673, et l'Académie royale de musique en 1673. Cette salle fut incendiée en 1763. (Voir Palais-Royal.)

L'angle nord-ouest des Magasins du Louvre, en face du débouché de la rue de Valois se trouve sur l'emplacement du premier magasin des crayons Conté qui devaient leur nom à leur inventeur, N.-J. Conté, qui fut un homme remarquable : artiste, fabricant, mécanicien, chimiste, chef de brigade d'infanterie, membre de l'Institut d'Égypte, directeur de l'école aérostatique de Meudon, etc., etc. Le magasin était situé au n° 223 de la rue Fromenteau, au coin de la place du Palais du Tribunat.

N° **155**. Ici se trouvait le bureau central des Omnibus sous le second Empire.

N° **157**. Bureau de tabac dit de la Civette. Ce bureau de tabac qui date de 1820 se trouvait avant de l'autre côté de la rue. Sur l'emplacement du chevet de l'église des Quinze-Vingts.

N° **161**. Emplacement de la porte St-Honoré de l'enceinte de Charles V. C'est à l'attaque de cette porte que fut blessée Jeanne d'Arc en 1429. Elle fut transportée à la maison des Genets qui se trouvait à peu près à l'endroit où s'élève le 4 actuel de la place du Théâtre-Français. La porte disparut par le caprice du cardinal de Richelieu, occupé à construire son palais, et rapportée à hauteur de la rue Royale. En 1908 on a retrouvé, en creusant une galerie pour l'électricité, un pan de mur qui est un reste de cette ancienne porte Saint-Honoré.

Au 161 se trouve installé depuis 1854 le café de la Régence. L'ancien café du même nom était situé à l'angle occidental de la place du Palais-Royal et de la rue St-Honoré. Il avait été fondé en 1681 et fut fréquenté par Diderot, Marmontel, Chamfort, Grimm, Le Sage, Franklin, Voltaire parfois, Robespierre, Bonaparte. Sous la Restauration on y vit M. de la Bourdonnais,

grand joueur d'échecs, Alfred de Musset, Philidor, St-Amand, les comédiens du Théâtre-Français, J. Grévy, etc. On louait l'échiquier par heure; le soir le prix augmentait à cause de deux chandelles placées sur les côtés du damier. Il fut exproprié en 1854, et le café actuel est resté le lieu de réunion des joueurs d'échecs. (M. de Rosenthal, Henri de Bornier, etc.)

N° **163**. La pâtisserie Chiboust occupait en 1860 le 236, près de la rue des Frondeurs.

N° **167**. Tigres en pierre sur la façade. Au 167, enseigne des Armes d'Angleterre.

N° **256**. Fenêtres de l'entresol.

N° **177**. Emplacement du passage Delorme (1808 à 1896) qui aboutissait au 186, rue de Rivoli.

N° **270**. Porte intéressante. Le 274 est assez curieux, ainsi que le 280 où Jeanne Vaubernier, fut, dit-on, demoiselle de magasin chez une modiste.

N° **284**. Fontanes y habita. Gomboust, l'auteur du *Plan de Paris* du XVIIe siècle, habitait à l'hôtel du St-Esprit qui se trouvait du côté pair de la rue St-Honoré, entre la rue des Pyramides et la rue de l'Échelle.

* N° **286**. Église St-Roch. Commencée en 1633 par Jacques Lemercier sur l'emplacement de l'hôtel Gaillon et de deux chapelles, la chapelle Gaillon dite de Ste-Suzanne, et la chapelle des Cinq Plaies construite par Dinocheau, détruites en 1587. Cette première église était insuffisante. Elle était orientée est-ouest sur l'emplacement du transept actuel et l'entrée était rue St-Roch. Au nord et au sud jusqu'à la rue St-Honoré, il y avait deux cimetières. La première pierre de l'église actuelle fut posée par Louis XIV en 1653. Elle fut achevée par Cotté en 1736. Le portail est de cette époque. La chapelle de la Vierge fut achevée en 1709, celle de l'Adoration

fut terminée en 1717 et celle du Calvaire en 1754. Pendant la Révolution l'église fut appelée : Édifice Roch et Temple du Génie (à cause de Corneille qui y fut enterré.) Le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795) les sectionnaires, révoltés contre la Convention, étaient postés sur les degrés de St-Roch. Bonaparte avec sa troupe et sa pièce de canon en face dans la petite rue de la Convention (partie sud de la rue St-Roch). Les sectionnaires commencèrent le feu, et après la riposte de Bonaparte, plusieurs se réfugièrent dans le clocher d'où ils tiraillèrent toute la nuit. L'église fut visitée par le pape Pie VII en 1804. Les obsèques de Mlle Raucourt en 1815 donnèrent lieu à un scandale, le curé ayant refusé l'entrée de l'église au cerceuil de la comédienne. Rappelons à ce sujet que, dans les dernières années de Louis XIV, les comédiens n'étant plus protégés par le roi furent excommuniés. Par inconséquence, les chanteurs de l'Opéra et les comédiens italiens ne l'étaient pas. L'Assemblée nationale avait, en 1789, relevé les comédiens de l'indignité qui les frappait et leur avait accordé les droits civils et politiques. En 1884, une messe solennelle fut célébrée à St-Roch en l'honneur de Corneille et les comédiens s'y rendirent en grande pompe. Corneille fut inhumé dans l'église en 1684. Duguay-Trouin a été inhumé dans la chapelle de la Vierge, et, en 1905, on fit des recherches stériles pour retrouver son cerceuil. Mignard, Piron, Le Nôtre, Marie-Anne de Bourbon princesse de Conti (1739), le comte de Pressigny, archevêque de Besançon (1823), etc., furent également inhumés dans cette église qui doit être visitée et qui contient de nombreuses œuvres d'art du XVIIe et du XVIIIe siècles. Nous y voyons encore : les médaillons de Corneille, du marquis d'Asfeld, de

Mme de la Live de Jully (par Falconet); les bustes de Le Nôtre et de François de Créqui, duc de Lesdiguières, mort en 1687 (par Coysevox), celui de Mignard (par Martin-Desjardins); les monuments du cardinal Dubois (par Coustou), de Henri de Lorraine comte d'Harcourt, mort en 1666 (par Renard), de Pierre-Louis de Maupertuis (par d'Huez), de Charles de Créqui, mort en 1687, de l'abbé de l'Épée, le monument commémoratif de la mort de Bossuet, etc. Comme œuvres d'art citons simplement la *Naissance du Christ*, par Michel Anguier, le *Christ agonisant*, de Falconet, le *St Roch*, de Coustou, le *St André*, de Pradier, le *Baptême du Christ*, de Le Moyne, la chaire dessinée par Challes, de nombreux tableaux intéressants, etc. Dans la chapelle des catéchismes, la statue de Marie-Madeleine au pied du Christ en croix de Michel Anguier, a été excutée par Le Moyne et représente la comtesse de Feuquières, fille de Mignard. Dans la même chapelle nous voyons une inscription sur Falconet et deux groupes en plâtre intéressants. (L'un par Deseine et l'autre par Duseigneur.) L'église fut pillée par la Commune.

N° **201**. S'intitule au Chien de St-Roch. Au 203, fenêtres assez curieuses. Ravaillac logea à l'auberge des Trois-Pigeons qui se trouvait en face de St-Roch. Non loin de l'église et rue St-Honoré également habitait Marivaux en 1744. Dans ces parages se trouvait également le café St-Roch, dit café Robespierre, fréquenté jadis par Robespierre qui logeait au 398 actuel.

N° **205**. Curieuses mansardes. L'historien Lefeuve y voit l'hôtel de Mme de la Sablière, l'amie de La Fontaine. En face mourut, en 1814, le docteur Guillotin, dans une maison qui fait l'angle de la rue de la Sourdière et de la rue St-Honoré.

N° **209**. Emplacement d'un hôtel d'Armenonville directeur général des finances (1700), puis hôtel de M. de Boulogne, père du chevalier de St-Georges, et hôtel de Jonzac.

N° **211**. Actuellement hôtel meublé de St-James. On y retrouve un reste de l'hôtel de Noailles qui s'étendait, avec ses jardins, jusqu'aux Feuillants, c'est-à-dire jusqu'au 223 actuel. Sur cet emplacement s'élevait, en 1672, l'hôtel de Foix qui fut remanié par Lassurance pour le conseiller d'État Pussort, oncle de Colbert (1687). L'hôtel passa au duc de Noailles en 1711. L'hôtel se composait de plusieurs bâtiments. Le grand hôtel fut occupé par les comités de la Révolution et de l'État-major. Une autre partie devint, sous la Révolution, le café de Vénus, tenu par Venua, puis devint Odéon de l'hôtel Noailles. Le grand hôtel, qui avait été loué au citoyen Planel, devint sous l'Empire la demeure de Lebrun, duc de Plaisance, architrésorier, puis rendu au duc de Noailles en 1814. Ce dernier qui était déjà rentré en possession du petit hôtel en l'an IX revendit le grand à lord Egerton qui refusa, en 1815, d'y loger le duc de Saxe-Cobourg. Les terrains furent morcelés en cinq lots et l'hôtel dit de l'Intendance fut détruit en 1830 par le percement de la rue d'Alger. Les jardins de l'hôtel de Noailles étaient contigus à ceux des Feuillants. En face de l'hôtel de Noailles, c'est-à-dire au 320 ou 324 actuels, habitait, en 1739, Mlle Sallé, la célèbre danseuse. C'est là qu'elle mourut en 1756.

N° **217**. Fut habité par Ernest Picard, membre du gouvernement de la Défense Nationale en 1870.

N° **320**. A la Tour d'Argent (Enseigne).

N° **334**. Hôtel du maréchal de Noailles, frère de l'archevêque de Paris (1700). Le comte de Brienne (1780).

Nos **338** et **340**. On y retrouve des restes des anciennes dépendances des Jacobins. Le 340 touche au 12 de la place Vendôme.

No **350**. Hôtel Pontalba. Savalette de Langes, garde du Trésor Royal, qui prêta 7 millions aux frères de Louis XVI. (Lire dans *Vieilles maisons, vieux papiers*, de M. Lenôtre, la très curieuse histoire de la femme-homme, Savalette de Langes.) Pendant la Révolution, un comité dépendant des Jacobins se tint à l'hôtel Savalette. Barrère, président de l'Assemblée, y habita. Maître Raguideau de la Fosse, notaire (1788). L'empereur y signa son contrat de mariage. Bel escalier du XVIIIe siècle. A côté, sur le même immeuble, enseigne moderne du Petit Versailles.

No **352**. Un frère du secrétaire de Condorcet y tenait pour le compte de Mme de Condorcet une petite boutique de lingerie et de mercerie. La femme du proscrit faisait à l'entresol des portraits et des miniatures. De ce même côté de la rue, et avant d'arriver à la rue Castiglione, se trouvait au XVIIIe siècle l'hôtel de Bournonville.

No **354**. Derrières de l'hôtel du Rhin (voir place Vendôme).

Nos **229**, **231** et **235**. Cette maison a été construite en 1782 par les Feuillants, aux dépens de leurs enclos, afin de se procurer des revenus par la location des appartements. C'est tout ce qui reste du noviciat des Feuillants. Ces religieux de l'ordre de Cîteaux avaient été appelés à Paris sous Henri III, et s'étaient installés rue d'Enfer. Ils construisirent le monastère près des Tuileries de 1601 à 1608. La porte d'entrée des Feuillants, construite par F. Mansart en 1676, était rue St-Honoré dans l'axe même de la place Vendôme. Elle était ornée d'un bas-relief d'Anguier. L'église avait été élevée de 1601

à 1608. C'est dans ce couvent que se tint le Club des Feuillants, présidé par La Fayette. Louis XVI et sa famille y furent amenés le soir du 10 août. Le couvent avait été supprimé en 1790. L'église fut démolie en 1806. (Voir rue de Castiglione.)

N° **358**. Hôtel Vendôme (Mascarons).

N° **239**. Hôtel meublé de France et de Choiseul. Emplacement du cimetière des Capucins.

N° **362**. Jolies ferrures. Balcon.

N° **364**. La Live de Jully, amateur distingué. (Mme d'Épinay).

N° **366**. Hôtel. (Balcon. Porte.) Le baron Korte, et du Miral, député du Puy-de-Dôme sous le second Empire.

N° **247**. Cité Chabrand. Nom du propriétaire fondateur de la Cité.

N° **368**. Hôtel. Balcon. Le général Lamarque y mourut en 1832.

N° **249**. Enseigne de la Reine d'Angleterre, du commencement de Louis-Philippe, représentant la reine Victoria, jeune.

N° **370**. Hôtel. Balcon.

N° **251**. Arènes nautiques ou Nouveau Cirque (1885). Construit sur l'emplacement de la grande cour des Capucins qui précédait l'église des Capucins démolie en 1802. Le terrain des Capucins avait été acheté, en 1568, par Catherine de Médicis qui le donna aux moines. Le couvent était moins somptueux que celui des Feuillants. L'église datait du XVIIe siècle et renfermait le tombeau du père Anne de Joyeuse, capucin et maréchal de France, ainsi que celui du père du Tremblay. L'église fut remplacée par le Cirque Olympique, hippodrome aménagé par Franconi en 1808. Les fils de Franconi en reprirent la direction en 1816, mais ils émigrèrent,

en 1817, au boulevard du Temple. Le Cirque Olympique devint le Spectacle du Mont-Thabor. École royale d'équitation sous la Restauration. Concert Musard (1834). Concert Valentino (1837 à 1841). Bal Valentino (1855). Panorama de Reischoffen après la guerre. Nouveau Cirque.

N° **374**. Hôtel de Mme Geoffrin, surnommée « le Ministre de la Société ». Elle y tenait un salon célèbre, centre de la littérature et des arts, fréquenté par des artistes comme Vanloo, Vernet, Boucher, La Tour, Vien, Lagrenée, Soufflot, des gens de lettres comme Marmontel, d'Alembert, Marivaux, St-Lambert, Helvétius, Grimm, d'Holbach. Les princes y venaient en simples particuliers. La marquise de la Ferté-Imbault, née Geoffrin, habitait le même hôtel et combattait sa mère. L'hôtel passa à la famille d'Étampes. Maison meublée pendant la Révolution. Les d'Étampes y revinrent après l'émigration. Châteaubriand y habita, puis il se rapprocha de la rue Neuve-du-Luxembourg où habitait Pauline de Beaumont. Froment Meurice (1850).

N° **376**. Habité par Mlle Félicia Mallet, artiste dramatique.

N° **378**. Emplacement de l'hôtel de Luxembourg. En face était le couvent de la Conception, au 380.

N° **259**. Emplacement de la fontaine dite des Capucins. Au 261 est le restaurant Voisin.

* N° **263**. Chapelle de l'ancien couvent des Dames de l'Assomption (1670). Le cloître du couvent avait été construit par Clément Metezeau; la partie de ce cloître qui rejoignait le chœur fut reconstruite, en 1748, par le cardinal de Rohan. Il touchait au presbytère de la Madeleine où fut arrêté par les fédérés de 1871 l'abbé Deguerry, victime de la Commune. A la chapelle de

l'Assomption eurent lieu les enterrements de La Fayette, du général Lamarque et du duc de Liancourt qui donnèrent lieu à des manifestations. (Pour le couvent, voir rue Cambon.)

* N° **398**. Maison du menuisier Duplay, dont la fille cadette épousa le conventionel Lebas. La maison avait été construite quelques années auparavant par la communauté des Dames de la Conception, sur un terrain joignant les murs du monastère. Duplay l'avait louée en 1779. Robespierre habita cette maison du 17 juillet 1791 au 9 thermidor et il aima platoniquement la fille aînée de Duplay, Éléonore. Pendant quelque temps Couthon vint s'y héberger. Charlotte Robespierre et Augustin Robespierre vinrent aussi y habiter. A l'époque de la Révolution la maison n'avait qu'un étage, elle a été surélevée en 1816. D'après M. Hamel, l'historien de Robespierre, en contradiction ici avec MM. Sardou et Lenôtre, la maison serait démolie. M. Ernest Coyecque, l'érudit archiviste, a retrouvé également, il y a quelques années, un document qui donnerait raison à M. Hamel, et d'après lequel la maison aurait été démolie en 1810 et complètement reconstruite en 1811. Nous ne serions donc ici qu'en présence d'un emplacement. En 1792 Fouquier-Tinville habita vis-à-vis de l'Assomption dans une maison voisine de celle de Duplay.

N° **400**. Boulangerie qui fournissait la table impériale sous Napoléon III.

N° **404**. Mascarons.

N° **271**. Cabaret du St-Esprit datant du XVIIe siècle. Sous la Terreur on venait y voir passer les charrettes des victimes. Là devant passa la charrette de la Reine. Pendant la Commune il y eut à côté une barricade.

Un grand nombre de députés ou de conventionnels habitèrent la rue St-Honoré : Fouché, député de la Loire-Inférieure, le sinistre mitrailleur de Lyon, habitait près de St-Roch. En 1792 Bazire était au 75, François de Neufchâteau au 317, Lamourette au 343 ainsi que Couthon. Isnard, le conventionel, était au 6, Siéyès au 273, Rabaud St-Étienne au 277, Louvet au 370. Antoine, député de la Moselle, et Antonelle, député des Bouches-du-Rhône, logeaient aux Grandes Écuries en 93. Fontenelle habita également la rue entre la rue St-Florentin et l'Assomption. La Harpe avait pour voisin le comte de la Mark-Aremberg, député aux États généraux. Barras logea dans la rue en 1792. En 1820 Benjamin Constant était au 348 et Manuel au 334. Mme de Tencin habita la rue et y mourut en 1749, etc., etc.

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

DES RUES DU Ier ARRONDISSEMENT

Adolphe-Jullien, 149.
Alger (d'), 94.
Antoine-Carême, 158.
Arbre-Sec (de l'), 59.
Argenteuil (d'), 99.
Arts (pont des), 73.
Athènes (pass. d'), 175.

Baillet, 60.
Bailleul, 61.
Baillif, 134.
Baltard, 158.
Beaujolais (gal.), 124.
Beaujolais (pass.), 110.
Beaujolais (péris.), 125.
Beaujolais (de) 127.
Berger, 159.
Bertin-Poirée, 52.
Bons-Enfants (des), 131.
Boucher, 55.
Bouloi (du), 139.
Bourdonnais (imp. des), 56.
Bourdonnais (des), 54.

Cambon, 91.
Capucines (des), 14.
Carrousel (place du), 75.
Carrousel (pont du), 73.
Castiglione (de), 93.
Catinat, 32.
Chabrand (cité), 182.
Change (pont au), 38.
Chartres (gal. de), 121.
Chartres (péris. de), 121.
Châtelet (place du), 37.
Clémence-Royer, 149.
Cloître-St-Honoré (du), 138.
Coq-Héron, 65.
Coquillière, 141.
Cossonnerie (de la), 36.
Courbaton, 60.
Cour des Fontaines (pass. de la), 131.
Cour d'honneur (gal. de la), 121.
Courtalon, 161.
Croix-des-Petits-Champs, 136.
Cygne (du), 35.

Dauphine (place), 46.
Déchargeurs (des), 169.
Deux-Boules (des), 52.
Deux-Écus (des), 144.
Duphot, 90.

Échelle (de l'), 101.
École (pl. de l'), 68.
Étienne-Marcel, 34.

Fermes (cour des), 64.
Ferronnerie (de la), 160.
Française, 156.

Gomboust (imp.), 96.
Gomboust, 96.
Grande-Truanderie (de la), 35.

Halles (des), 169.
Harlay (de), 42.
Henri-IV (square), 45.
Henri-IV (passage), 131.
Herold, 33.
Horloge (quai de l'), 48.
Hulot (pass.), 110.

Innocents (des), 163.
Innocents (square des), 163.

Jardin (gal. du), 126.
Jean-Jacques-Rousseau, 141.
Jean-Lantier, 53.
Jean-Tison, 62.
Joinville (péris. de), 123.
Jour (du), 150.

La Feuillade, 28.
Lard (au), 160.
La-Reynie (de), 167.
La-Sourdière (de), 97.
Lavandières-Ste-Opportune (des), 52.
La Vrillière, 135.
Lingerie (de la), 159.
Lombards (des), 162.
Louvre (place du), 66.
Louvre (quai du), 69.
Louvre (du), 62.

Madeleine (boul. de la), 13.
Marchand (pass.), 175.
Marché-St-Honoré (pl. du), 96.
Marché-St-Honoré (du), 95.
Marengo (de), 174.
Mauconseil, 156.
Mégisserie (quai de la), 51.
Messageries nationales (cour des), 144.
Molière, 105.
Mondétour, 157.
Mondovi (de), 93.
Monnaie (de la), 59.
Montesquieu (pass.), 132.
Montesquieu, 131.
Montmartre, 153.
Montorgueil, 154.
Montpensier (gal. de), 122.
Montpensier (péris. de), 122.
Montpensier (pass. de), 122.
Montpensier, 127.
Mont-Thabor (du), 93.
Moulins (des), 27.

Nemours (gal. de), 121.
Neuf (pont), 43.

Oblin, 149.
Opéra (av. de l'), 102.
Oratoire (de l'), 173.
Orfèvres (quai des), 41.
Orfèvres (des), 58.
Orléans (gal. d'), 121.

Palais (boul. du), 38.
Palais-Royal (pl. du), 111.
Palais-Royal (jard. du), 113.
Pavillons (pass. des), 27.
Pélican (du), 138.
Perrault, 66.
Perron (pass. du), 124.
Petite-Truanderie, 36.
Petits-Champs (des), 26.
Pierre-Lescot, 164.
Pirouette, 157.
Plat-d'Étain (du), 169.
Pont-Neuf (place du), 45.
Pont-Neuf (du), 58.
Poterie (de la), 160.
Potier (pass.), 110.
Prêcheurs (des), 164.
Prêtres-St-Germain-l'Auxerrois (des), 68.
Proues (gal. des), 121.

Prouvaires (des), 171.
Pyramides (des), 100.

Radziwill, 134.
Rambuteau, 156.
Réale (de la), 158.
Reine-de-Hongrie (pass. de la), 154.
Richelieu (de), 107.
Richelieu (pass.), 111.
Richepanse, 90.
Rivoli (place de), 86.
Rivoli (de), 82.
Rohan (de), 107.
Rouget-de-l'Isle, 93.
Roule (du), 172.
Royal (pont), 80.

Sauval, 145.
Sébastopol (boul. de), 35.
Solférino (pont de), 80.
Ste-Anne, 102.
St-Denis, 165.
St-Eustache (imp.), 153.
St-Florentin, 88.
St-Germain-l'Auxerrois, 57.
St-Honoré, 170.
St-Hyacinthe, 97.
St-Michel (pont), 41.
Ste-Opportune (place), 161.
Ste-Opportune, 161.
St-Roch (pass.), 100.
St-Roch, 98.

Théâtre-Français (gal. du), 121.
Théâtre-Français (place du), 106.
Thérèse, 104.
Trois-Visages (imp.), 54.
Tuileries (jard. des), 82.
Tuileries (port des), 80.
Tuileries (quai des), 74.
Tuileries (des), 78.
Turbigo (de), 156.

Valois (gal. de), 125.
Valois (pass. de), 126.
Valois (péris. de), 126.
Valois (place de), 130.
Valois (de), 129.
Vannes (de), 149.
Vauvilliers, 150.
Vendôme (place), 15.
Vendatour, 26.
Vérité (pass.), 131.
Vero-Dodat (gal.), 139.
Vert-Galant (sq. du), 45.
Viarmes (de), 146.
Victoires (place des), 28.
Victoria (aven.), 37.
Villedo, 103.
Vindé (cité), 13.
Vingt-Neuf-Juillet (du), 95.
Vivienne, 27.

1146-09. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 11-09.

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00734 3557